Les Cent et un Robert-Macaire, composés et dessinés par M. H. Daumier sur les idées et les légendes de M. Ch. [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Alhoy / Maurice / 1802-1856 / 0070. Les Cent et un Robert-Macaire, composés et dessinés par M. H. Daumier sur les idées et les légendes de M. Ch. Philipon... Texte par MM. Maurice Alhoy et Louis Huart. 1839. 2 vol. in-4°, pl..

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

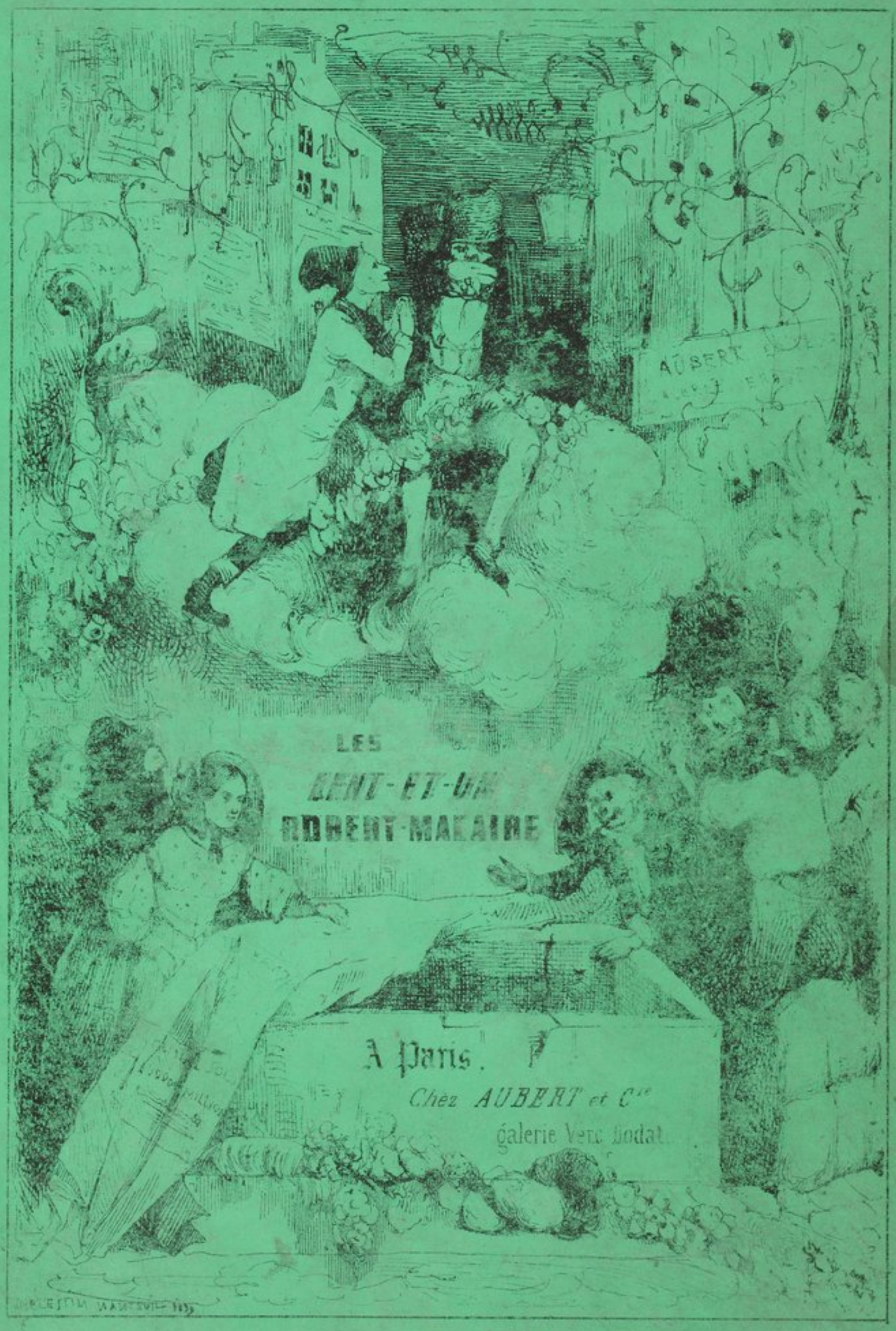
*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LES

CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

4°Z Le Sauvage 2942

TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET C^e^,

Rue Damiette, 2.

Deuxième Volume.
CHERRIER SC

LES

CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE

COMPOSÉS ET DESSINÉS

PAR M. H. DAUMIER,

sur les Idées et les Légendes de

M. CH. PHILIPON,

réduits et lithographiés par MM. *;**

TEXTE

PAR MM. MAURICE ALHOY ET LOUIS HUART.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
FONDS LE SENNE
Cte
IMPRIMÉS
22294

PARIS.

CHEZ AUBERT ET Cie, ÉDITEURS DU MUSÉE POUR RIRE,

GALERIE VÉRO-DODAT.

—

1839

AUBERT ET COMPAGNIE, ÉDITEURS,

GALERIE VÉRO-DODAT.

LIVRES ILLUSTRÉS,

Albums et Livres-Albums, Ouvrages de plaisir et d'instruction, Recueils pour l'amusement des Soirées, Alphabets en images, Modèles de dessin, etc., etc.

GALERIE DE LA PRESSE, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS, portraits et biographies de tous les personnages marquants à Paris, dans les lettres et dans le journalisme; dans la peinture, la sculpture, la musique, le théâtre, la danse, etc., etc. — Portraits par MM. Alophe Menut, Gigoux, Deveria, Célestin Nanteuil, Benjamin. — Directeur des dessins, M. Ch. Philipon; directeur du texte, M. Louis Huart. Belle impression, beau papier, format du présent ouvrage. 2 magnifiques volumes, composés de 100 livraisons. Prix..... 50 fr.

LA REVUE DES PEINTRES, 250 tableaux, dessins ou aquarelles des artistes modernes, copiés dans les salons d'exposition et les galeries particulières. — L'ouvrage entier se compose de 4 volumes, savoir : deux volumes avec texte, et deux volumes sans texte. Prix de l'ouvrage entier : cartonné.. ..... 74 fr.
Séparément : les 2 volumes, sans texte, cartonné 74
— Les 2 volumes, avec texte, cartonné 30

BEAUTÉS DE LORD BYRON, traduction de M. Amédée Pichot; 15 gravures par les premiers artistes de Londres, reproduisant les scènes les plus intéressantes des différents ouvrages de Byron. — Ce keepsake, le plus beau qui ait été publié à Paris, est un magnifique présent à faire à une dame ou à une demoiselle. Prix : broché..... 15 fr.
Cartonnage riche..... 30
Cartonnage maroquin, très-riche..... 44

LE VOCABULAIRE DES ENFANTS, dictionnaire illustré par plus de 700 dessins gravés sur bois et intercalés dans le texte pour fixer l'attention des enfants, les exciter à la lecture et arrêter dans leur mémoire, au moyen des images, le souvenir des mots, celui de leur application et de leur orthographe. Édition de luxe, grand in-8°, beau papier vélin satiné; impression de Lacrampe et Compagnie. Prix : broché..... 12 fr.
Cartonné..... 14
Cartonnage de luxe, doré, etc..... 16

DIX ANS DE LA VIE D'UNE JEUNE FILLE, par madame Camille Bodin; grand in-4°, imprimé par Lacrampe et Compagnie, orné de dix jolies lithographies, par C. Bour; très-élégant cadeau pour une jeune demoiselle. Prix : en noir broché..... 10 fr.
Cartonné..... 12
Cartonnage riche..... 18

KEEPSAKE DE LA JEUNESSE, par Ch. R.; joli volume grand in-4°, orné de 16 jolies lithographies, par Louis Lasalle. Prix.....

LE LIVRE ALBUM, petit livre oblong, contenant des récits, des nouvelles, des articles intéressants et un grand nombre de jolies lithographies. Prix : broché..... 5 fr.
Cartonné..... 6

LA MÈRE GIGOGNE, texte de Mme de Savignac, dessins d'après Victor Adam; charmant petit livre album destiné aux enfants. Prix : broché..... 7 fr.
Cartonné..... 9
Couleur, cartonné..... 18

GALERIE PITTORESQUE DE LA JEUNESSE, ornée de 40 belles lithographies, dessins d'après Victor Adam, texte de Mme Alida de Savignac; in-4° oblong. Prix : cartonné, noir..... 10 fr.
Colorié avec soin par un artiste..... 25

ABÉCÉDAIRE MINIATURE EN ACTION, joujou instructif, avec un joli texte par Mlle Julia Michel; plus de 100 jolies lithographies. Prix : en noir... 2 fr. 50
Couleur, très-soigné..... 6

NOTA. *Ces trois ouvrages, bien qu'ils soient de notre fonds, existent dans le commerce, coloriés d'une manière moins soignée. Nous avons préféré vendre le coloris un peu plus cher et le donner supérieur.*

L'ALPHABET ILLUSTRÉ, par Forest; joli petit livre contenant 25 dessins gravés sur bois et remplaçant ces mauvais Abécédaires dans lesquels on a coutume d'apprendre à lire aux enfants. Prix..... 1 fr.

ALPHABET PITTORESQUE, dessiné par Bouchot; joli petit volume très-amusant, et propre à enseigner sans peine la lecture aux enfants. Prix : broché.... 2 fr.
Cartonné..... 3
Couleur, cartonné..... 6

LE BONHEUR DES ENFANTS, première édition; charmant album oblong, contenant une multitude de jolis petits sujets d'enfants occupés à tous les jeux, tous les plaisirs qui font le bonheur de leur âge. Cet album est incontestablement un des plus intéressants qui aient été faits jusqu'à ce jour. Prix : en noir, broché. 6 fr.
Cartonné..... 8

Nous n'aurons probablement pas le temps d'en faire colorier.

ALPHABET EN BANDES. Il existait dans le commerce un grand nombre d'Alphabets de ce genre, très-mal dessinés, imprimés et coloriés : nous avons eu l'idée d'en faire exécuter par de bons artistes, de les imprimer avec soin sur beau papier et de les faire colorier avec goût. Nous les vendons presque au même prix, et nous avons obtenu un succès prodigieux.

Le nombre de nos Alphabets en grandes bandes est de quinze, et nous en établissons encore de nouveaux.

Nous avons des Alphabets par, ou d'après MM. Victor Adam, Deveria, Daumier, Bouchot, Forest, Lassalle, Traviès et autres.

Ces Alphabets enseignent la lecture aux enfants par des sujets de toute sorte; tel Alphabet est composé de sujets comiques, de caricatures; tel autre de sujets sérieux et intéressants; d'autres sont des costumes de différents pays, des oiseaux, des quadrupèdes, etc., etc.
Prix de chaque Alphabet : en noir... 1 fr. 50 et 2 fr.
En couleur..... 3 et 4

LES BOULEVARTS DE PARIS, deux grandes bandes de dessins, de vingt-cinq pieds de longueur chacune, représentant exactement tous les boulevarts, depuis la Madeleine jusqu'à la place de la Bastille.
Chaque côté du boulevart. Prix : en noir.... 6 fr.
En couleur..... 10

MODELES DE DESSIN, pour la figure, pour les animaux ou pour le paysage. Nous avons en ce genre des recueils en cahiers, ou réunis dans des portefeuilles : c'est un utile présent à offrir aux personnes qui étudient le dessin. Le prix de ces collections varie suivant la quantité de modèles.

L'ALBUM DES DEMOISELLES, 24 fort jolis sujets choisis dans la belle collection de la *Revue des peintres*, sujets qui conviennent à des demoiselles. Prix : broché..... 6 fr.
Cartonné..... 8

LE COLORISTE DE LA FLEUR, album destiné à enseigner, d'une manière facile et sans maître, le coloris de la fleur. Un modèle colorié graduellement se trouve placé en regard du même dessin tout encollé, tout préparé pour recevoir la couleur Prix : cartonné..... 20 fr.

LES PASSE-TEMPS, croquis très-nombreux et très-variés, par Victor Adam ; cet album est un des plus amusants recueils qu'on puisse placer sur la table d'un salon. Prix :

Album de 40 feuilles, en noir, broché.....		24 fr.
Id.	— noir, cartonné.....	26
Id.	— couleur, cartonné..	60
Album de 20 feuilles, noir, broché.....		12
Id.	— noir, cartonné.....	15
Id.	— couleur, cartonné.	30

LES MILLE ET UN CROQUIS, album du même genre que le précédent, par L. Lassalle. Prix :

Album de 40 feuilles, noir, broché.....		16 fr.
Id.	— noir, cartonné.....	18
Id. de 20 feuilles, noir, broché.....		8
Id.	— noir, cartonné.....	10

LES ROBERT-MACAIRE, grande édition sans texte, format quart jésus, dessins originaux de Daumier. Prix : 100 feuilles, en noir..... 40 fr.
— en couleur..... 50
5 fr. en plus pour cartonnage.

LES CENT ET UN ROBERT-MACAIRE, réduction des grands dessins de Daumier, accompagnés d'un texte comique et explicatif, par MM. Maurice Alhoy et Louis Huart ; 2 beaux volumes, grand in-4°, beau papier, impression de luxe Prix : 20 fr. pour Paris, et 30 fr. pour les départements.

LE MUSÉE POUR RIRE, 100 caricatures choisies parmi les meilleurs croquis des premiers artistes en ce genre, et accompagnées d'un texte, par MM. Maurice Alhoy, Louis Huart et Ch. Philipon ; grand in-4°, beau papier, impression de luxe. Prix : 20 fr. pour Paris, et 30 fr. pour les départements.

LES METAMORPHOSES DU JOUR, ou **LES HOMMES A TETES DE BETES**. Cette délicieuse collection de caricatures, qui a commencé et établi la réputation de notre célèbre Grandville, était d'un prix fort élevé. Nous nous en sommes rendus éditeurs, et au lieu de 60 fr. que se vendaient les 71 dessins en couleur, et en feuilles, nous les vendons coloriés et cartonnés. Prix..... 15 fr.
En noir, broché..... 6
— cartonné..... 8

UN MILLION DE CROQUIS, charmant album dont le titre est un peu menteur, mais qui n'en reste pas moins un des recueils les plus goûtés pour cadeau d'enfants. Prix : broché..... 5 fr.
Cartonné..... 6
Couleur..... 10

LE MUSÉE AUBERT (dernière édition), 64 caricatures très-comiques ; charmant album oblong. Prix : broché..... 5 fr.
Broché, couverture de couleur..... 6
Cartonné..... 6
Id., couleur..... 12

LE BIEN ET LE MAL, par Victor Adam ; album très-distingué. Prix : 20 feuilles, noir, broché..... 12 fr.
Id., cartonné..... 15
Id., couleur..... 30

ALBUM ALPHABETIQUE, petit album dans lequel les personnages sont rangés par ordre alphabétique. Prix : noir, cartonné..... 3 fr.
Couleur..... 6

L'AMUSEMENT DES SOIREES, album de caricatures destinées à orner la table d'un salon pendant les soirées d'hiver. Prix..... 8 fr. 50

M. JABOT, histoire caricaturale d'un fat, ses poses, ses gestes, ses manières, ses succès dans le monde, ses duels, et enfin son mariage avec une vieille folle. Album très-divertissant qu'on place avec succès sur la table d'un salon, à la campagne, ou pendant les soirées d'hiver. Prix : broché..... 6 fr.
Cartonné..... 8

M. CREPIN, tribulations d'un père de famille et les essais qu'il fait, pour ses enfants, de tous les systèmes d'éducation. Critique amusante des précepteurs et des pensionnats. Prix : broché..... 6 fr.
Cartonné..... 8

M. VIEUX-BOIS, aventures d'un amoureux suranné, les accidents qui viennent traverser ses amours, et comme quoi, après de nombreuses vicissitudes, il finit par épouser l'objet aimé. Prix : broché..... 6 fr.
Cartonné..... 8

M. LAMELASSE, épicier et officier de la garde nationale, ses contrariétés et sa mort, parfaitement invraisemblables. Album-folie, dans le genre des précédents. Même prix.

M. LAJAUNISSE, album baroque, sans queue ni tête, croquis sans rime ni raison, mais très-amusant. Même genre et même prix que les précédents.

LE KEEPSAKE DES ENFANTS (édition de 1838), nombre infini de petits dessins divertissants. Prix : broché..... 6 fr.
Cartonné..... 8

LE LIVRE D'IMAGES, album extrêmement amusant, contenant toute espèce de sujets, par les premiers artistes. Prix : en noir, broché..... 6 fr.
Id. cartonné..... 8
En couleur, cartonné..... 15

L'ALBUM DES ENFANTS. Cet album, le premier de ce genre que nous ayons fait, s'est vendu à 8,000 exemplaires. Nous en avons réduit le prix à : broché..... 5 fr.
Cartonné..... 6

CARTONNAGES-JOUJOUS.

Nous offrons un très-grand choix de cartonnages, c'est-à-dire de jolis petits théâtres renfermés dans des boîtes en carton ; de jeux, de batailles, en un mot de joujous dessinés, gravés et cartonnés. — Il en existe de tout prix, 5 fr., 6 fr., 8 fr., 10 fr., et au-dessus.

BOITES A COULEURS.

On trouve également dans nos magasins des boîtes à couleurs de tout prix pour les enfants et pour les artistes.

GRAVURES ENCADRÉES
POUR L'ORNEMENT DES APPARTEMENTS.

Une liste de ces sujets serait impossible à faire ; il nous suffira de dire qu'on trouve dans notre maison toutes les gravures nouvelles publiées en France, que les épreuves sont choisies par un artiste, notre associé, que les cadres et bordures sont garantis pour de la dorure véritable et solide.

Tout le monde sait que les mêmes gravures encadrées dans des bordures de même largeur, peuvent avoir une valeur très-différente, soit par le choix des épreuves, soit par la qualité de la dorure.

Les bonnes gravures encadrées sont moins chères qu'on ne le pense généralement. Les personnes qui voudront orner leurs appartements ou faire présent de ces sortes de tableaux, trouveront dans nos magasins de fort jolis sujets, gravés et encadrés, depuis 30 fr., 40 fr., 50 fr. et au-dessus.

Nous avons huit fort jolies chasses en couleur, encadrées dans des bordures de sapin du Nord, pour le prix de 10 fr. la pièce.

Les personnes qui habitent les départements peuvent nous adresser la somme qu'elles veulent consacrer à des encadrements, en nous disant à peu près quelle nature de sujets elles préfèrent (chasses, paysages, sujets intéressants, etc.) ; nous leur adresserons des tableaux dont elles seront sûrement satisfaites.

TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET COMP., RUE DAMIETTE, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 51. —

Robert-Macaire démissionnaire.

Robert-Macaire avait entrepris l'exploitation en grand de l'art culinaire. Nous l'avons vu précédemment, le bonnet de coton en tête, rêvant le développement et l'application des théories nutritives. Le grand problème de l'alimentation universelle par une seule compagnie était au moment d'être résolu; les fourneaux étaient déjà allumés, les casseroles décrochées; la broche s'apprêtait à obéir à la force impulsive et rotative de douze chiens de Terre-Neuve métamorphosés en moteurs; enfin, l'envie de manger allait être satisfaite, quand un autre genre d'envie qu'on ne satisfait jamais, l'envie à laquelle le poëte prête des doigts crochus et un teint bitume en cuisson, vint souffler sur les fourneaux, et, par un effet anti-physique, les éteignit subitement.

Toute l'Europe et la banlieue de Paris furent averties, par une annonce, qu'à un jour dit, à quatre heures précises, on trouverait au Restaurant-Macaire la collection complète de tous les mets connus dans le vocabulaire gastronomique. Deux invalides attendaient à la porte le moment de repousser les flots de consommateurs; dix domestiques en livrée chocolat devaient distribuer un bouquet de thym à toutes les dames qui honoreraient l'établissement de leur présence.

Macaire était debout, la main placée sur le robinet principal, qui devait ouvrir une route souterraine aux consommés et autres mets liquides réclamés à domicile.

Dix-neuf mille fricandeaux attendaient, dans leur oseille, le moment du départ.

Soixante mille alouettes toutes rôties demandaient la permission de tomber dans autant de bouches de consommateurs.

Quatre heures sonnent..., pas un convive, pas un consommateur ne se présentent.

Le vaste et solitaire établissement Macaire ressemble à ces villes asiatiques sur lesquelles la mort et le temps ont passé. Macaire se sied près des morceaux de pain tendre montés en pyramides; les hautes piles d'assiettes sont là debout comme des fantômes muets et immobiles; on dirait Marius sur les moellons de Carthage, ou feu M. de Volney devisant sur des fragments de soupières, dans les antiques ruines de Palmyre....

Bertrand, hélas! ne voit rien venir; il ne voit que le sucre des beignets qui poudroie, et l'épinard qui verdoie... Enfin, une portière des environs vient faire une confidence au gérant de la grande entreprise, qui est au moment d'être brûlée, moralement parlant. Voici ce qu'elle dit:

— Le bruit s'est répandu que le nourrisseur du genre humain a passé un traité secret avec toutes les cuisinières de Paris et tous les restaurateurs de la banlieue : il leur achète à cinquante pour cent les débris de leurs provisions de la veille, qu'il donnera le lendemain à ses clients; on sait qu'il a acheté à la Halle onze mille œufs frais dont le plus jeune était âgé de soixante jours; on a eu vent d'une proposition faite à un vétérinaire, qui doit cacher dans la profondeur des marmites de Macaire bien des victimes qui n'appartiennent pas à la race bovine.

Pour achever la ruine de l'établissement, poursuit la messagère, tous les restaurateurs à vingt-deux sous viennent d'ajouter un plat à leur ordinaire, et ils donnent, au dessert, un mouchoir à chaque convive.

Ce dernier trait anéantit M. Macaire. Il comprend qu'il y a des tempêtes contre lesquelles le meilleur pilote ne peut lutter. Il livre toutes ses provisions à l'appétit de ses deux factionnaires et de la désolante por-

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 51.

Messieurs les actionnaires.

Le createur de la société, M.r Macaire, s'est demis de ses fonctions de gérant, voici l'état dans lequel il a laissé l'opération. Capital social, 800,000.f — Depenses d'affiches, annonces, prospectus, articles payés 400,000.f — Achat de fourneaux économiques, allumettes, casserolles et carottes 1.ère Qualité, 400,000.f — Reste en caisse quatre cent mille zéros . . . En un mot, notre fonds est fricassé, nous l'avons mangé; le bouillon dont nous devions inonder Paris, c'est nous mêmes qui l'avons bû et si nous ne mettons pas du beurre dans les épinards, la marmite est renversée.

Un nouveau versement de 800,000 francs est voté à l'unanimité.

Imp.r d'Aubert et C.ie

Chez Aubert, gal Vivienne.

tière, à qui le récit a donné un appétit monstre, et le gérant abandonne ses biftecks et se retire dans ses lares.

La nuit porte conseil.

Le lendemain, les actionnaires sont réunis en assemblée générale. Avant l'ouverture de la séance, ils ont déjeuné avec les provisions délaissées; ils ont été même autorisés à emporter quelques échantillons pour leur famille.

Macaire est absent. C'est Bertrand qui prend la parole : il fait le récit des événements de la veille; mais il cache le véritable motif de l'abandon. Peut-être quelque actionnaire crierait-il comme un âne s'il apprenait qu'on a voulu mettre le cheval en filet de chevreuil et fausser le baptistaire de l'œuf à la coque. Bertrand lève un autre lièvre. Il prouve aux actionnaires que ce sont les économies mal entendues qui ruinent les meilleures entreprises. — Vous avez été, Messieurs, dit-il, un peu chipotiers..., passez-moi le mot...

Un actionnaire se lève et demande la parole.

— Après moi, dit Bertrand; je sais d'avance ce que vous voulez dire : Vous avez été grands pour les moellons...; vous n'avez pas été durs pour le fer; pour le chapitre des viandes cuites nous avons été crus sur parole; vous avez marché grandement dans les voies du charbon; mais, Messieurs, vous rappelez-vous que vous nous avez refusé au budget la dépense de l'étamage des casseroles..., question sanitaire qui a échoué.

L'ACTIONNAIRE. — Vous demandiez deux cent mille francs...

— Ce n'était que dix sous par casserole : vous nous avez refusé, nous avons donc été obligés d'opérer avec du cuivre non étamé; bientôt le vert-de-gris s'y est mis. Malgré cela, Messieurs, nous aurions rempli nos obligations envers le public, nous n'aurions pas retardé l'heure du service sous le prétexte puéril de quelques coliques. Mais le public, moins brave que nous, a reculé, et il n'a pas voulu mordre; alors, le créateur de la société, M. Macaire, s'est démis de ses fonctions de gérant. Voilà l'état dans lequel il a laissé l'opération. Capital social : 800,000 fr.; — dépense d'affiches, annonces, prospectus, articles payés, 400,000 fr.; — achat de fourneaux économiques, allumettes, casseroles, et carottes première qualité, 400,000 fr. — Reste en caisse 400,000 zéros. En un mot, notre fonds est fricassé, nous l'avons mangé; le bouillon dont nous devions inonder Paris, c'est nous-mêmes qui l'avons bu, et si nous ne mettons pas du beurre dans les épinards, la marmite est renversée.

Après cette brillante improvisation, un nouveau versement de 500,000 f. est voté à l'unanimité.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 52. —

Robert-Macaire suicide.

A son réveil, madame Simonnot, rentière du Marais, est encore sous l'impression d'un affreux cauchemar. Toute la nuit son coquin de neveu, Robert-Macaire, a dansé sous ses yeux le galop avec les trois Parques; il a fait un en-avant-deux de cancan avec la Mort, et des chauves-souris sifflaient un air de Musard et battaient la mesure à coups d'ailes.

Madame Simonnot allait se résigner à prendre son café, quand sa domestique lui remit une lettre.

— C'est de Robert, de mon Benjamin! s'écrie la bonne tante. La joie rallume un peu son regard quasi-séculaire; mais le plaisir est de courte durée. A la première phrase madame Simonnot jette un cri, et laisse tomber l'épître. Elle a lu ces mots :

« *Mon honorable tante, quand vous recevrez cette lettre, je ne serai plus....* »

Madame Simonnot comprend qu'il y aurait perte de temps à lire les considérants de l'arrêt que son neveu porte contre sa propre existence; elle ne prend même pas la peine de mettre son chef à couvert sous son chapeau serin; elle part en pantoufles, comme une figurante qui va à la répétition; elle sort dans le simple appareil d'une femme d'âge qu'on vient d'arracher à sa tasse de café.

La tante entre chez Robert-Macaire au moment où le neveu allume du charbon dans un réchaud portatif.

— Arrête, malheureux! s'écrie madame Simonnot. Dieu soit béni! j'arrive à temps.

— Vous arrivez à temps, ma tante, pour m'empêcher de faire cuire ma côtelette.

— Robert, tu mens! le réchaud n'était pas destiné à saisir du mouton. C'est toi, ingrat, mauvais cœur, tête folle, qui voulais trancher avec de la braise le fil de tes jours. Tu ne comptais pas sur la rapidité de la petite-poste quand tu m'as avertie de ton projet de départ. Heureusement, les facteurs vont en omnibus, et j'arrive pour t'empêcher de partir.

— Vous voulez m'empêcher de partir! cependant j'ai promis; nous sommes six camarades qui faisons route ensemble.

— Six suicides! quelle boucherie!

— Je ne vous comprends pas, ma tante.

— Robert, tu veux dire adieu à l'existence. Je t'ordonne de vivre; je veux que tu vives, longtemps et bien. Commence par me jeter ce charbon par la fenêtre.

Robert-Macaire arrive à comprendre que sa tante n'a pas compris son épître; la sensibilité de son honorable parente vient de se révéler, il n'est pas homme à en perdre le profit...

— Eh bien, oui, ma tante; puisque vous êtes tombée chez moi comme une bombe, j'avoue que j'avais l'idée fixe de filer de ce monde comme une chandelle romaine.

— Voilà le ricochet de l'inconduite, mon cher neveu; voilà ce que c'est que de n'avoir rien à soi: dans le malheur, on ne peut rien avoir des autres.

— O vérité poignante!... Vous avez raison, ma tante; je suis un misérable, un mange-tout, un propre à rien; je n'ai plus le sou, je vais me brrrrûler la cervelle...

— Malheureux! que dis-tu?

— Oui, je veux mourrrrir!

LES ROBERT-MACAIRE.

N.° 52.

Exploitation du suicide.

—Vous avez raison, ma tante, je suis un misérable, un manqué tout, un propre à rien, je n'ai plus le sou, je vais me brrrûler la cerrrvelle! ..... — malheureux! que dis-tu?— Oui, je veux mourrirr! — Non! non! je payerai tes dettes, je te donnerai tout ce que j'ai, ne te tues pas! — Ma tante, c'est pour vous obéir, car je suis bien las de la vie!

Imp. de Aubert et Cie.

Chez Aubert, rue [illegible]

— Non, non! je paierai tes dettes, je te donnerai tout ce que j'ai; ne te tue pas.

— Ma tante, c'est pour vous obéir, car je suis bien las de la vie : mon crédit est ébranlé par un retard de dix minutes dans mes engagements.

— Pauvre garçon! comme il tient à faire honneur à sa parole et à sa signature!

— Un homme dont le seing est compromis doit se faire sauter la tête.

— Tais-toi donc, Robert! J'ai encore un sac de mille francs caché dans une chaufferette à double fond...

— Un sac de mille francs, ma tante! Je ne le prends qu'à une condition, c'est que vous préleverez d'abord les intérêts à six du cent.

— Eh bien, soit!

— Et, à cette condition, j'accepte deux ou trois sacs pareils. S'il s'en trouve quatre dans votre réserve, je consens à ce qu'on ne les sépare pas; je les accepte tous quatre.

Ma tante, ma bonne tante, puisque nous en sommes sur le chapitre des confessions, et que mon intention, à mon heure dernière, était de vous révéler toutes mes fautes, je dois vous avouer que j'ai encore un poids sur la poitrine. Vous savez la jolie maison de campagne de mon oncle...

— Celle qu'il t'a louée près de la forêt de Fontainebleau? L'aurais-tu vendue dans ton aveuglement?

— Oh! non, ma tante, Dieu merci! mais je l'ai fait démolir.

— Démolir?...

— Et j'ai vendu les matériaux; maintenant, à la place de la propriété, il y a un champ de carottes... de Flandre.

— Monstre!

— Ma tante, laissez-moi allumer derechef mon fourneau!

— Allons! je te passe encore ces carottes. Ton oncle n'en saura rien : je dirai que c'est l'ouragan qui a renversé l'immeuble, et que la malveillance a emporté les moellons.

— Amour de tante, va! Un papier s'échappe de la poche de madame Simonnot : c'est la lettre de Macaire.

Rassurée sur le sort de son neveu, elle la parcourt et lit : « Mon honorable tante, quand vous recevrez cette lettre, je ne serai plus.... à Paris, je serai avec quelques amis à l'île Saint-Denis où je vous prie de m'expédier quelques fonds pour faire douce vie. »

— Robert, tu as floué ta tante!

— Enfoncé, ma tante! dit Robert en écho. Ne lui donnons pas le temps du dédit, allons exhumer le trésor de la chaufferette.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 53. —

Robert-Macaire marbrier.

Dans tout il y a une affaire : ce mot est digne du siècle où naquit l'illustre héros de notre Odyssée. L'ami de Bertrand réduit toutes les affections, toutes les joies, toutes les souffrances humaines aux proportions de la spéculation; il les pèse dans le peso-stère du trafic.

Tous les habits vont à la taille de Macaire, par cette raison que sa taille va à tous les habits; sa langue s'est habituée à tous les idiomes des treize cent quatorze professions dont l'*Almanach du Commerce* constate l'existence plus ou moins légale.

Nous avons déjà vu ce Protée, style mythologique, ou, si vous l'aimez mieux, en langage théâtral, ce physionomane, sous trente masques divers, dans lesquels sa figure s'est enchâssée adroitement.

Nous avons vu cette individualité phénoménale se faisant banquier, se préparant à enfoncer la Banque de France en particulier, et généralement tout ce qui peut être enfoncé :

Philanthrope, Macaire a fait de la morale en actions... de 250 fr.;

Escompteur, il nous a offert en à-compte de la moutarde blanche et des socques articulés...;

Houilleur et fouilleur de mines, il a prouvé victorieusement qu'il ne fallait chercher du charbon que là où on en avait apporté soi-même;

Gérant d'un journal, il a démontré aux actionnaires qu'il fallait toujours donner et ne jamais recevoir;

Avocat, il a plaidé avec succès la circonstance atténuante, et n'a exigé pour honoraires qu'une simple paire de bottes;

Médecin, il nous a conviés à ses consultations gratuites, et n'a exigé de nous que vingt francs pour les fioles de sa pharmacie, qu'il offre de reprendre pour dix centimes, au comptant;

Avoué, il a développé cette belle maxime : Il vaut mieux perdre quinze cents francs et gagner un procès, que de perdre un procès en gagnant quinze cents livres;

Restaurateur, il a exploité la carotte en grand, il a mis les actions et les asperges en coupe réglée;

Accusé, il a presque jugé ses juges, et a prouvé qu'il ne manquait pas de jugement;

Mendiant, il a rappelé avec fruit les titres de sa famille à la reconnaissance de ses concitoyens;

Journaliste, il a tenu la plume avec ce talent qui le caractérisait quand il tenait la casserole culinaire ou la queue de la poêle des affaires par actions;

Agent matrimonial, agent d'affaires, agent de renseignements, professeur d'industrie, libraire, banquier, juré, boursier, père de famille, notaire, membre de comité de bienfaisance, il n'a failli à aucune des conditions d'intelligence réclamées pour l'exercice de ces professions libérales.

Maintenant, notre héros descend pour un moment des hautes sphères dans lesquelles il planait comme une passagère hirondelle.

Il a revêtu l'habit de deuil; le mouchoir de batiste s'est trempé de larmes échappées à une douleur improvisée; l'expression souffrante de sa figure trahit l'ébranlement de cette âme sensible.

Une domestique n'a pu tenir aux sanglots de Robert-Macaire, qui a demandé à être introduit près d'une jeune femme, dont la douleur est plus muette que celle du visiteur.

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 53.

Un homme sensible ..... à juste prix.

—Helas ! Madame, vous avez eu le malheur de perdre Monsieur votre fils ... Ah ! Monsieur ... Que voulez-vous Madame, nous sommes tous mortels ! ... C'etait un homme bien honorable, que M.r votre fils ... Un enfant de quatre ans, si beau, si gentil ! ... Mais Monsieur, à qui donc ai-je l'honneur de parler ? —Madame, je suis marbrier, et je viens vous offrir un mausolée, j'en fais à tous prix et comme je sympathise vivement avec votre douleur, je serais bien aise de travailler pour vous Madame.

(On le met à la porte)

Imp. Lith. de Aubert & C.ie Chez Aubert, rue de Richelieu

— Hélas, Madame! dit en s'inclinant M. Macaire, qui prend, pour le dialogue, une voix de chevreau ému; hélas, Madame! vous avez eu le malheur de perdre monsieur votre fils!...

— Ah, Monsieur!

— Que voulez-vous, Madame, nous sommes tous mortels!

C'était un homme bien honorable, monsieur votre fils!

— Un enfant de quatre ans, si beau! si gentil!... Mais, Monsieur, à qui donc ai-je l'honneur de parler?

— Madame, je suis marbrier, et je viens vous offrir un mausolée; j'en fais à tous prix; et comme je sympathise vivement avec votre douleur, je serais bien aise de travailler pour vous, Madame.... Voulez-vous permettre que je mette sous vos yeux mes croquis et mes échantillons tumulaires? Un de mes amis, qui fait la romance en gros pour messieurs les marchands de musique, se charge des épitaphes; un professeur surnuméraire de botanique, attaché au Jardin-des-Plantes, soignera les plantes de votre jardin, ou plutôt du jardin de feu monsieur votre fils; les émanations des fleurs sont comme les exhalaisons de la pensée, qui survit à la mort et perce le gazon pour venir répondre à la pensée de l'ami des tombeaux.

On est marbrier, Madame, mais on n'a pas le cœur comme sa marchandise; on comprend la poésie du regret et du souvenir; la pierre est notre esclave, et ne doit qu'obéir. C'est à moi que l'on doit la tombe de l'inventeur du télégraphe, sur laquelle j'ai placé l'instrument mobile des dépêches aériennes, contraste avec l'immobilité de celui qui repose sous la pierre; c'est moi qui ai posé une veilleuse qu'on allume deux fois par an sur les cendres du premier introducteur du gaz hydrogène à Paris; pensée consolante et conciliante, qui apprend que toutes les haines, toutes les rivalités s'éteignent dans la tombe, et que l'huile y brûle sans passion près du gaz; c'est à moi qu'on a dérobé le plan de l'épitaphe-prospectus qui signalait la douleur d'une veuve inconsolable, et indiquait l'adresse de son magasin; c'est moi qui ai érigé à la femme d'un gendarme un monument en asphalte, avec ces mots sculptés en bitume fébrifuge :

Ci-gît une pauvre mère;
Elle est morte d'un cancer,
Jugez comme elle a souffert...

La douleur de la mère ne peut tenir à cette burlesque citation..... Elle fait jeter le marbrier à la porte.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 54. —

Robert-Macaire invité.

Bertrand, travesti en secrétaire intime de Robert-Macaire, lui remet une invitation à dîner, adressée par le chef d'une des premières banques industrielles de Paris : Robert-Macaire, étendu dans son fauteuil, laisse percer un mouvement de mauvaise humeur contre celui qui lui présente la missive.

— Mon Dieu, Bertrand! dit Macaire, vous ne vous formerez jamais! il faudra que je vous réforme! Comment, vous ne comprenez pas qu'il est des invitations que je ne puis accepter? Vous raisonnez toujours dans l'intérêt d'un appétit animal. Dans le siècle où nous sommes, il faut savoir refuser à dîner. Je sais très-bien que je ne vous ai pas nourri dans ces principes-là...; mais il arrive un temps, par exemple, au dessert de la

vie, passez-moi l'expression, où il faut mettre de l'eau dans son vin, et ne plus agir comme on faisait au commencement du repas de l'existence, même allégorie que ci-dessus.

Diable! respectons les convenances, Monsieur! M. Durand, un homme taré, un parvenu dont la fortune vient on ne sait d'où... Je ne puis pas accepter une invitation comme celle-là..., je ne puis pas m'encanailler, c'est impossible.

— Le domestique de M. Durand, que j'ai connu dans mes voyages, dit que vous avez connu son maître à l'époque des vôtres.

— Comment! à l'époque de mes maîtres?

— Non! à l'époque de vos voyages.

— Ce garçon-là sera amphibologique toute sa vie!

— Quel garçon? celui de M. Durand?

— Imbécile! c'est de toi qu'il s'agit!..... Ah çà, monsieur Bertrand, est-ce que vous auriez la prétention de me mener et de faire ici le Mentor? Dites au domestique de M. Durand que je ne dîne jamais.

— Alors il vous invitera à déjeuner.

— Que je ne déjeune jamais, que je ne soupe jamais; enfin que je ne mange jamais.... hors de mon domicile politique; ajoutez encore que je ne reçois personne à l'heure des repas, car un intrigant de la force de M. Durand serait homme à faire une entrée chez moi, entre le potage et le hors-d'œuvre.

Mais s'il fallait reconnaître tous ceux qu'on a vus ou rencontrés sur les grandes routes et dans les bois, on n'en finirait plus avec les politesses.

Je ne fais fi de personne; je trinquerais volontiers avec un villageois, si le villageois offrait de boire à mes vertus ou à mes travaux industriels; si c'était à huis clos, je le dispenserais même de me dire son nom : mais dans un acte public, comme un dîner d'apparat, dans une solennité avouée, comme un repas auquel on est convié par lettre autographiée, on se doit à soi-même, à sa propre conscience, à la considération dont le vulgaire vous honore, de savoir le juste poids de la moralité de l'amphitryon.

Ces maximes sont nouvelles pour toi, Bertrand. Leur application te trouvera longtemps encore récalcitrant. Tu bois, comme on dit en termes vulgaires, tu bois volontiers avec celui qui paie; tu ne connais que l'échelle sociale de la soif; tu juges l'homme au plus ou moins d'empressement qu'il met à t'offrir quelque chose. Je dois être plus sévère, mon ami; je dois être d'autant plus rigoriste que tu l'es moins.

— Je suis philosophe, et ne demande pas un billet de confession à ceux qui m'offrent de me rafraîchir.

— Ne t'échauffe pas, Bertrand! Si je vivais comme toi dans une sphère

LES

AUBERT MACAIRE

N.° 34

93

Diable ! respectons les convenances

– Mais Mr l'Intendant prenez donc garde à vos invitations ! .... Vous manquez à toutes les convenances ! ..... Comment, vous portez sur votre liste un Mr Grippardin un homme tare ! ..... un Mr Durand dont la fortune vient on ne sait d'où ! que diable Mr Bertrand Si je vous laissais faire vous finiriez par un encanailler.

Imp. de Aubert et Cie

Chez Aubert quai Voltaire N. 11

moyenne, j'aurais probablement ton laisser-aller ; je ne mettrais pas le fricandeau du prochain à la question, je ne promènerais pas la torche de l'enquête autour du perdreau truffé. A diverses époques de la vie, j'ai bu avec la maréchaussée la piquette de la grande route; dans les vallons solitaires où nous cachions nos têtes réclamées par un code ennemi de la vieillesse, je me suis souvent désaltéré dans le courant d'une onde plus ou moins pure, et souvent j'ai bu dans des tasses qu'avaient effleurées des lèvres peu virginales. Si les hasards de la vie m'envoyaient, dans un chemin de traverse, un des anneaux vivants de la grande chaîne de Toulon, je ne voyais en lui qu'un homme couvert d'une veste rouge, et altéré, je buvais. Avec les myriades d'actionnaires, dans mes nombreuses commandites, j'ai accepté le repas de corps, et même j'ai poussé le cynisme jusqu'à servir et à découper. Mais alors, Bertrand, c'est moi qui étudiais les hommes, et aujourd'hui les hommes m'étudient. Il y a des gageures, de fortes gageures sur ma valeur réelle; il y a conflit entre mes contemporains : ils ne savent pas si je parodie sur terre Cartouche ou saint Vincent de Paul, et ils ne le sauront jamais; mais pour cela, il faut que j'oppose l'adresse à la ruse. On veut me peser, c'est à moi de fuir la balance. On me surveille, je me surveille moi-même avec des yeux qui valent mieux que ceux de mes sbires.

Les invitations à dîner sont un de leurs grands moyens. Ils espèrent voir l'homme à nu, au moment des irrigations de l'Aï, ils veulent me tenter par le chant des sirènes; puis, à côté, les saint Jean-Bouche-d'Or de la finance porteraient un toast à l'usure ou à l'agiotage, pour connaître la devise de mon drapeau... Il y a même de par le monde un second Érostrate, qui se propose de brûler mes autels; il a parié qu'il parviendrait à me rendre actionnaire d'une tontine quelconque.

Oh, Messieurs! faites pleuvoir les invitations sur mon bureau, chargez l'omnibus des facteurs de poulets à mon adresse, je n'irai point manger les vôtres, ni fléchir devant vos colombes; vos nymphes sont falsifiées, vos vins frelatés...; le coin du feu est mon champ d'asile, mon fauteuil est le trépied de la pythonisse, qui devine et n'est pas devinée; je m'y cramponne de toute la force de mes phalanges.

Suis-je ange, ou diable? génie du bien, ou esprit du mal? Mérité-je l'encens, ou la corde? le cabanon, ou le prix de vertu? la statue, ou la potence?

Le mot est à trouver. Ce ne sera pas chez M. Durand que ce grand logogriphe social sera deviné. Il n'y a que moi, mes maîtres, qui pourrais vous tirer d'embarras. Comme le père Sournois des *Danaïdes*, je n'aurais qu'un mot à dire....., et je ne le dirai pas. M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 55. —

Robert-Macaire charitable.

John, portez ces cinq cents francs à M. le curé, pour les pauvres de la paroisse; qu'on sache bien que c'est moi qui les donne!

— Oui, monsieur le comte..... J'oubliais de dire à Monsieur que cet homme est revenu.

— Quel homme?

— Ce pauvre homme qui prétend être un ami de monsieur le comte; il s'appelle Bertrand.

— Bertrand?... Bertrand!... je ne connais pas ça. Dites toujours que je n'y suis pas.

— Mais c'est qu'il insiste, il persiste et même il résiste; on ne s'en défait pas facilement. Avant-hier il m'a dit : Dis à ton maître que pour le

voir, je ferai peut-être un tour de force; et il a ajouté : M. de Saint-Macaire sait ce que c'est qu'un tour de force...

— Je ne comprends pas le calembour.

— Puis il s'est radouci, et, d'un air un peu hypocrite, il a ajouté : Ton maître et moi avons été longtemps à l'école....

— D'abord, il ment; je suis élève du Prytanée.

— Eh bien! il dit que vous avez été avec lui à l'école du..... Ah! j'y suis..., à l'école du malheur...

— Connais pas cette école-là!

— Il m'a prié encore de vous rappeler que vous aviez travaillé ensemble en mathématiques, et il avoue qu'il était moins fort que vous en soustraction; comme les mathématiques n'allaient pas beaucoup, il prétend avoir été votre associé dans les fers...; peut-être a-t-il voulu parler des fers creux. Puis, il m'a encore raconté qu'en garnison à Toulon, vous aviez eu un mal de galère.

Macaire à part. — Ce polisson de Bertrand a la bosse de la mémoire développée d'une manière atroce. Il faut que j'avise au moyen de la lui faire rouler sous d'autres climats.

— Et puis, après toutes ces conversations, il a pris...

— Qu'est-ce qu'il a pris?

— Il a pris une chaise, en me disant : Il faut que je vous conte une chose renouvelée de M. Odry et du théâtre de la Porte-Saint-Martin; il a ajouté : Ça pourra faire pièce à ton noble maître; et il a commencé ainsi son récit :

« Pour lors, il y avait une fois, dans le Puy-de-Dôme, une jolie fille qui était meunière, et même que son moulin et elle-même étaient très-recherchés en mariage. Dans le village où étaient le moulin et la meunière, il n'y avait pas de jolis garçons du tout, du tout. Pour être meunier, il n'y a pas besoin d'avoir du physique, que disait la meunière; mais pour être mon mari, il n'y aurait pas de mal d'être un peu agréable. »

M. Bertrand s'arrêta un moment, et but un coup de vin qu'il s'offrit.

— Que diable me raconte-t-il là?

— Quand M. Bertrand eut bu, il continua son conte : « La meunière était vraiment bien embarrassée, parce que chacun la pressait d'en finir; le curé lui-même lui disait : Meunière, ça n'a pas de raison d'être si longtemps à vous décider : je sais que vous avez une passion dans le cœur, et qu'elle est bien plus longue que celle de feu Notre-Seigneur, car il y a plus de cinq ans qu'elle vous pâlit et vous rend le teint farine, sans comparaison avec celle de votre moulin. La meunière répondait par un gros soupir; mais une fois, v'là qu'elle pousse un cri de joie qui fit

LES ROBERT-MACAIRE

N.° 55.

La fortune fait oublier les amis.

— Jonh ! portez ces 500 f.ᶜ à Mr le Curé, pour les pauvres de la paroisse. Qu'on sache bien que c'est moi qui les donne — Oui, Mr le Comte..... J'oubliais de dire à Mr que cet homme est revenu. — Quel homme ? — Ce pauvre homme qui prétend être un ancien ami de Mr le Comte, il s'appelle Bertrand..... Bertrand.... Bertrand ! je ne connais pas ça, Dites toujours que je n'y suis pas.

Chez Aubert, gal. Vero dodat

Imp.ie d'Aubert et C.ie

pivoter toutes les girouettes d'alentour : elle avait vu derrière un buisson l'objet de sa tendresse, qui voyageait avec un bâton et un mouchoir bleu à carreaux, dans lequel étaient son paquet et ses papiers. — C'est lui ! c'est elle ! qu'ils se dirent. Le jeune homme, qu'on n'avait pas vu depuis neuf ans, dit qu'il raconterait, une autre fois, ses aventures, mais qu'auparavant il désirait se rafraîchir et se marier. On lui versa à boire, et les cierges de l'église s'allumèrent. Au théâtre on ne connaît pas la publication des bans, ça ralentirait l'action, » à ce que disait M. Bertrand.

« Voilà le nouveau venu bien heureux : il met une veste blanche, un pantalon blanc, un chapeau blanc; enfin, le voilà déjà meunier et bientôt époux, quand, au clair de la lune, se présente un convive qui n'était pas invité, et qui est habillé d'une façon fort singulière, n'ayant qu'un bas, un quart de soulier, et à peu près un demi-chapeau. Il dit qu'il veut parler au meunier. Le meunier arrive, et, à la vue du particulier, il blanchit le plus qu'il est possible. Il reconnaît dans ce nouveau venu un ami intime qui a été forçat avec lui; car le meunier avait été à Toulon, rien que ça. L'ami du meunier lui dit qu'il vient, sans façon, danser à la noce et partager la dot. — C'est trop fort, dit le meunier, tu ne feras pas un pareil trait à un ami; je ne te refuse pas à boire, mais pas de dot. — Je veux un peu de dot. — Tu n'en auras pas. Là-dessus, querelle, bataille; le meunier reçoit un coup de pistolet de son ami, il va tomber dans la coulisse; la meunière arrive les cheveux épars, elle ouvre la veste du blessé, cherche la balle. Qu'est-ce qu'elle aperçoit? les deux lettres T. F., gravées à vif sur l'épaule de son chéri ! T. F., dit l'assassin, ça signifie galérien !.... Ce n'est plus qu'un cri d'horreur !.... tout le monde va s'évanouir, quand le blessé revient à lui. On s'explique, et heureusement tout s'arrange, parce qu'on reconnaît que les deux lettres T. F. ont été mises à tort, par la justice, sur l'épaule en question; on se console en pensant que ces deux lettres se trouvent heureusement former le chiffre de Thérèse et de François, les deux époux. On s'embrasse, et la toile tombe. »

— C'est de l'histoire ancienne, John, qu'on t'a contée là..... C'est du drame classique que tu nous narres. Que peut avoir de commun avec ton maître et M. Bertrand le mélodrame des *Deux Forçats*? quelle morale M. Bertrand tire-t-il de là?

— C'est celle-ci, monsieur le comte : il dit que ça prouve qu'il y a bien des grands seigneurs meuniers qui n'oseraient pas ôter leur robe de chambre.

— Ce M. Bertrand est sans doute quelque moraliste malheureux !..... Donne-lui deux sous, et dis que je pars demain pour une tournée philanthropique.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 56. —

M. et Mme Macaire en délicatesse.

Quand M. Macaire crut tenir la fameuse dot d'Éloa de Wormspire, quand il compta les châteaux et leurs dépendances, dont la description tenait onze pages du contrat nuptial sur recto et verso ; quand il vit dix tiroirs pleins de vieux cachets blasonnés aux armes des Wormspire, il ne put retenir un cri de joie; il passa un entrechat, et, toujours à la réplique pour les refrains applicables à sa position, il entonna d'une voix inspirée :

L'hymen est un lien charmant.

Mais quand arriva le jour néfaste des révélations, quand Éloa tint le langage que vous savez; quand il fut mathématiquement démontré que le

patrimoine mutuel des époux ne montait pas à la somme exigible par le percepteur du Pont-des-Arts, pour le passage d'un bipède, M. Macaire, par une de ces pensées soudaines qui font naître en lui les grandes résolutions, s'appliqua un proverbe qu'il traduisit ainsi : Quand le fourrage dotal manque au râtelier de la communauté, les conjoints se.....

— J'aime mieux battre le pavé..., ajouta-t-il, et le battre seul. Je laisserai mon fils à sa mère, afin qu'elle ait quelqu'un pour essuyer ses larmes, si elle a des larmes à essuyer.

M. Macaire prit son chapeau, n'ayant pas le choix de prendre celui d'un autre, il demanda le cordon, et dit au portier : Je ne rentrerai pas.

Le concierge crut devoir ajouter : — Cette nuit?

— Cette nuit et toutes les autres nuits idem..., riposta Macaire. Je deviens une âme en peine..., je vais errer... Si le facteur a des lettres pour moi, je vous autorise, concierge, à faire écrire au dos : domicile inconnu, ou plutôt domicile très-connu..., la voie publique.

Madame Macaire parcourut toute l'échelle harmonique du désespoir; elle étourdit les voisins, pendant toute une semaine, de la gamme de sa douleur. . . . . .

.
.
.
. ri! point d'orgue! je
. ma viens
. mon de
. dre per
. per dre
. de mon
. viens ma
. — Je ri!

Le besoin de consolation lui suggéra la pensée de tricoter des bretelles pour un jeune homme porteur de jolies moustaches, et de papiers qui prouvaient à peu près que le porteur était un cousin de Wormspire; par conséquent les Wormspire femmes devaient être ses cousines : c'est ce que l'éloquence put enfin persuader à la quasi-veuve inconsolable. Le cousin Wormspire, en cousin qui connaît son siècle, fit comprendre à madame Macaire qu'il n'était pas nécessaire d'être dans une mansarde pour déplorer l'ingratitude des hommes; il lui fit comprendre qu'on pouvait se plaindre du sort plus chaudement, sous une robe de mousseline de laine, que sous un peignoir de toile imprimée; enfin, l'aisance et les châles rentrèrent au logis. Le fugitif Robert-Macaire comprit qu'il était temps d'y rentrer aussi.

LES

ROBERT-MACAIRE

N°56.

Abus de l'article 214 du Code civil.

Madame mon épouse, vous me laissez manquer de tout, vous ne me faites qu'une misérable pension de trois mille balles, vous me consignez à votre porte comme un mendiant, et qui plus est, vous voulez m'éloigner de Paris, m'expatrier, me déporter! ... Non, non, je quitterai pas la Frrrance! non, non!! .... Ecoutez: je dois 10,000 f. à mon ami Bertrand, c'est une dette de jeu, une dette d'honneur; je dois à mon gargotier, 525 f. et 10 francs à mon garni, Total 10,555 f. donnez-moi de plus quelques mille frans pour distraire mes chagrins domestiques, et je vous laisserai tranquille, parole d'honneur!

Chez Aubert, gall. Vivienne.

Imp. d'Aubert et Cie.

Macaire voulait bien rompre son ban d'exilé; mais, en émigré fier de son infortune, il voulait, non pas se rappeler lui-même, mais être rappelé.

Un jour, il aperçoit madame Macaire mangeant un petit pâté chez Félix; l'époux, encore à jeun, s'approche en souriant, et tendant la main, dit : — Éloa! quelques miettes du festin....

Éloa, toujours bonne, jette une énorme brioche au perfide.

Le lendemain, Éloa est aperçue au moment où elle paie un cocher de citadine... Macaire s'avance : — Quand on donne deux sous pour boire à un cocher altéré, on ne refuse pas un grain d'or à un mari à jeun....

Eloa fait un cri de surprise...

— Préférez-vous que je vous offre mon bras, Éloa?...

Madame Macaire abandonne sa bourse à son époux, qui la presse (la bourse) près de son cœur, à la hauteur où se trouve la poche de son gilet.

Au spectacle, si Macaire aperçoit madame Macaire dans une loge, il lui fait tenir, par l'ouvreuse, un petit billet ainsi conçu : « Je prendrais volontiers une glace au marasquin, ou une plombière au corinthe...; mais absence totale de capitaux..... » Il dit à la messagère : — Vous direz à ma femme que je suis fortement altéré, et que je me trouve sans monnaie. Madame Macaire remet sa bourse à l'ouvreuse.

Ces diverses escarmouches ne sont que des jeux d'enfant pour Macaire. Le jour de la bataille décisive avance; après avoir quelque temps peloté, il faut enfin faire la grande partie. L'illustre exilé se présente au domicile conjugal : il sonne à rompre les sonnettes, fait tourner sur ses talons la récalcitrante soubrette qui refuse l'entrée, et, arrivant en présence de son épouse et du cousin Wormspire, il s'écrie : — Madame mon épouse, vous me laissez manquer de tout! vous ne me faites qu'une misérable pension de trois mille balles, vous me consignez à votre porte comme un mendiant, et, qui plus est, vous voulez m'éloigner de Paris, m'expatrier, me déporter.... Non, non, je ne quitterai pas la Frrrrance! Écoutez, je dois 10,000 francs à mon ami Bertrand, c'est une dette de jeu, une dette d'honneur; j'en dois à mon gargotier 525, et 10 francs à mon garni; total : 10,535 francs; donnez-moi de plus quelques mille francs pour distraire mes chagrins domestiques, et je vous laisserai tranquille, parole d'honneur!

Madame Macaire demande vingt-quatre heures pour réfléchir.

— Je vous les accorde, dit Macaire; et, pour être exact à l'heure, je prierai le cousin Wormspire de me confier sa montre d'argent ou d'or, n'importe....; il n'a rien à craindre...., je la monterai ce soir avant de me coucher.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 57. —

Robert-Macaire Madagascarien.

Nous retrouvons Robert-Macaire dans son ménage, après avoir vu Robert-Macaire en délicatesse avec sa femme, préférer le pavé de la grande cité au parquet du manoir conjugal; nous le retrouvons dans son ménage. Le chef de la communauté est rentré au bercail; l'air frais des nuits parisiennes, la solitude de la voie publique à l'heure où s'éteint le gaz, les tendres harmonies des rayons lunaires caressant les trottoirs de bitume, n'ont plus de poésie pour son âme. Il a retrouvé le chemin du toit d'Éloa, il y est revenu, comme un monarque rentré en grâce qui a beaucoup appris dans l'exil.

Le petit cousin Wormspire, celui que nous avons rencontré quand Robert-Macaire réclama une pension alimentaire d'Éloa, est devenu un di-

plomate, un monsieur décoré de plusieurs ordres qu'il ne porte pas, un monsieur bien en cour, ayant loge aux Italiens, et deux chevaux qui, tous les ans, ont le bon esprit de se laisser gagner le prix de vitesse par des chevaux de prince qui courent beaucoup moins bien qu'eux.

Le petit cousin, grand personnage, est fort assidu chez son parent. Souvent il croit devoir des excuses de son importunité; mais il avoue à M. Macaire qu'il lui en coûterait beaucoup de se voir interdire sa maison.

— Ah! Monseigneur.... (monseigneur ne se dit plus, mais les grands tolèrent ce nom, ils sont assez bons pour ne pas s'en offenser); ah! Monseigneur, dit le mari d'Éloa, je vous prie de ne vous gêner en rien... Il n'y a qu'une personne ici qui puisse blâmer ou approuver, c'est Éloa; si Éloa approuve, ou si elle improuve, alors je fais écho....; elle est le chef d'orchestre de la communauté...; j'attends le coup d'archet, pour jouer dans le ton indiqué.

— Vous êtes la perle des maris, monsieur Macaire!

— J'ai été converti par une livraison du *Musée des Familles*.... Cet ouvrage m'a initié à une nouvelle doctrine qui doit éclipser le saint-simonisme, le fourriérisme et le coissinisme. Je cite seulement ce dernier pour la rime; car il n'a pour lui que de vendre trente-cinq francs, à ses adeptes, des hamacs qui coûtent partout ailleurs dix-huit francs; il est vrai que le chef de la doctrine donne par-dessus le marché, à ses disciples, deux clous pour les accrocher....

— Les disciples?

— Non, les hamacs. Mais revenons à la nouvelle secte. Je veux parler des Madagascariens. Savez-vous ce qui se passe à Madagascar?

Or donc, imaginez-vous que, dans ce royaume, les maris sont très-flattés d'un grand nombre de choses qui affectent les époux de nos contrées.

Quand un étranger aborde chez les Madagascariens, le Madagascarien va chercher sa femme, et il la présente à l'étranger en disant : Ma chère amie, tu vas me faire l'amitié de prendre le thé ou le café avec Monsieur. La Madagascarienne, qui sait combien les époux indigènes sont chatouilleux sur le chapitre de l'obéissance, répond : Mon ami, c'est comme tu voudras. Le mari, né bien plus galant que les époux de notre hémisphère, réplique : C'est au contraire comme tu voudras toi-même. Alors, la Madagascarienne riposte : Je le veux bien. Quand la Madagascarienne prend son thé avec l'exotique convive, le Madagascarien s'endort...

— Ah! le singulier usage!

— Et s'il veut faire une politesse plus grande au noble étranger, et même à l'étranger roturier, le Madagascarien ronfle. Et depuis la fondation de Madagascar, qui remonte à... je ne sais pas à quelle année remonte la

LES

ROBERT MACAIRE

N.° 5.

Mon dieu ! Monseigneur je suis force de partir pour
la campagne permettez que ma femme vous tienne
compagnie

fondation de Madagascar..... — Sais-tu, ma bonne amie, à quelle époque remonte?...

— Ça ne fait rien à l'affaire.

— Eh bien alors!... depuis cette époque-là, il n'y a pas d'exemple qu'un Madagascarien se soit éveillé avant que sa femme ait pris la peine de le tirer de son sommeil. S'il s'éveillait, il serait déshonoré à ses propres yeux; en cas de veuvage, il ne trouverait pas de fiancée, et chez les races futures, on dirait, en montrant ses arrière-petits-enfants : Vous voyez bien ces grands petits-fils-là, ce sont ceux d'un homme qui a osé s'éveiller pendant que sa femme prenait le thé avec un étranger.

— Eh bien, monsieur le comte, je suis Madagascarien... Je vais fonder cette secte en France; j'aurai les femmes pour moi.... Le madagascarisme va s'infiltrer dans nos mœurs nationales. Je détrône Saint-Simon, je culbute Fourrier, j'enfonce le révérend père Coissin.

J'émancipe le sexe, seulement sous le rapport de la liberté du tête-à-tête et de la promenade. Je ne touche nullement à la question brûlante de l'hérédité; la mère, comme par le passé, rendra des comptes à sa fille, mais elle n'aura pas de comptes à rendre à son époux, qui n'en demandera plus.

Il est par trop barbare de laisser peser un joug de fer sur l'épouse... Comment! une femme de trente-un ans n'aura pas le droit de dire tout bas à un jeune homme de dix-sept hivers, ou à un vieillard de soixante-treize printemps, *Je crois qu'il pleuvra demain!* ou, *Comment vous portez-vous?* sans qu'un mari ait le privilége, le Code à la main, de venir demander à son épouse ce dont il s'agit!... on n'aura pas le droit, dans un dîner, d'offrir des artichauts à la Barigoule, ou de la charlotte russe à une jeune mère, sans que le mari ait le pouvoir de dire au maître de la maison : Je ne veux pas qu'Hortense, Cécile, Héloïse, Nathalie ou Joséphine mange de cela!... Oh.... oh!... nous allons saper ce vieil édifice social, monsieur le comte! Je veux qu'une épouse soit maîtresse chez elle.....

J'ai déjà la signature de soixante-dix-sept mille femmes. Dans ce moment, je suis attendu pour recueillir des adhésions dans la banlieue et les pays limitrophes. Mon Dieu! Monseigneur, obligé de me mettre en campagne, permettez que ma femme vous tienne compagnie..... Je vous engage même à la catéchiser...; c'est une conversion à faire; le madagascarisme lui répugne...: ça été élevé dans des principes si naïfs!.... Notre timide tante Wormspire était de la vieille roche.... Elle obéissait à notre vertueux oncle Wormspire..... Enfin, monsieur le comte, faites pour le mieux... Éloa, écoute M. le comte, c'est notre parent et notre ami.....

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 58. —

Robert-Macaire lançant une affaire.

Il est un fait bien certain, et qui a été observé non-seulement par tous les auteurs qui ont écrit sur l'histoire naturelle, mais encore par les observateurs les moins instruits, et par toutes les personnes qui se sont trouvées en relation d'affaires ou d'amitié avec des moutons, des oies, ou même de ces vulgaires animaux dont la propreté est loin d'être aussi renommée que la voracité, et qui sont connus depuis longtemps sous la dénomination de *cochons*..., sauf votre respect !...

Mais ici, vous m'interrompez, et vous me dites que j'oublie de vous parler du fait..., du fameux fait en question, que je vous ai annoncé au commencement de ma phrase infiniment trop prolongée... Vous avez raison, Monsieur; je reviens donc à mes moutons, c'est-à-dire au fait ob-

servé par quelques auteurs distingués en particulier, et par les trente-trois millions de Français en général.

Voici ce fameux fait : C'est que tous les animaux en général sont extrêmement imitateurs ; pour que trois cents moutons sautent un fossé, il suffit qu'un premier mouton se livre à cet exercice gymnastique. Aussitôt tous mes autres jobards de moutons imitent le mouton acrobate, et dans l'espace d'une minute, tout le troupeau est de l'autre côté du fossé, sans s'être demandé pourquoi, ni sans savoir comment.

Autre fait : Quand on veut prendre au filet une centaine d'alouettes, il suffit d'attacher quelque part une simple alouette, et aussitôt toutes ses compagnes viennent s'abattre sur ce point, uniquement parce qu'il s'y trouve déjà une alouette.

Autre fait : Quand on se promène dans la campagne..... Mais je m'aperçois que c'est bien assez de deux faits pour prouver le premier fait en question, et je quitte immédiatement la campagne où je voulais vous entraîner, pour vous ramener au beau milieu de Paris, séjour habituel de Robert-Macaire, personnage dont j'ai à vous entretenir pour l'instant.

Robert-Macaire, qui s'était livré à des études d'histoire naturelle assez approfondies, surtout sur la classe intéressante des *serins*, autrement dits jobards, ou actionnaires, avait remarqué depuis longtemps tous les faits que nous venons de relater ci-dessus, et, en véritable philosophe, en économiste profond, en politique habile, Robert-Macaire résolut de faire tourner au profit de la spéculation commerciale, des études qui primitivement étaient purement du ressort de l'histoire naturelle.

— Puisqu'il suffit d'un premier mouton, ou d'un premier actionnaire pour faire immédiatement sauter tous les autres dans notre entreprise en commandite, attachons un premier mouton, une première alouette à la porte de notre caisse, et notre fortune est faite. Par suite de ce raisonnement, Bertrand joua longtemps le rôle du premier actionnaire, ou, autrement dit, de l'*allumeur;* mais ce système, quelque bon qu'il fût, n'était d'un rapport fructueux que dans Paris ; la province échappait totalement à l'influence de l'attraction spontanée, puisqu'elle était privée du plaisir de voir sauter le mouton primitif. Aussi Macaire fut-il un jour transporté de joie en trouvant un système qui lui permettait de faire croire à tous les moutons de province, non-seulement qu'un premier mouton sautait en ce moment, mais bien plus, qu'un très-grand nombre de moutons étaient déjà entrés dans le bercail dont il s'était constitué le pasteur. Car notre gaillard écrivait volontiers sur son chapeau, comme le loup de la Fable : *C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.*

Il appelle Bertrand, et lui dit :

LES

ROBERT-MACAIRE

N°. 58

Ecris Monsieur,

En réponse à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire j'ai le regret d'avoir à vous annoncer que les actions de la **Société Européenne du Cirage incombustible** *ont été intégralement souscrites. Toutefois j'ai enregistré votre demande et dans le cas d'une nouvelle émission j'aurais l'honneur de vous en donner immédiatement avis.*

Je suis, etc. *Le Directeur,* **R. Macaire.**

Fais imprimer, tirer à 300,000 et empoisonne-z-en la France..... Comment! nous n'avons pas placé une seule action, nous n'avons une seule demande, nous n'avons pas le sou et tu..... Bertrand! vous êtes bête comme une carpe.

Faites ce que je vous dis et vous verrez.....

Chez Aubert, gal. Véro-Dodat *Imp. d'Aubert et Cie*

— Bertrand, asseois-toi à ce bureau, prends une plume d'oie, du papier à triple colle, et écris ce que je vais te dicter. ...

— A qui écris-tu?

— Ça ne te regarde pas!... Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est pas au procureur du roi.... Tu sais bien que depuis longtemps nous avons cessé toute correspondance amicale... Allons!... écris.

Monsieur,

En réponse à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, j'ai le regret d'avoir à vous annoncer que les actions de la SOCIÉTÉ EUROPÉENNE DU CIRAGE INCOMBUSTIBLE *ont été intégralement souscrites. Toutefois, j'ai enregistré votre demande, et, dans le cas d'une nouvelle émission. j'aurai l'honneur de vous en donner immédiatement avis.*

Recevez, etc., etc.

Le Directeur, R.-MACAIRE.

Fais imprimer, tirer à 300,000 exemplaires, et empoisonnes-en la France entière....

— Comment! s'écria Bertrand, en laissant tomber la plume d'étonnement; comment! nous n'avons pas placé une seule action, nous n'avons pas reçu une seule demande, en un mot, nous n'avons pas le sou, et tu.....

— Bertrand! vous êtes bête comme une carpe!... Faites ce que je vous dis, et vous verrez....

Effectivement, trois semaines après, les trois cent mille circulaires dont on avait empoisonné la France produisaient leur effet; ce fut une contagion générale, et presque tous ceux qui furent atteints d'une circulaire se mirent à cracher des écus dans la caisse centrale de la *Société européenne du Cirage incombustible.*

Les quatre-vingt-six départements, y compris la Corse, s'arrachaient ces bienheureuses actions, que le directeur Macaire avait consenti à émettre, à la demande générale du public.

Tous les actionnaires étaient convaincus de l'excellence d'une Société dont les premières actions avaient été si rapidement enlevées; la seconde série que l'on venait de créer devait nécessairement donner une extension prodigieuse aux affaires de la Société, et les plus modestes de nos moutons espéraient des intérêts de cinquante pour cent.

Hélas! six semaines plus tard, tous les malheureux actionnaires de la *Société du Cirage incombustible* s'aperçurent qu'ils étaient brossés d'importance, attendu que le directeur Macaire avait éprouvé la fantaisie d'aller briller à Bruxelles.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 59. —

Robert-Macaire amoureux.

L'amour doit être une opération purement financière à une époque essentiellement commerciale. Un soupir qui ne porterait pas son fruit en espèce monétaire, en nature fusible au creuset, ou transmissible au change, serait réprouvé par notre héros. Le sentiment est un hameçon tendu, non pas au cœur, mais aux bagues, aux bracelets, et jusqu'aux épargnes des beautés qui peuvent mordre à l'appât.

— O mon trésor! s'écrie le galant Macaire, qui vient de recevoir un gage de tendresse depuis longtemps attendu; ô mon trésor! avec quel plaisir j'admire, je caresse le charmant portrait que tu m'as envoyé!... Mais tu l'as fait orner de brillants, quelle folie! ne fais donc plus de ces choses-là, tu me fais de la peine.... Et cette chaîne de montre, comme elle est

belle ! comme elle est riche ! Aussi, je veux à mon tour t'offrir un présent qui te soit agréable, qui te rappelle notre amour, notre bonheur... Je veux te donner une mèche de mes cheveux !

Dans les causeries intimes, Macaire cherche toujours à faire prévaloir ce paradoxe : qu'il est bien plus doux de donner que de recevoir ; impudent mensonge que vous entendez gravement répéter chaque jour par ceux qui ne donnent jamais, mais qui recevraient volontiers. M. Macaire est l'homme le plus exact au chômage des fêtes ; il envoie à l'homonyme d'une sainte, un bouquet de violettes avec un quatrain ; et la veille de la Saint-Robert, il déclare hautement qu'il verrait d'un mauvais œil qu'on offrît à lui, Macaire, une épingle en pierreries ou une montre de Breguet. Ne vous avisez pas d'ajouter foi à ses scrupules ; avisez-vous encore moins de vous présenter à son domicile avec un simple pot de réséda, il vous casserait sur la tête toutes les porcelaines du monde, si on payait son patron en même monnaie qu'il solde celui des autres.

Macaire sait faire comprendre qu'il n'y a que le plus précieux et le plus dur des métaux qui puisse être le symbole d'une tendresse que le creuset du temps et de l'absence ne peut fondre. — Je suis un homme d'or, et mon âme est de diamant, répète-t-il souvent, et la première pensée d'une femme aimante doit se porter sur ces deux matières, qui rappelleront à Macaire sa valeur représentative.

Il était réservé à M. Macaire de pousser jusqu'au dernier degré du possible l'exploitation de l'amour. Écoutez, et vous verrez qu'il a laissé bien loin derrière lui ses nombreux disciples.

Un jour, M. Macaire se présente dans les bureaux d'une Compagnie d'assurances sur la vie, s'annonce comme un bon parent qui veut laisser après lui une fortune honnête à une jeune personne qui l'est aussi ; il désire, en un mot, se faire assurer, et, moyennant paiement subit ou par annuité, faire, à sa mort, un sort à la personne qu'il désigne. On lui donne tous renseignements à cet égard : la Compagnie paiera la somme convenue à la personne déclarée, mais à la condition que M. Robert-Macaire mourra de sa mort naturelle, la prime n'étant pas exigible au nom de ceux qui, pour quitter la vie, prennent la porte du suicide, du duel, ou autre porte qu'on peut ouvrir ou fermer à volonté. On fait encore observer à M. Macaire que la Direction refuse aussi la prime à ceux à qui l'exécuteur des hautes œuvres aurait fermé les yeux. On a prévu le cas possible de la spéculation ; et même, pour le dernier cas, on a supposé, ce qui flatte l'honneur de la France, qu'il y aurait des scélérats assez vertueux pour faire de l'échafaud un gagne-pain pour leur veuve inconsolable.

Macaire, au fait des détails et des exigences de l'administration, réca-

LES

ROBERT-MACAIRE

N°59.

Exploitation de l'amour.

O mon trésor! avec quel plaisir j'admire, je caresse le charmant portrait que tu m'as envoyé! Mais tu l'as fait orner de brillans quelle folie! ne fais donc plus de ces choses là, tu me fais de la peine..... Et cette chaine de montre comme elle est belle! comme elle est riche! Aussi je veux à mon tour t'offrir un present qui te soit agréable qui te rappelle notre amour notre bonheur..... Je veux te donner une meche de mes cheveux.

Chez Aubert rue Vivienne

Imp. Aubert et Cie

pitule les moyens de suicide non encore prévus.... Il prend une plume et écrit sur une feuille de papier annexée au prospectus de la Compagnie philanthropique :

MÉDITATIONS D'UNE AME AIMANTE.

PREMIÈRE RÊVERIE.

« O capitalistes, que vous êtes aveugles!... votre amour de l'or vous rend stupides...; vous marchez sur un volcan, la terre tremble sous vos pieds... : aujourd'hui vous reposez sur de moelleux divans, demain vous vous réveillerez peut-être à l'hospice, ou sur la paille!... Que faut-il pour vous ruiner?... une seule femme!... un seul ange qui se dise : Je veux laisser une fortune à celui que j'aime; il faut que la vie lui soit de miel jusqu'au bout, et pour avoir beaucoup de miel, il faut beaucoup d'argent.... Je n'en ai pas, mais la Compagnie d'assurances m'en donnera pour lui..., elle m'en donnera pas mal. Je vais me faire assurer afin que vingt mille livres de rente lui soient versées à ma mort! et ma mort, je l'obtiendrai sans suicide, c'est-à-dire sans suicide reconnu; je me ferai mourir à force de pleurer quand mon bien-aimé sera absent; je me rendrai poitrinaire à force de galops chez Musard, ou bien je boirai du vinaigre... J'irai en Suisse, et je prierai un chevrier ou une chevrière de me jeter dans un précipice; je retiendrai ma respiration deux heures dans un bain Vigier; je me couperai les cors avec un rasoir jusqu'à ce que je rencontre un artère; je prendrai de la groseille glacée après une contredanse; au spectacle, j'avalerai par distraction ma lorgnette....; enfin je mourrai, ce ne sera ni par le suicide, ni par le duel, ni par l'échafaud....; il sera riche, lui...., et il me fera faire un tombeau soigné... »

Macaire eut soin de laisser, par mégarde, cette improvisation écrite sur un meuble de l'appartement de sa bien-aimée. Mais la bien-aimée avait l'œil perçant : elle avait aperçu la méditation, elle s'en était munie, et elle attendait la venue de son idole, pour lui révéler sa pensée... Le lendemain, M. Macaire entre comme un possédé, il réclame son prospectus; on le lui rend en souriant.

— Mon idolâtrée! s'écrie-t-il, ne va pas mettre en pratique cette facétieuse théorie que j'ai esquissée dans un but de distraction!...

Il n'était plus temps! l'imagination féminine avait fermenté. Huit jours après, la bien-aimée, qui avait fait assurer sa vie, ou plutôt sa mort au profit de Robert-Macaire, avait avalé son dé de cuivre.... Heureusement le médecin arriva, et enleva le dé et l'héritage Macaire...

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 60. —

Robert-Macaire exploitant les journaux.

Quel dommage que ce ne soit plus la mode de publier ses mémoires! de tous les mémoires passés, présents et futurs, les plus curieux seraient, sans nul doute, ceux d'un de ces courtiers d'annonces qui ont été chargés de *faire mousser* toutes les industries et tous les industriels de notre époque; et Dieu sait combien le nombre en est grand!

Tout individu qui, en moins de six semaines, veut se faire un nom aussi populaire que Louis XIV, Napoléon, ou M. Musard, n'a qu'à se rendre au bureau d'un marchand de publicité, qui par conséquent est marchand de célébrité; et, moyennant quelques sacs de mille francs, on se fait servir de la gloire à volonté. Bien plus, on peut se faire servir à prix fixe, ou à la carte, c'est-à-dire que l'on peut, moyennant une somme

versée à l'avance, s'en rapporter au goût du courtier, ou bien choisir soi-même les journaux dans lesquels on désire être très-célèbre et très-célébré.

Par exemple, le prix de la gloire varie beaucoup suivant le nombre des abonnés de chaque journal; ainsi *le Siècle* ne vous illustrera pas à moins de vingt-deux sous la ligne; encore vous mettra-t-il, à ce prix, au niveau de la *Pommade du Chameau* et du *Racahout des Arabes*. Si vous voulez vous glisser dans le beau milieu du journal sous la forme insidieuse de réclame, il faut vous résigner à payer votre illustration deux francs la ligne. Le *Journal des Débats* est moins difficile, il vous illustrera assez proprement à quinze sous les cinquante lettres, mais vous serez mis sur la ligne de la *Graisse d'Ours* et du *Clyso-Pompe*, ce qui est une compagnie assez désagréable pour vous, si vous êtes romancier ou poëte élégiaque.

Les personnes qui ont des goûts modestes et qui savent se contenter de la gloire départementale, ont une notable économie sur le prix de leurs annonces. On peut se faire une réputation colossale dans le département de la *Moselle*, à trois sous la ligne; dans le département du *Finistère*, à deux sous, et dans le Puy-de-Dôme, à deux sous et demi, autrement dit *six blancs*. C'est juste le prix d'un mirliton de la foire de Saint-Cloud. La trompette de la Renommée se trouve ainsi mise sur la même ligne et au même tarif que la trompette du moutard de Paris. Bizarre hasard!

Outre l'annonce pure et simple, les courtiers de publicité ont inventé la *Réclame*, petite variété de l'annonce, qui, véritable Protée, sait revêtir toutes les formes.

Puis arrive enfin le feuilleton rédigé par la plume d'un ami. Ce léger service se rend surtout entre journalistes : en retour d'un coup de grosse caisse donné il y a six mois, on rend, dans l'occasion, un morceau de clarinette, et le bon public prête toutes ses oreilles à ce concert de louanges, sans se douter que la clarinette et la grosse caisse font partie du même orchestre. Heureux quand ces deux instruments ne sont pas joués par le même musicien, quoique dans des journaux différents! cela s'est vu, même à Paris!

Robert-Macaire ayant embrassé la carrière de médecin, devait nécessairement employer tous les moyens de publicité inventés par le génie de l'annonce moderne. Comme il est reconnu que, pour professer l'art si difficile qui consiste à guérir ses semblables, il faut posséder beaucoup d'instruction et de talent, les médecins modernes commencent par se donner infiniment d'instruction et de talent... à raison de dix, vingt, et même quarante sous la ligne. Le docteur moderne ne craint même pas

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 60.

Tu va.s porter cette note aux journaux.

Un provincial, ayant par mégarde avalé une blaque, devint subitement chauve et insolvable, le célèbre Doct.r **Rob.t Macaire** en conclut que les blaques ruinant les uns doivent, d'après le système homeopatique enrichir les autres. Ce traitement medical lui a completement reussi. Avis aux perruques.

Et comme je suis nommé dans cet article, demain, en vertu de la loi du 9 7.bre 1835, je réclamerai l'insertion de la lettre que voici:

Monsieur le Rédacteur.

Je vous prie de déclarer que vous ne tenez pas de moi l'article dans lequel vous m'avez nommé hier. Je m'occupe il est vrai de guérir la Calvitie, (rue Belle-charge, N.° 1) mais je la traite par un autre moyen que lui dont vous parlez.

J'ai l'honneur, etc. ROBERT-MACAIRE (rue Belle-Charge, N.° 1).

Imp. d'Aubert et C.ie

Paris chez Aubert

d'afficher son talent à tous les coins de rues. L'affiche et la médecine sont aujourd'hui deux compagnes inséparables.

Robert-Macaire, homme exceptionnel s'il en fut, novateur hardi, génie créateur en un mot, ne pouvait pas se contenter de se traîner dans l'ornière de l'annonce vulgaire... Il employa l'annonce, la réclame et l'affiche, comme tout débutant en médecine est obligé de le faire; mais il ne s'en tint pas là, et, après avoir rêvé pendant pas mal de temps, après s'être gratté le front pendant plusieurs jours, il s'écria, à l'instar de feu Archimède : *Je l'ai trouvée!*

— Quoi? exclama Bertrand, qui se tenait auprès de son fidèle ami.

— La poule aux œufs d'or! mon ami Bertrand.

— Tiens, tiens, tiens..., dit Bertrand.

— Voici cette poule!... Je viens d'inventer la manière de faire des annonces magnifiques et pas chères, car elles seront totalement gratis!

— Ah, je comprends! tu ne paieras pas les courtiers d'annonces!..... Farceur, va!...

— Bertrand, vous êtes un polisson!... Et depuis quand, s'il vous plaît, me supposez-vous capable de faire du tort à d'honnêtes courtiers d'annonces, à de braves commerçants qui sont pères de famille..., ou du moins, qui ont totalement le droit de l'être?... Apprenez que je ne fais jamais de tort à personne, que lorsque j'y suis forcé!... et aujourd'hui je puis m'en passer... Voici mon plan : Tu vas porter cette note aux journaux :

« Un provincial ayant, par mégarde, avalé une blague, devint subitement chauve et insolvable : le célèbre Robert-Macaire en conclut que les blagues ruinant les uns, doivent, d'après le système homœopathique, enrichir les autres. Ce traitement médical lui a complétement réussi. Avis aux Perruques. »

Or, comme je suis nommé dans cet article, demain, en vertu de la loi du 9 septembre 1835, je réclamerai l'insertion de la lettre que voici :

« Monsieur le Rédacteur, je vous prie de déclarer que vous ne tenez pas de moi l'article dans lequel vous m'avez nommé hier. Je m'occupe, il est vrai, de guérir la *Calvitie* (rue Belle-Charge, n° 1), mais je la traite par un autre moyen que celui dont vous parlez.

J'ai l'honneur, etc., etc.,

ROBERT-MACAIRE (rue Belle-Charge, n° 1).

Que dis-tu de cela, mon bon ami?... Voilà deux annonces pour une!... et gratis! Enfoncés les journaux, enfoncés les médecins, enfoncé le public!... J'espère que j'aurai des imitateurs; on verra que c'est la véritable manière de faire une annonce *à l'œil*.

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 61. —

Robert-Macaire pot-bouillant un bitume.

On ne pourra jamais croire, dans les siècles futurs, combien ce liquide gluant, fumant et puant, nommé bitume, a obtenu de succès dans la société française pendant tout le cours de l'année 1838.

Le bitume était devenu un caprice, une mode, une idée fixe, une puissance. En un seul jour, les cailloux, les pavés, les pierres de taille, et même les dalles en granit, se virent conspués, arrachés, pulvérisés par leur ennemi le bitume. Toutes les rues et toutes les places publiques de Paris furent envahies par une armée de noirs marmitons qui, installant leurs chaudières et leurs casseroles, se mirent à faire bouillir tous les trottoirs, à fricasser toutes les chaussées, et qui se permirent de faire frire même l'immense place de la Concorde.

Ces torrents de bitume qui inondaient tout Paris, et dont les flots étaient noirs comme le Styx, furent cependant le fleuve de Pactole pour une foule de gens; il est vrai que par la suite ce même Pactole se transforma en la rivière la Garonne ornée de tous ses brouillards! Quoi qu'il soit arrivé depuis, il faut convenir pourtant que le bitume et les *bitumiers* eurent un moment fort agréable. Les agents de change n'étaient occupés qu'à coter cette nouvelle valeur; une cuillerée de bitume valait son pesant d'or, et une chaudière de moyenne dimension composait une fort belle fortune. Par malheur, lorsqu'il fallut liquider cette fortune, le pauvre possesseur s'aperçut qu'elle n'était pas très-claire.

Robert-Macaire comprenait trop bien son époque pour laisser échapper une occasion de gagner sa vie le moins honnêtement possible; aussi, lorsqu'il vit que ses contemporains goûtaient fort l'espèce de pot-bouille, de ratatouille servie à la Bourse sous la dénomination d'Asphalte et de Bitume, il résolut immédiatement d'essayer de la recette indiquée par le *Parfait Cuisinier commercial*. Du reste, cet ouvrage culinaire donnait ses recettes d'une autre manière que la *Cuisinière Bourgeoise;* car, au lieu de dire : Pour faire cuire un bon bitume, commencez par prendre du bitume, etc., le *Cuisinier commercial* disait au contraire aux fricoteurs, ses élèves : Pour faire de bon bitume, commencez par prendre des actionnaires que vous avez nourris de carottes pendant plusieurs semaines à l'avance; vous les tondez, vous les épluchez le plus possible, et, ayant préparé une grande marmite, vous les fourrez dedans, etc., etc. (Voir l'ouvrage, page 27.)

Macaire ayant convoqué son ami Bertrand et son papa beau-père, le baron de Wormspire, les conduisit dans une espèce de cave servant de laboratoire de chimie, et là, leur montrant une vieille marmite, un soufflet, un boisseau de charbon, une cuiller en bois, et un amas de terre, de petits cailloux et de boue première qualité, il s'écria :

— Amis!... voici une fortune!...

— Où ça?.... dirent les deux autres personnages en ouvrant des yeux non moins grands qu'étonnés.

— Où ça?... parbleu, dans cette marmite!

— Comment, Macaire.... (dit le baron de Wormspire, qui avait une certaine érudition), est-ce que tu fais de l'or? aurais-tu la recette de la pierre philosophale?

— Mieux que cela!... J'ai la recette pour empaumer les jobards!

— Embaumer!... dit Bertrand, diable! tu sais embaumer les jobards? j'aimerais mieux les faire empailler : il me semble que ça coûterait moins cher.

LES

ROBERT-MACAIRE

N°. 61.

Imp.e d'Aubert et C.ie

chez Aubert, gal. vero dodat.

— Dis donc, Macaire, qué que c'est que c'thé d'la mère Gibou, que nous faisons là ? — Bêta ! c'est du bitume — De la boue, de la crotte et des cailloux, tu appelles ça du bitume ? excusez ... faudra que les actionnaires soient bons enfans s'ils avalent celui-là ... — Bah ! ils avalent bien le bitume vitrifié, le bitume coloré, le bitume marbre, y-z-ont les foies chauds ; c'est des vrais poulets dinde. Ça digère tout

— Bertrand, mon ami! vous n'êtes pas fort sur la langue de notre belle patrie... J'ai dit *empaumer!*... Prends le soufflet, allume le feu, et tais-toi; souffle le charbon, et ne te permets pas de souffler mot.

Ayant dit ces paroles, Robert-Macaire jeta dans la marmite plusieurs fragments de plusieurs choses, et regarda bouillir le tout pendant quelques minutes. Bertrand, Macaire et Wormspire entourant ainsi une vieille chaudière qui fumait horriblement, avaient un faux air de ressemblance avec les trois sorcières de Macbeth, sauf que Macaire, au lieu de s'écrier de temps en temps : *Tu seras roi!* disait tout simplement, en regardant le contenu de la marmite : *Tu seras bitume!*

Le baron de Wormspire voyant que Macaire se décidait enfin à remuer sa bouillie noirâtre à l'aide d'une cuiller en bois, rompit le silence, et se permit de dire en prenant une prise de tabac pour chasser l'odeur de cette fumée pestilentielle : —Macaire, qué que c'est que c'thé de la mère Gibou que nous faisons là?

— Bêta!... c'est du bitume.

— De la boue, de la crotte et des cailloux, tu appelles ça du bitume?... excusez!... Faudra que les actionnaires soient bons enfants s'ils avalent celui-là.

— Bah! ils avalent bien le bitume vitrifié, le bitume coloré, le bitume marbre; y-z-ont les foies chauds...; c'est des vrais poulets d'Inde, ça digère tout.

— Mais c'est que ça sent diablement mauvais pour faire des trottoirs?

— Oui, mais en revanche, on enfoncera là-dedans comme dans du beurre; on n'usera plus de bottes, ça sera une grande économie.

— Ça ne fait rien; je crois que les dames ne prendront jamais d'actions dans cette affaire-là... c'est une fumée qui empoisonne.

— Attends! attends! je m'en vais ajouter à tout cela quelques gousses d'ail! ça chasse le mauvair air.

— Ah çà! mais quel nom vas-tu donner à ce nouveau produit de l'industrie française?

— Parbleu! c'est tout simple...; comme dans la composition du... *machin* en question il n'entre pas pour un sou de bitume, je l'appellerai du *bitume bitumineux!*... Assez soufflé, Bertrand! le degré de cuisson est satisfaisant. Maintenant, mes amis, formons une Société! allons à la Bourse...; enlevons et servons chaud! Mais auparavant, allons chercher un gérant-fricoteur responsable.

L. H.

Chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 62. —

Robert-Macaire choisissant un gérant commercial.

Le bitume bitumineux étant créé, nous avons dit qu'il fallait constituer la Société, qui devait rapporter pas mal de millions à chacun des trois associés Bertrand, Wormspire et Macaire; mais le difficile de la chose était de trouver un gérant pour la nouvelle Société bitumineuse.

Chacun des trois associés déclinait cet honneur avec une modestie qui prouvait qu'ils avaient étudié le Code de commerce, article je ne sais plus combien, où il est dit que le gérant est responsable, même sur ses propres biens. Ce n'est pas que Macaire, Wormspire et Bertrand craignissent beaucoup de voir un jour saisir leurs meubles, ou même leurs immeubles, mais ils redoutaient la banqueroute prise au point de vue de la prison.

Macaire, ayant beaucoup d'expérience de la Société... par actions, se

chargea de trouver un gérant première qualité, un gérant-modèle.

Il songea d'abord à installer, dans cet emploi de confiance, un homme qui eût beaucoup de fortune, et non moins de simplicité. Mais il réfléchit que si sa bonne étoile lui faisait rencontrer un homme aussi précieux, il valait mieux l'exploiter à lui tout seul que de partager sa fortune avec tous les autres actionnaires. Aussi se mit-il en quête d'un individu qui n'eût à redouter aucune saisie mobilière, qui ne connût même pas les immeubles de nom, mais qui, en même temps, fût dans l'ignorance la plus complète du Code de commerce et de l'hôtel Clichy.

En se promenant aux environs d'un chemin de fer en construction, Macaire aperçut un pauvre diable de terrassier qui piochait comme un nègre et qui suait comme un cheval d'omnibus.

Macaire, montrant aussitôt le piocheur à son ami Bertrand, s'écria :

— Bertrand..., *Ecce homo*, voilà notre gérant !

— Fameux !... Mais tu n'avais pas besoin de me parler italien pour me dire cela.

— Allons, tais-toi !... Laisse-moi aborder Monsieur, et ne me contrecarre pas dans mon dialogue avec cet homme estimable qui nous devra la gloire et la prison. (*S'adressant à l'ouvrier terrassier.*) Hé bien, mon camarade, nous piochons un peu ferme, à ce qu'il paraît? Nous avons là une profession bien désagréable pour les bras !

— Ah, oui, M'sieu..., c'est crânement fatigant ; faut pas être faignant !

— Ah ! mais... attendez donc, que je vous regarde bien ; levez le nez, s'il vous plaît...; c'est bien vous, je ne me trompe pas ; c'est bien vous !

— Et pardienne, oui, qu'c'est moi !

— Non..., je veux dire que c'est bien vous que l'on m'a déjà désigné dans la Société... Comment vous appelez-vous, brave homme?

— M'sieu..., je m'appelle Godichard, dit *Boi-z-à-mort*.

— Parbleu ! je ne m'étonne plus si je vous reconnaissais... ; vous êtes le fameux Godichard, l'inventeur de la *Poudre bitumineuse?*

— Non, M'sieu..., j'ai pas inventé la poudre.

— Si fait, si fait ! et la preuve, c'est que nous vous offrons cinq cents francs pour votre procédé, votre matériel, surtout votre nom ! Vous serez gérant de la Société du *Bitume bitumineux*, qui sera connu au tribunal de commerce sous la raison sociale de *Bitume-Godichard*.

— Qué qu'j'aurai à faire, M'sieu?

— Vous n'aurez qu'à boire, manger, dormir et signer.

— Mais, M'sieu, je sais pas signer !

— Qué que ça fait ! nous autres du comité de surveillance, nous signerons pour vous.

LES

ROBERT MACAIRE

N.° 62.

Brevet d'invention, capital 3 millions.

—Comment vous appelez-vous brave homme?— M'sieu, je m'appelle Godichard, dit Boit-z-à mort— Ah ! vous êtes le fameux Godichard, l'inventeur de la poudre bitumineuse ! — Non, m'sieu, j'ai pas inventé la poudre..... — Si fait, si fait! et la preuve c'est que nous vous offrons 500 francs pour votre procédé, votre matériel, et surtout votre nom. Vous serez gérant de la Société du **Bitume Godichard**. — Qué que j'aurai à faire, m'sieu ? — Vous qu'à boire, manger, dormir et signer — Mais s'ieu, je sais pas signer — Quéqu'ça fait, nous autres du comité de surveillance, nous signerons pour vous.

Imp. d'Aubert et C.ie

Chez Aubert, gal. Vero-Dodat.

— Et j'aurai plus besoin de piocher?

— Comment donc, piocher! Vous le célèbre monsieur Godichard, le gérant du bitume bitumineux!... Allons donc! vous voulez rire?... Le médecin vous ordonnerait de piocher pour raison de santé, que je m'y opposerais de toutes mes forces; je ne le permettrais jamais!

— Ça suffit, M'sieu!... je ne le demanderai jamais non plus.

— Allons! venez, mon cher Godichard, je veux vous installer de suite dans vos nouvelles fonctions. Recevez, je vous prie, cette pièce de quinze sous comme à-compte sur les cinq cents francs que je vous dois. Dès que j'aurai de l'or, je vous remettrai cette somme, car je rougirais de vous l'offrir en ignoble monnaie d'argent.

— Oh! ça fait rien, M'sieu, je prendrai ça tout d'même.

— Très-bien!... Venez au siége de la Société..., venez au sein du bitume-Godichard... Bertrand, porte la pioche de Monsieur... Je ne souffrirai pas qu'il se fatigue une minute de plus.

— Comment! il faut que je porte sa pioche? murmura le paresseux Bertrand; mais j'ai déjà mon parapluie.

— Eh bien! donnez votre parapluie à Monsieur...; ce meuble de luxe lui fera bien augurer des ressources de l'entreprise.

— Comment! il faut encore que je lui donne mon parapluie?... comme si ce grand gaillard-là ne pouvait pas tout simplement porter sa pioche!...

— Hé bien, Bertrand! que dites-vous là? Vous voulez faire porter une pioche à Monsieur..., à notre gérant, une énorme pioche! Vous ignorez donc qu'à partir de ce moment M. Godichard n'est plus qu'un homme de paille?...

— Ah! c'est différent.

— Oui, Bertrand! je vous le dis en vérité : « Ce n'est qu'un homme de paille, et c'est sur cette paille que nous bâtissons tout l'édifice de notre Société. »

— J'comprends pas, dit Godichard.

— Illustre Godichard, il n'est pas besoin de comprendre pour être gérant de notre Société. Si vous compreniez, le charme serait moins grand.

— Parbleu! exclama Bertrand.

— Bertrand, mon ami! vous avez des réflexions très-saugrenues...; votre *parbleu!* me déplaît...; taisez-vous... Et vous, Godichard, venez chez le marchand de vin où se trouve provisoirement le siége de notre Société, je veux avoir le plaisir de vous offrir quelques petits verres de consolation..., léger à-compte sur tous ceux dont vous pourrez avoir besoin par la suite!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 63. —

Robert-Macaire faisant mousser son bitume.

Nous avons déjà eu assez souvent l'occasion de conduire nos lecteurs dans le monument national dit *la Bourse*, et situé place du même nom. Robert-Macaire affectionnait beaucoup cet édifice, qui est orné d'une foule de colonnes très-grecques, et d'une foule d'agents de change encore plus grecs.

Lorsqu'il se trouvait dans la grande salle de la Bourse, notre héros se sentait dans son élément; il était absolument comme un brochet au beau milieu d'un étang habité par des myriades de petits goujons pleins d'innocence et de candeur. Le goujon de la Bourse l'emporte même en bonhomie sur le goujon aquatique, car il mord cinquante fois de suite au même hameçon, qui n'est que fort mal déguisé par un appât fantastique.

Dès que Robert-Macaire eut mis la main sur un gérant selon son cœur, sur le naïf Godichard, il s'empressa de courir au temple de la place de la Bourse, non pas pour remercier l'Éternel, mais pour continuer son vaste plan financier et bitumineux. C'était déjà une chose fort agréable que d'avoir un gérant; cependant des actionnaires apportant des fonds ne pouvaient pas nuire à l'avenir, ni même au présent de la Société Godichard et Compagnie.

C'est pourquoi Macaire se dirigea vers la Bourse en compagnie de ses deux associés Bertrand et Wormspire.

Il va sans dire que dans cette circonstance importante Bertrand avait fait un bout de toilette analogue au monument imposant qu'il allait visiter; c'est-à-dire qu'il avait emprunté à son portier une redingote nuance *café au lait*, et qu'il avait donné un coup d'éponge à son chapeau ventilateur. Quant au baron de Wormspire, sa tenue était toujours irréprochable : quand on possède une tête ornée de cheveux blancs, et une boutonnière ornée de ruban rouge, on peut se présenter hardiment dans la meilleure société, et, à plus forte raison, dans la société de la Bourse.

De par un certain article du *Code de commerce*, l'entrée de la grande salle de la Bourse est interdite aux commerçants qui ont fait faillite, et Robert-Macaire *ayant eu des malheurs* une cinquantaine de fois dans le cours de son aventureuse existence, aurait pu, à la rigueur, être exclu cinquante fois pour une; mais il jouissait toujours de toutes ses entrées dans ce local; et, grâce à son aplomb, en passant en compagnie de Bertrand et de Wormspire, il ne se serait pas gêné pour dire au contrôleur-gardien : *Ces Messieurs sont avec moi!* Mais, règle générale et sans exception, les gardiens de la Bourse ne contrôlent que fort peu les visages des individus qui sont en état de faillite, et ils se contentent de se montrer impitoyables envers les cannes et les parapluies, qui seuls sont arrêtés au passage.

Lorsqu'ils approchèrent du sanctuaire de la flibusterie parisienne, Macaire tint conseil avec ses deux associés, et leur traça la marche qu'il fallait suivre dans cette nouvelle opération. Il est bien entendu que Godichard n'était pas de la partie : on avait laissé le gérant au siége de la Société, dans le cabinet particulier d'un marchand de vin, où l'heureux Godichard consommait tranquillement sa quatrième côtelette aux cornichons. Macaire avait bien fait les choses; il avait offert à son gérant un véritable déjeuner de Balthazar, et encore nous ignorons si Balthazar connaissait même les délices de la côtelette aux cornichons : c'est un point qui n'a pas encore été éclairci par l'histoire; nous le recommandons aux membres de l'*Institut historique*.

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 63.

Entendons-nous bien!

BERTRAND va se faufiler dans tous les groupes de la bourse et chauffer les actions du **Bitume bitumineux**, il les fera mousser, il dira qu'elles s'enlèvent qu'on se les arrache, qu'elles montent comme des ballons..... Vous, Baron, qui avez un certain chic, vous allez en acheter à 20/00, 30/00, 100/00 d'augmentation, je les ai toutes en portefeuille, on ne pourra donc pas vous les livrer, nous les vendrons ce que nous voudrons et la providence fera le reste.

(**Bertrand**) *En avant, marchons*
Contre les dindons
Volons..... etc.

Chez Aubert, jal: Vero-dodat.

Imp.ie Aubert et C.ie

— Amis, dit Macaire, entendons-nous bien! Nous tenons entre nos mains un véritable trésor! nous avons dans notre marmite une fortune... en bitume; il s'agit de ne pas laisser refroidir cette fortune; il faut lancer le bitume tant qu'il est chaud.

— Bravo! s'écria Bertrand.

— Taisez-vous donc, monsieur Bertrand! je n'ai pas besoin de votre approbation!... Cet animal-là est insupportable en société! il a coupé le fil de mes idées; je ne sais plus où j'en suis.

— Tu en étais à *tant qu'il est chaud*, dit le baron de Wormspire.

— Ah! très-bien!.. Tant qu'il est chaud; c'est pourquoi vous allez suivre exactement les ordres que voici : Bertrand va se faufiler dans tous les groupes de la Bourse et chauffer les actions du *bitume bitumineux;* il les fera mousser...; il dira qu'on se les enlève, qu'on se les arrache..., qu'elles montent comme des ballons! Vous, baron, comme vous avez un certain *chic*, vous allez en acheter à vingt pour cent, à trente pour cent, à cent pour cent d'augmentation... Je les ai toutes en portefeuille, on ne pourra donc pas vous les livrer; nous les vendrons ce que nous voudrons, et la Providence fera le reste.

— Ça y est! dit Bertrand, qui s'élança en chantonnant :

(Air connu.)
En avant, marchons,
Contre les dindons,
Volons, etc., etc.

Une demi-heure après, le *bitume bitumineux* montait, montait comme une soupe au lait!... Tout le monde voulait de ces précieuses actions; les agents de change ne pouvaient pas suffire aux demandes; et l'opération, suivant les prévisions de Macaire, devint magnifique... pour les trois actionnaires fondateurs.

Quelques mois après, ce n'était plus cela. Le *bitume bitumineux* suivit la dégringolade de tous les autres bitumes, et sa dégringolade fut même d'autant plus terrible, que le trottoir d'essai que l'on avait confectionné avec le bitume en question s'était parfaitement conservé tant qu'on avait eu la précaution de l'entourer d'une corde et de trois invalides pour empêcher les piétons de marcher dessus; mais un gamin ayant franchi la barrière, on vit que le bitume bitumineux aimait beaucoup les souliers, et conservait tous ceux qui se posaient sur sa surface.

Quant à l'infortuné gérant Godichard, il fut poursuivi par les actionnaires, qui le traitaient de fripon, et il fut enfermé pendant six mois à l'hôtel Clichy, où il ne mangea plus de côtelettes aux cornichons!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 64. —

Robert-Macaire préparateur au Baccalauréat.

Un illustre professeur, qui fit beaucoup de bruit dans le monde il y a quelques années, avait pour axiome favori : *Tout est dans tout*. Cette maxime, aussi neuve que consolante, avait pour but de faire connaître aux jeunes élèves qu'on peut tout apprendre en étudiant tout; à moins pourtant qu'elle ne signifiât que l'on peut tout apprendre en n'étudiant presque rien.

Robert-Macaire, s'étant un beau jour installé professeur de toutes sortes de sciences et d'une multitude de langues, créa un axiome encore bien plus neuf et encore bien plus consolant pour les jeunes gens qui désiraient se faire recevoir *bacheliers ès lettres*. Notre célèbre professeur, après de nombreuses méditations et de nombreux calculs, avait fini par découvrir que : *Tout est dans deux cents francs.*

Il faut avouer que voilà une merveilleuse découverte, et qui efface même celle du *Daguerréotype;* car il en coûte au moins trois cent cinquante francs pour acheter l'instrument qui vous transforme en un dessinateur du plus grand mérite, tandis que pour deux cents francs notre préparateur vous donne la science infuse, vous apprend instantanément le français, le latin, le grec, la géographie, la philosophie, l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, enfin tout ce qui s'apprend dans les colléges royaux; plus, même l'orthographe, qui ne s'apprend pas toujours dans lesdits colléges royaux! Enfin, il vous transforme en un *Pic de la Mirandole*, prêt à répondre sur tout, et sur beaucoup d'autres choses encore.

Grâce à de pompeuses annonces dans les journaux, le célèbre professeur Robert-Macaire reçut promptement la visite de nombreux élèves qui éprouvaient des difficultés assez grandes pour obtenir leur diplôme de bachelier. Voici le dialogue qui s'établissait entre le préparateur et le néophyte :

— Monsieur, vous désirez vous faire recevoir bachelier ès lettres, n'est-il pas vrai? c'est très-bien vu : ce titre pose fort avantageusement un jeune homme dans la société; une fois qu'il a obtenu son diplôme, un jeune bachelier n'a plus qu'à se mettre à travailler comme un nègre, et sa fortune est faite. Et puis, vous avez le droit de porter nuit et jour deux petites palmes vertes à votre boutonnière; le vert-pomme est une nuance fort agréable, et surtout fort bien portée quand on joue à un certain jeu de société intitulé : *Je vous prends sans vert.*

— Oui, monsieur Macaire.... Mais ce n'est pas seulement pour cela que je désire me faire recevoir bachelier...; c'est pour me faire admettre plus tard comme avocat.

— Oh! avocat!... noble carrière!... Vous verrez un jour, jeune homme, quel plaisir on éprouve à plaider devant la cour d'assises!... quelle pure et sainte joie on éprouve à faire acquitter un homme, un de nos semblables, qui méritait d'aller aux galères!..... Mais laissons ce sujet attendrissant, et qui a toujours le talent de m'émouvoir profondément, pour en revenir au but de votre visite...; causons un peu baccalauréat! Nous avons deux manières de vous faire recevoir : la première, c'est de faire passer votre examen par un autre...; la deuxième, c'est de vous le faire passer à vous-même.

— Je voudrais le passer moi-même.

— Bien! Savez-vous le grec?

— Non.

— Le latin?

— Pas davantage.

LES

ROBERT-MACAIRE

N°. 64.

Préparateur au Baccalauréat.

– Nous avons deux manières de vous faire recevoir : la 1ère c'est de faire passer votre examen par un autre, la 2me c'est de vous le faire passer à vous-même ..... – Je voudrais le passer moi-même ... — Bien! ... savez-vous le grec? – Non. – Le latin? — Pas d'avantage. – Très bien ... vous savez les mathématiques? – Pas le moins du monde ... – Que savez-vous donc? – Rien du tout. – Mais vous avez 200 francs? – Certainement. – Très-bien! .... A merveille! ..... vous serez reçu jeudi prochain.

..... Vous allez donc m'instruire en 8 jours? ..... – Par exemple!!!! ... Je me charge de vous faire recevoir, oui! mais de vous enseigner, non pas, non pas.

Chez Aubert, gal. véro-dodat.

Imp. d'Aubert et Cie

— Très-bien!... Vous savez les mathématiques?

— Pas le moins du monde.

— Mais, mon cher Monsieur, que savez-vous donc?

— Rien du tout.

— Mais vous avez deux cents francs?

— Certainement.

— A merveille!... Vous serez reçu lundi prochain..., ou mardi au plus tard, sans faute. Si vous voulez mettre cent francs de plus, je vous garantis des boules blanches.

— Et si par hasard je n'étais pas reçu?

— Oh! vous tombez là dans une hypothèse fantastique; et, à la rigueur, je devrais ne pas répondre à une question pareille. Pourtant, comme vous venez de m'avouer que vous ne savez rien de rien, je veux bien mettre cette question singulière sur le compte de votre innocence. Comme j'aime beaucoup l'innocence dans les jeunes gens, et même dans les hommes déjà pas mal mûrs, je consens à vous répondre que si par hasard vous n'étiez pas reçu, il ne faudrait pas vous en affecter outre mesure.... : vous en seriez quitte pour recommencer, trois semaines après, à me verser deux cents francs.

— Comment! il faudra que je vous donne encore deux cents francs?

— Parbleu! ne faudrait-il pas que ce fût moi qui vous offrît cette somme, peut-être? Apprenez que si vous n'êtes pas reçu, ce sera uniquement de votre faute... La bonté, l'excellence de ma méthode est incontestable; je n'ai jamais eu l'affront de voir un seul de mes élèves refusé; et si vous répondez mal, je serai autorisé à croire que vous vous faites un malin plaisir de m'humilier ainsi en public..., en pleine Sorbonne... Bien plus! à la rigueur, je pourrais même vous demander des dommages et intérêts considérables.

— Diable!... diable!... diable!...

— Mais, jeune homme, ne nous alarmons pas à propos de rien..., ne nous livrons pas à une plaisanterie aussi vide de sens!... Vous serez reçu lundi matin..., je le vois à ce noble feu qui brille dans vos regards intelligents..., je le jurerais sur ce qu'il y a de plus sacré..., sur ces deux cents francs que je mets dans mon tiroir! Vous pouvez l'annoncer à madame votre mère, en lui présentant mes respects dans le *post-scriptum*.

Adieu, jeune homme!... Prenez garde à l'escalier!... il y a trois marches.... (*A part.*) Ma parole d'honneur, les parents sont bien imprudents de laisser sortir un moutard pareil sans bourrelet!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 65. —

Robert-Macaire créateur de tontine.

Bertrand, mon ami! n'es-tu pas, comme moi, vaguement et délicieusement ému lorsque tu contemples une nourrice allaitant un jeune voyageur qui, tout frais et tout rose, se met en route sur la grande route de l'existence, grande route si pleine de poussière, de cailloux et de gendarmes?

— Oh, qu'si! que je me sens... tout... comme tu viens de dire. Lorsque je regarde une grosse nourrice, je suis tout... chose! surtout quand la nourrice est jolie.

— Ah, Bertrand! vous n'avez pas pour deux liards de poésie dans le cœur!... voilà que vous retombez dans votre prosaïsme habituel...: je vous parle *enfant frais et rose*, et vous me répondez *grosse nourrice*...; réelle-

ment, je ne sais pas comment j'ai pu lier mon existence tout entière à celle d'un crétin comme vous...

— Comment, crétin!... Ah çà, mais! ah çà, mais!...

— Oui, crétin; j'appuie sur le mot!... Cette expression peut n'être pas parlementaire, mais je la trouve parfaitement juste, et c'est la seule qui puisse rendre ma pensée à votre égard, surtout en cette circonstance.

— Je ne vois pas que je me sois permis une opinion inconstitutionnelle en trouvant jolie une jolie nourrice!

— Ah çà, Bertrand! allez-vous continuer à m'affliger pendant longtemps? Tu ne vois donc pas, homme à vue courte et à intelligence très-myope, que si je t'ai parlé de l'homme pris au point de vue de la nourrice, j'avais un motif tout spécial pour cela?... Je voulais t'amener à te faire comprendre que j'avais une idée sur le jeune voyageur en question; mais là, une idée-mère..., une idée qui est grosse d'avenir.

— Diable! diable!... voilà une bien belle idée!... Et tu cherches une nourrice?

— Bertrand!... je suis réellement peiné que dans ce moment-ci vous soyez placé en face de moi!... le pied me démange, Bertrand..., le pied me démange beaucoup... Je regrette vivement qu'entre gens comme il faut, on ne soit pas dans l'usage de se donner des coups de pied dans l'abdomen...

— Allons, allons, mon p'tit Macaire, ne te fâche pas!... j'ai eu tort... Je ne sais pas au juste pourquoi; mais je dois avoir eu tort!...

— Tu ne comprends donc pas que si je prends ainsi un sujet *ab ovo*, un enfant au sein de sa nourrice, c'est que j'ai en tête un plan qui ne demande qu'à grandir pour devenir magnifique?... Je veux faire une *tontine!*

— Tu veux dire *ton ton?*

— Je dis ce que je veux dire..., et je veux dire ce que je dis... J'ai dit tontine, parce que tontine y a.

— Tontine y a!... Moi, j'ai toujours entendu dire tonton, dans la société.

— Tournez-vous, Bertrand!... pour l'amour de Dieu, tournez-vous!... je sens que je vais me trouver mal si vous ne vous tournez pas.

— Mon Dieu, mon Dieu! que tu es nerveux aujourd'hui!... Je ne soufflerai plus le moindre des mots... Je ne t'ai jamais vu aussi nerveux que cela.

— Je disais donc qu'aujourd'hui on crée des tontines sur toutes choses, et pour toutes choses... On en a même créé déjà beaucoup à l'usage des enfants de l'un et de l'autre sexe, principalement pour leur acheter un

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 65

Laissez venir à moi les petits enfans!....

Bertrand! comprends-tu la parabole? — Comprends pas! — Bêta! nous créons une association là..... une tontine enfantine, nous recevons 5/o dans le présent, pour donner 500 pour 100 dans l'avenir.... — Et que ficherons nous dans l'avenir. — Nous ficherons le camp, Bêta! et nous planterons là la tontine.

Touton, ton-ton, Toutine, ton-ton!

Chez Aubert, gal. Véro-dodat

Imp.e d'Aubert et C.e

homme ou un mari, lorsqu'ils atteignent vingt ans, âge habituel de la conscription et du mariage.... Mais mon plan est beaucoup plus vaste..., et j'étais bien aise d'appliquer ma tontine aux enfants en nourrice, parce que d'ordinaire ces jeunes Français sont alors dans un âge où l'on ne raisonne que bien peu les opérations commerciales..., et mon opération est si simple qu'elle ne demande pas à être raisonnée.

— Ah ! je...

— Plaît-il ?

— Non, non !... je n'ai rien dit !...

— A la bonne heure !... Nous disions donc que beaucoup de tontines se créent journellement ; mais ces établissements ont un vice d'organisation radical..., ils prennent peu et donnent beaucoup ; il serait beaucoup plus logique, au contraire, de prendre beaucoup, de promettre encore plus, mais de donner le moins possible... C'est pourquoi j'ai résolu de m'adresser à ce public d'élite qui est encore sur les bras de sa nourrice, et je m'écrie : *Laissez venir à moi les petits enfants !* Comprends-tu la parabole, Bertrand ?

— Comprends pas.

— Bêta ! nous créons une association bambine..., une tontine enfantine... ; nous recevons cinq pour cent dans le présent, pour donner cinq cents pour cent dans l'avenir.

— Et que ficherons-nous dans l'avenir ?

— Nous ficherons le camp, bêta, et nous planterons là la tontine..... *Ton ton, ton ton, tontine, ton ton.*

— Ceci est un air de chasse...

— Oui, de chasse aux écus... Ainsi donc, venez, jeunes et charmants moutards, et vous aussi, ravissantes moutardes, venez, la Tontine-Macaire est ouverte !... Donnez seulement vingt sous par mois sur vos petites économies, et vous toucherez cent vingt-trois mille francs trente-cinq centimes à l'âge de cinquante-trois ans... en justifiant d'un certificat de vaccine.

— Il faudrait n'avoir pas vingt sous dans sa poche pour se priver d'un agrément pareil.

— Comme tu dis, Bertrand !... Donne-moi la main, mon ami ; tu viens d'avoir là un moment fort agréable ! c'est la première fois de ta vie. Viens, je te nomme caissier de mon établissement.... Dans tes moments de loisir tu te mettras à la fenêtre pour sonner sur le cor de chasse l'air national qui nous sert de devise, et le public répétera en chœur : *Ton ton, ton ton, tontine ton ton.*

L. H.

Paris, chez **AUBERT**, galerie Véro-Dodat.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 66. —

Robert-Macaire locataire.

Si Robert-Macaire, propriétaire, était impitoyable envers les pauvres diables qui venaient demander un peu de sursis pour payer leur terme, en revanche, lorsque le vent de la débine soufflait sur sa tête et le forçait à chercher un abri dans un logement garni, fort peu garni, il ne s'abaissait jamais jusqu'à aller demander du répit à son propriétaire. Ce n'est pas que Macaire payât exactement son loyer : bien loin de là, il avait au contraire l'habitude de ne rien payer du tout, bien exactement quatre fois par an, et tout compris.

Macaire, dont tout le mobilier se composait d'un matelas, d'une paire de draps, d'un lit de sangle et d'un chandelier, qui jadis avait exercé la profession de bouteille, était parfaitement insaisissable, selon toutes les lois

du monde, et notre gaillard profitait énormément des avantages de sa position sociale pour rire au nez des propriétaires qui se dérangeaient pour venir réclamer le loyer d'usage.

A la première sommation adressée par l'organe de la portière, Macaire ne répondait que par le silence du mépris; une seconde sommation, débitée par la basse-taille du portier, obtenait absolument la même réponse. Le propriétaire prenait alors la résolution de venir faire en personne la troisième sommation, et voici comment les choses se passaient.

Le propriétaire, qui naturellement était laid, comme doit l'être tout bon propriétaire, prenait sa figure la moins aimable, ce qui le rendait alors horriblement laid, et, se présentant à l'improviste dans la chambre de Macaire, après avoir lancé un regard de crocodile au mauvais locataire, il se croisait les bras, à l'instar de plusieurs grands hommes, et prononçait les paroles suivantes avec une voix brève et saccadée, voix ordinaire de l'émotion, de la palpitation et de la vexation :

— Ah çà! mais, Monsieur, pourrai-je savoir quand il vous conviendra de payer votre terme?... Voilà trois fois qu'on vous le réclame, et vous ne daignez seulement pas faire un mot de réponse... Cela ne peut pas durer plus longtemps, et je viens savoir quel parti je dois prendre avec vous!

— Ah! vous voilà, monsieur le propriétaire..., répliquait Macaire en se croisant les bras, à l'instar de son propriétaire, et en s'asseyant sur le bord de son meuble unique; ah! vous voilà!... Parbleu, je suis bien aise de vous trouver; voilà deux jours que je brûlais du désir de vous voir, pour vous dire ma manière de penser sur votre manière d'agir!...

— Comment cela?... qu'est-ce que signifient ces paroles?

— Ne changeons pas de rôle, s'il vous plaît! C'est moi, au contraire, qui vous demande qu'est-ce que signifie votre conduite à mon égard!...

— Comment! ma conduite? Qu'est-ce qu'elle a d'étrange?

— Quoi! vous feignez de ne pas comprendre!... Vraiment, j'admire une pareille dissimulation!... j'avoue que je n'ai jamais rencontré votre pareil...; pourtant, j'ai déjà connu bien des propriétaires!.... Et c'est que vous ne rougissez pas, encore!

— Rougir de quoi?... Vous me faites donner au diable, à la fin...

— De votre conduite, parbleu!... Comment, vous ne rougissez pas, vous, un propriétaire, de demander de l'argent à un pauvre diable de locataire!

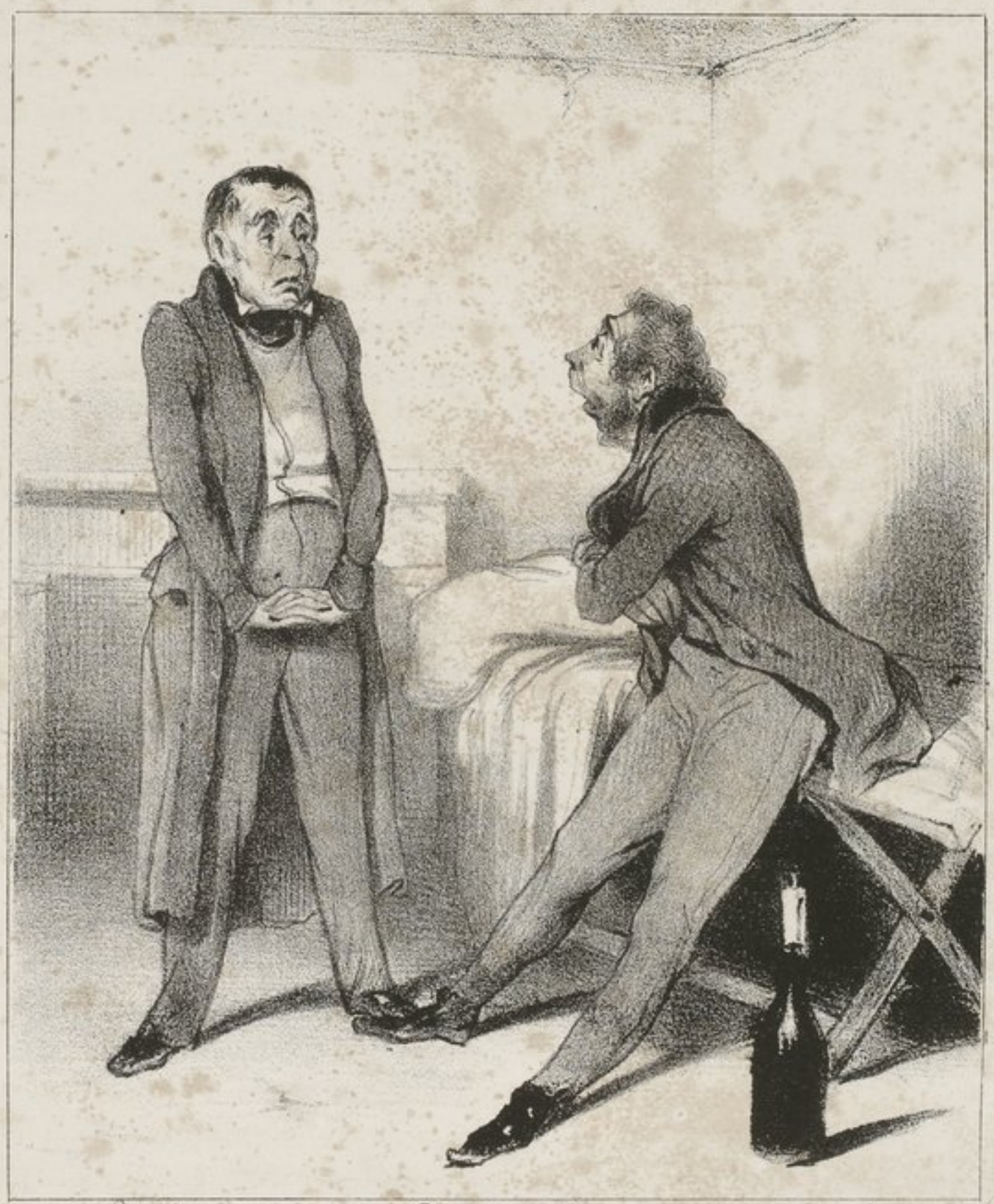
— Eh! à qui donc en demanderai-je, de l'argent?... est-ce au receveur des contributions?

— Demandez-en à qui vous voudrez; quant à moi, je n'en donnerai certainement pas...; au contraire...

LES

ROBERT-MACAIRE

N°. 66



.....Vous ne rougissez pas, vous un propriétaire, de demander de l'argent à un pauvre diable de locataire..... Eh! à qui donc en demanderais je, de l'argent, est ce au receveur des contributions?... Demandez en, parbleu! à qui vous voudrez quant à moi....., je n'en donnerai certainement pas, au contraire.... Au contraire!!!!! il faudra peut être que je vous en donne pour vous faire en aller ...Vous l'avez dit, mon doux Crésus, vous m'en donnerez pour mon déménagement, vous m'en donnerez pour mon emménagement, vous m'en donnerez pour dédomagement..... ou bien je reste ... vous ferez des frais ... congé, signification, jugement, saisie, etc, etc, etc, etc, et tout le bataclan, tout le tremblement ..... nous rirons comme des bossus!...

Imp. d'Aubert et C.ie.

Chez Aubert, gal. Véro-dodat.

— Au contraire!!! Il faudra peut-être que je vous en donne pour vous faire en aller ?

— Vous l'avez dit, mon doux Crésus! Vous m'en donnerez pour mon déménagement, vous m'en donnerez pour mon emménagement, vous m'en donnerez pour dédommagement..., ou bien je reste... Vous ferez des frais..., congé, signification, jugement, saisie, etc., etc., etc., tout le bataclan..., tout le tremblement...; tant mieux! tant mieux! tant mieux!! nous rirons comme des bossus!

Imaginez-vous la contenance d'un malheureux propriétaire, foudroyé par un discours pareil! Il fallait qu'il fût d'un tempérament bien robuste pour ne pas être à l'instant même assailli par une attaque d'apoplexie.

Lorsqu'il reprenait un peu ses sens, le pauvre diable de propriétaire n'avait qu'à jeter un coup d'œil sur le mobilier de son locataire pour se convaincre de l'exacte vérité de tout ce qu'il venait d'avancer... Là où il n'y a rien à prendre, le roi perd ses droits; et, à plus forte raison, un simple propriétaire... La seule consolation qu'il pouvait se permettre, c'était de pousser un soupir... ou deux soupirs, ou même trois soupirs; car Robert-Macaire était trop poli pour vouloir les lui compter.

Rentré dans son domicile conjugal et propriétairial, l'infortuné faisait chauffer de l'eau à cinquante degrés Réaumur, température du Sénégal et des bains de pieds. A peine avait-il placé l'extrémité de ses jambes dans le liquide en question, orné de deux livres de farine de moutarde, que Macaire venait relancer sa victime jusqu'au fond du seau d'eau transformé en baignoire, et il lui disait :

— A propos, mon cher Monsieur, j'avais oublié tout à l'heure de vous prier de vouloir bien recommander à votre portier de ne pas donner de mauvais renseignements lorsque j'aurai loué un nouveau logement, et que l'on viendra prendre des informations sur mon compte.... Ce que j'en fais est uniquement pour vous; car, puisque vous consentez à payer les frais dont nous sommes convenus (du moins je dois le croire, puisque vous ne m'avez pas fait d'objection), je serais fâché que votre portier me forçât à garder votre logement plus longtemps que je ne voudrais... Puis, cela me mettrait dans la dure nécessité d'attaquer votre portier en calomnie et en diffamation... J'aurais droit à des dommages-intérêts considérables que vous seriez obligé de payer, comme responsable des faits et gestes de votre domestique.

L'infortuné propriétaire, atterré par ce second discours, se laissait aller au fond du seau, et on ne le retirait de la moutarde que pour le porter au lit, où il restait pendant six mois.

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 67. —

Robert-Macaire débutant en chirurgie.

Un proverbe qui a cours depuis longtemps dans le monde, et qui est bien capable de remonter même à Salomon, ce grand inventeur de proverbes, nous apprend que l'on doit toujours prendre *vieux médecin et jeune chirurgien*. Si ce proverbe n'a pas été mis en circulation par feu Salomon, on peut parier à coup sûr qu'il a été inventé par un jeune chirurgien.

Pour faire valoir toute la sagesse de ce proverbe, Sancho Pança et ses élèves ne manquent pas de faire observer que le vieux médecin a la prudence du serpent (emblème de la pharmacie et de la médecine), tandis que le jeune chirurgien a toute la prestesse, toute l'agilité du singe (qui n'est pas l'emblème de la chirurgie).

Nous admettons volontiers que le jeune débutant en chirurgie soit fort léger dans ses opérations, mais, par malheur, il est souvent aussi encore plus léger pour décider qu'on doit avoir recours à ses opérations. Il est vrai qu'à l'instar des chirurgiens-dentistes, messieurs les chirurgiens-opérateurs annoncent à l'avance que ce sera *sans douleur;* mais le saltimbanque *Bilboquet* nous a donné la clef de ce mot à double entente, et aujourd'hui il est bien prouvé que cela veut dire uniquement, *sans douleur pour l'opérateur.*

Robert-Macaire, débutant dans la carrière chirurgicale avec une fortune qui tenait tout entière dans une trousse, et avec une instruction assez peu avancée et qui n'avait guère été poussée que jusqu'à la vaccine, exclusivement, comprit parfaitement qu'il lui fallait débuter par une opération extraordinaire, pour ne pas végéter pendant toute sa vie dans la foule des quarante mille chirurgiens qui s'arrachent les vingt mille malades qui ont annuellement besoin de leurs secours. Comme cela fait tout juste deux chirurgiens par malade, on voit qu'il n'y a pas moyen de vivre longtemps là-dessus, surtout si le malade vient à mourir immédiatement, comme cela arrive quelquefois après les opérations sans douleur.

Robert-Macaire, après plusieurs mois d'attente, eut enfin le bonheur d'attraper aussi sa part de malades. L'opération première consistait dans l'extraction d'une simple dent; mais le chirurgien Macaire y mettant un zèle et une force extraordinaires, enleva du même coup trois dents, plus un fragment de mâchoire. Le malade ne se plaignit pas, il venait de tomber en faiblesse; et le docteur se plaignit encore moins, parce que cette opération première lui annonçait une série d'autres opérations.

Effectivement, au bout de quelques jours la mâchoire tout entière se détériora d'une manière terrible, des symptômes de gangrène se manifestèrent, et le chirurgien Robert accourut en toute hâte pour prodiguer ses soins à cette déplorable mâchoire.

Une consultation ayant été demandée par les parents de la mâchoire en question, Macaire obtempéra immédiatement aux vœux de la famille, et proposa qu'on lui adjoignît les lumières du jeune, mais déjà célèbre chirurgien Bertrand. La famille de la mâchoire n'avait jamais entendu prononcer le nom de ce docteur; mais Macaire ayant donné l'assurance que c'était un homme du plus grand mérite, on ajouta foi à ses paroles, et l'on admira même le caractère élevé du chirurgien Macaire, qui, loin de montrer de la jalousie de métier envers un de ses confrères, lui donnait au contraire des éloges publics, et qui ne témoignaient pas moins en faveur de Macaire qu'en faveur de Bertrand lui-même! Du reste, cela ne se passe presque jamais autrement dans toutes les consultations où l'on a

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 67.

Le Début.

(Bertrand) Oh non, la malade est faible, elle succomberait..... l'operation devient impraticable..... *(Rob. Mac)* Impraticable!!..... il n'y a rien d'impraticable pour un débutant..... Ecoute! nous sommes inconnus. Si nous échouons, nous restons dans l'obscurité, ça ne nous recule pas. Si par hasard nous réussissons..... C'est fini, nous sommes lancés, notre réputation est faite!..... *(Ensemble)* **Pratiquons!** **Pratiquons.** *(Donnez donc votre pratique à ces gaillards là)*

Chez Aubert, gal. véro-dodat

Imp. d'Aubert et Cie

recours aux lumières de deux ou trois docteurs. Ces messieurs sont, dans ce cas, des amis intimes, qui se passent réciproquement la casse et le séné, qui se brûlent conjointement des pastilles du sérail sous le nez, et qui se tiennent ainsi des comptes de malades en partie double.

Si par hasard on choisit deux docteurs rivaux, alors, si l'un dit blanc, l'autre dit noir ; et, pendant qu'ils se disputent, le malade rend le dernier soupir ! Et ce soupir donne occasion aux deux docteurs de chanter un *Te Deum*, chacun en l'honneur de sa méthode, car ils s'écrient d'un air triomphant : « Si le malade avait suivi mes ordonnances, il ne serait pas mort ! »

Macaire, ayant tenu conférence avec son confrère Bertrand, trouva un moyen excellent pour guérir la mâchoire, pour la guérir radicalement et à perpétuité. Il s'agissait simplement de l'extirper entièrement et de la remplacer par une mâchoire en caoutchouc.

Bertrand mordit à cette idée de mâchoire, et il fut résolu que l'on tenterait immédiatement cette opération, neuve, délicate, hardie, unique peut-être dans les annales de la chirurgie ! La mâchoire malade accepta d'autant plus facilement ce qu'on lui proposait, qu'elle ne comprenait plus grand'chose à ce qu'on lui disait, et qu'elle ne pouvait plus articuler un mot de réponse.

Les deux praticiens apprêtaient déjà leurs bistouris, lorsque Bertrand, qui avait toujours le cœur un peu tendre, même depuis qu'il était entré dans la chirurgie, se prit à avoir quelques scrupules en songeant au martyre qu'ils allaient faire souffrir à une mâchoire dont la grande innocence était le seul crime. Aussi, au moment décisif où il fallut retrousser la manche, il dit :

— Décidément, Macaire, je ne sais pas si nous ferions bien d'entreprendre cette besogne-là !... La malade est bien faible, elle succomberait... L'opération devient impraticable.

— Que dites-vous là, M. Bertrand? impraticable !... Mais vous ne savez donc pas que Napoléon le Grand a rayé ce mot-là de tous les dictionnaires français en général, et des dictionnaires de chirurgie en particulier?.. Mais apprenez qu'il n'y a rien d'impraticable pour un débutant !... Écoute..., suis bien mon raisonnement !... Nous sommes inconnus..., parfaitement inconnus, et encore plus dans la débine... Si nous échouons, nous restons dans l'obscurité ; cela ne nous recule pas... Si par hasard nous réussissons, c'est fini !... Notre réputation est faite, nous sommes lancés, et nous gagnons cinquante mille francs par an.

(Duo des deux docteurs) : — *Pratiquons ! pratiquons !*

Donnez donc votre pratique à ces gaillards là ! L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 68. —

Robert-Macaire parfumeur.

La parfumerie est encore une de ces branches de commerce qui se cultivent avec beaucoup d'agrément depuis quelques années. Les parfumeurs ont promptement marché sur les traces des apothicaires; pardon, nous voulions dire des pharmaciens.

Le peuple français, qui a la réputation d'être le plus spirituel de la terre (c'est lui qui s'est amusé à faire courir ce bruit sur son compte), le peuple français, disons-nous, pourra aussi avoir bientôt la réputation d'être le mieux savonné du globe, car les parfumeurs parisiens lui offrent un tel choix de savon de toutes les espèces, qu'on n'a véritablement que l'embarras du choix.

Nous avons le savon pour la barbe, le savon pour les mains, le savon

pour la tête, le savon pour la figure, le savon pour les bains, le savon pour la toilette, le savon pour la joue droite, le savon pour la joue gauche, etc., etc.! Sans compter que ces spécialités se subdivisent en une infinité d'autres spécialités, suivant que le savon est blanc, bleu, ou rose, à l'amande, à la noisette ou au noyau d'abricot, au jasmin, à la jonquille ou à la giroflée, etc., etc. Il est bien entendu que chacun de ces *savons spéciaux* ne se trouve que dans le magasin spécial du célèbre M. *Chose!* successeur du non moins célèbre M. *Machin!* Le tout est orné d'un nom baroque, d'une enveloppe en papier doré, et d'un brevet d'invention. Prix : cinq francs! c'est vraiment pour rien, car le nom seul du savon vaut cent sous. Mais, hélas! il arrive souvent que ce nom est beaucoup plus mousseux que le savon lui-même.

Robert-Macaire, dès son entrée dans la parfumerie, voulut éclipser tous ses concurrents, tout en annonçant bien haut qu'il méprisait le charlatanisme et les charlatans. Rien que cette simple déclaration devait cependant éveiller les soupçons du public; car les marchands qui annoncent à son de grosse caisse qu'ils ne veulent pas faire usage du charlatanisme, doivent être mis absolument sur la même ligne que les individus qui se vantent à chaque instant d'être de *bons enfants*, et que les femmes qui sont toujours à parler de leur vertu.

Lorsqu'un acheteur entrait dans la boutique de Robert-Macaire, notre gaillard ne manquait jamais de lui détailler la nomenclature de ses nouveaux articles de parfumerie, en insistant sur le mérite, les avantages et les agréments de cette nouvelle et précieuse découverte. Il n'y a que sur la modicité du prix que Macaire n'insistait jamais; mais qu'est-ce que c'est que deux ou trois francs de plus ou de moins lorsqu'il s'agit de faire emplette d'un savon comme on n'en a jamais vu, ou d'un parfum comme on n'en a jamais senti?

—Voyez, Monsieur, disait notre homme, voici un article pour lequel je viens d'obtenir un brevet d'invention, c'est la *Crême des Belles!* j'en ai déjà expédié cent cinquante flacons à la reine de Madagascar. Si je voulais user des moyens qu'emploient tous les autres parfumeurs, je gagnerais un million en trois années; mais je ne le ferai pas, je me respecte trop.

— Comment! vous vous respectez trop pour gagner un million?

—Non, je veux parler des moyens mesquins.... J'aime mieux mettre quatre ans pour gagner mon million... Que voulez-vous? je suis comme cela, c'est dans ma nature...; je méprise le charlatanisme de l'affiche, je méprise les pufs de l'annonce, j'abhorre tout ce qui sent le charlatan, le sauteur, le danseur de corde, et je me borne à produire tout naïvement, tout bêtement ma marchandise.... Tenez, lisez plutôt mon catalogue :

LES

ROBERT-MACAIRE

N°. 68.

Ch. Aubert, pinx. Véry, dedit

Imp. d'Aubert et Cie

Monsieur, je méprise le charlatanisme de l'affiche, je méprise les **Pufs** de l'annonce, j'abhorre tout ce qui sent le charlatan, le sauteur, le danseur de corde, et je me borne à produire tout naïvement, tout bêtement ma marchandise. Lisez mon catalogue! **Parfum de l'amour, de l'estime et de l'amitié**, en flacons moyen âge. **Extrait de sourire de l'enfance. Parfum des premiers pas d'Adolphe. Eau de l'alliance des peuples**, pour le mouchoir, avec la chanson de Béranger. **Parfum du Général Foy**, odeur pour rafermir les fibres du cerveau et rappeler aux Français leurs libertés et leurs droits garantis par la Charte constitutionnelle. Entouré d'un discours prononcé sur la Tombe de l'immortel député, par un de ses honorables collègues..... Vous le voyez, il est impossible d'être plus simple.....

Parfum de l'Amour, de l'Estime et de l'Amitié, en flacon moyen-âge; *Extrait de sourire de l'Enfance; Parfum des premiers pas d'Adolphe; Eau de l'Alliance des Peuples*, pour le mouchoir, avec la chanson de Béranger; *Parfum du général Foy*, odeur pour affermir les fibres du cerveau et rappeler aux Français leurs libertés et leurs droits garantis par la Charte constitutionnelle, entouré d'un discours prononcé sur la tombe de l'immortel député, par un de ses honorables collègues!... Vous le voyez, il est impossible d'être plus simple...

— Combien le flacon du *Parfum des premiers pas d'Adolphe?* Je voudrais en rapporter un à ma femme; tout justement, j'ai un fils qui s'appelle Oscar.

— Ah! si vous y tenez, nous l'intitulerons *Parfum des premiers pas d'Oscar?*... Dix francs le flacon.

— Comment, dix francs? mais c'est horriblement cher.

— Je vous jure que je ne gagne pas quinze sous!... Le public ne songe pas à ce qu'il faut de soin et de travail pour arriver à produire cet arome délicat..... Le public croit que tout cela se fait comme de l'eau de Cologne à vingt-cinq sous le rouleau!

A propos! cela me fait penser que je vous ai acheté dernièrement un petit flacon de votre *Extrait d'Eau de Cologne*, prix : quatre francs, et quand je l'ai débouché... j'ai trouvé qu'il était presque vide...

— Comment, Monsieur! vous avez débouché le flacon? Et vous vous étonnez, après cela, de ce que mon essence s'est évaporée?... mais mon extrait est si merveilleux qu'il se volatilise dans un instant!... Jamais de la vie on ne doit déboucher mes flacons! on respire le parfum à travers le cristal.

— Ah! diable..., je ne savais pas!...

— Mais sans doute, Monsieur! Il en est même que l'on ne respire qu'à quinze pas. Le *Parfum d'Adolphe* se respire à six pouces! Voulez-vous que je joigne à ce flacon un petit pot de ma nouvelle crême pour les mains? c'est de la crême d'amande faite avec des noisettes, et qui sent, à s'y méprendre, le savon de Marseille! Vous avouerez que c'est la dernière limite de l'art et de la perfection!

— Mais, pardon! si j'achetais du savon de Marseille tout simplement, cela reviendrait au même?

— Ah! Monsieur, vous ne dites pas ce que vous pensez... Le savon de Marseille est très-vulgaire, tandis que ma crême d'amande faite avec des noisettes, et sentant le savon de Marseille, coûte six francs le pot; vous voyez donc bien que ce n'est pas la même chose.

L. H.

Chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 69. —

Robert-Macaire faisant un grand placement d'actions.

C'est à tort que l'on prétend dans la société qu'un grand nombre d'actions industrielles n'ont pas pu être placées lors de ces émissions qui inondèrent la France et l'Europe : il n'est pas une seule de ces actions qui n'ait fini par être placée et à peu près à sa juste valeur. Il est un capitaliste que les monceaux les plus formidables d'actions et de millions ne parviennent jamais à effrayer. Il est vrai qu'il les achète avec du billon. Ce capitaliste, cet industriel universel, ne se borne même pas à faire des opérations avec les gérants des sociétés en commandite : il est encore la providence des libraires eux-mêmes, et il leur achète en bloc et au comptant des milliers de volumes qui semblaient ne devoir servir d'aliment qu'à la curiosité et à la voracité des seuls vers et des seules souris.

Cet industriel phénoménal, dont les opérations sont plus gigantesques et plus *millionniennes* que celles de M. de Rothschild, cet homme incomparable qui est la providence de la librairie moderne, se nomme.... l'*épicier*.

Hélas! rien n'est plus vrai, c'est dans les catacombes de l'épicerie que finissent par se rencontrer toutes les feuilles de papier qui, nées et imprimées pour être au moins une action de mille francs, finissent par devenir un cornet de deux liards, y compris le poivre ou le tabac! O vanité des vanités! ô néant des grandeurs de la société en commandite! que d'enseignements pourtant, que de leçons salutaires se trouvent renfermés dans de simples cornets de tabac, quand on sait les priser!

Robert-Macaire, vu ses nombreuses opérations commerciales, avait un épicier spécial auquel il repassait toutes ses anciennes valeurs toutes les fois qu'il était sur le point d'entreprendre une nouvelle affaire. Il fallait bien déblayer les magasins et faire place aux nouveaux ballots d'actions qui arrivaient de l'imprimerie. Le vieux père *Desrognures* (c'est le nom de l'épicier en question) savait immédiatement de quoi il s'agissait quand Bertrand venait le chercher au nom de son ami Macaire, et, mettant un immense sac de toile sous son bras et quelques pièces de cinq francs dans la poche de son gilet, il allait trouver le célèbre gérant de tant d'illustres sociétés.

Macaire, qui avait contracté l'habitude de faire mousser ses actions, ne pouvait s'empêcher de chercher à leur donner encore de la valeur, même auprès du père Desrognures; et, à ce moment suprême où elles allaient abdiquer le nom pompeux d'*actions industrielles* pour prendre l'obscure qualification de *papier à cornets :*

— J'ai aujourd'hui de bien bonnes actions à placer, monsieur Desrognures : en voulez-vous? ne manquait jamais de dire ce saltimbanque de Macaire.

— C'est selon. Qu'avez-vous en actions? répliquait le vieux sournois de Desrognures, qui louchait beaucoup du seul œil qui lui restait.

— J'ai trois mille actions de fonderies....

— Affaire fondue.

— Deux mille actions des usines....

— Usé, usé!

— Dix mille actions des brasseries..., opérations magnifiques!...

— Oui, faites-les mousser!

— J'en ai du recueil des *Connaissances*....

— Connu, connu!... Enfin, combien cela fait-il en bloc?

— Un milliard ou deux, pas plus....

LES

ROBERT-MACAIRE

N°69.

Grand placement d'actions.

J'ai aujourd'hui de bien bonnes actions à placer, M.r Desroûmures en voulez-vous ? C'est selon : Qu'avez-vous en actions ?..... J'ai 3000 Actions de Fonderies — Affaire fondue ! — 2000 actions des Usines..... — Usé, usé ! — 10,000 Actions des brasseries opérations magnifiques ! — Oui ! faites-les mousser ! — J'en ai du recueil des connaissances... Connu, connu ! Enfin combien cela fait-il en bloc ? — Un milliard ou deux pas plus..... — Un milliard ! le papier est mince ! ..... cela doit donner cent livres..... à 4 sous..... ce vaut 20 francs ! — Deux milliards pour 20 francs ! ..... y pensez-vous, mon cher ?... Mettez au moins 25 francs — Pas un liard ! Allons, enlevez Vous faites un marché d'or..... — Farceur, Vous me dites toutes les jours la même chose.

Imp.e d'Aubert, gal Vero-dodat.

Imp.e Lith.e d'Aubert et C.ie

— Un milliard, c'est bien peu...; le papier est mince. Cela doit donner cent livres.... A quatre sous.... ça vaut vingt francs.

— Deux milliards pour vingt francs!... Y pensez-vous, mon cher?... Mettez au moins vingt-cinq francs....

— Pas un liard....

— Allons, enlevez.... Vous faites un marché d'or....

— Farceur!... vous me dites tous les jours la même chose.... Enfin, c'est égal, je n'ai qu'une parole.... Tenez, voici vos vingt francs.... Et pourtant, si votre papier est comme celui de la dernière livraison que vous m'avez faite, je m'attirerai encore du désagrément de mes pratiques.... Ils trouvent que le papier est trop mince..., qu'il n'est pas assez collé.

— Comment! pas assez de *colles* dans mes actions!... Ah! ce reproche m'est bien sensible, et je vous jure que je croyais ne l'avoir pas mérité; mais cela me prouve qu'on ne peut jamais contenter tout le monde..., les épiciers et les actionnaires.... Les uns trouvent qu'il y en a trop, les autres pas assez....

— Ah çà, quand faudra-t-il revenir vous voir?

— Repassez dans six semaines.... Je vais lancer demain quatre nouvelles grandes affaires.... Capital social, six millions.

— Pour les quatre affaires?

— Fi donc!... Est-ce que vous me prenez pour un liardeur, pour un petit carotteur en affaires?... Allons donc!... Six millions de capital pour chaque affaire, et des actions imprimées sur papier rose, rien que cela....

— Sur papier rose!... Ah çà, vous tenez donc à leur en faire voir de toutes les couleurs?

— Certainement. Depuis longtemps le besoin des actions roses se faisait généralement sentir, et la nuance des miennes est garantie pour un an.

— La couleur, vous voulez dire?

— Soit...., comme vous voudrez, quoique ce mot puisse paraître à double entente.... Mais cette fois nous ferons notre opération sur une plus vaste échelle. Je pense qu'il me restera au moins deux cents livres d'actions roses : j'en fais tirer une quantité énorme. Ah! mon cher Desrognures, il faut furieusement semer aujourd'hui pour recueillir bien peu!... Les affaires sont dans le marasme....

— De quoi vous plaignez-vous?... Moi seul, je vous ai pris, depuis le commencement de l'année, pour plus de six cents francs d'actions.

— Oui, mais cela valait dix-huit milliards!...

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 70. —

Robert-Macaire à la clinique.

Le docteur Robert-Macaire a fait ses excuses aux clients qui sont venus le consulter à domicile; plusieurs cas graves se sont déclarés subitement et l'appellent à l'hospice, dont il est un des médecins titulaires et appointés.

— Où répondrai-je que vous êtes, Monsieur, si on vient vous demander? dit la vieille bonne du médecin.

— Vous direz, Madeleine, que je suis à la Clinique.

— Oui, Monsieur, à la Trinique.

— C'est bien assez, Madeleine, d'entendre la malveillance m'accuser d'écorcher les vivants, sans l'entendre encore vous blâmer d'écorcher la langue. Sachez donc, une fois pour toutes, dire clinique: clinique signifie

étude spéciale faite au lit du malade ; cela vient de deux mots grecs que je ne sais pas, mais que je pourrais savoir, si je voulais souscrire à un Dictionnaire qu'on publie en six mille sept cent trois livraisons, dont moitié payable d'avance.

Le docteur a brûlé le pavé dans son cabriolet; il a le droit d'écraser le peuple, puisqu'il le guérit gratuitement, à la condition expresse du paiement des remèdes.

Arrivé près de ses élèves, le docteur Macaire ne laisse pas échapper l'occasion de signaler son amour pour l'humanité. Il lance force épigrammes sur ses confrères les médecins des autres hôpitaux. Le cri : — Aux salles ! aux salles ! se fait entendre.

L'interne approche du docteur et lui révèle deux faits surprenants qui viennent de s'accomplir sous ses yeux. Le premier fait regarde le n° 13 de la salle Sainte-Agnès, pauvre femme qui, après une amputation, est passée de vie à trépas.

— Eh bien, Messieurs! dit le praticien arrivé devant le lit de la défunte, vous l'avez vu, cette opération qu'on disait impossible a parfaitement réussi!

— Mais, Docteur, dit un novice, la malade est morte?

— Qu'importe! elle serait bien plus morte sans l'opération.

— Le second cas est beaucoup plus remarquable, dit l'interne : il s'agit du n° 29 de la salle Saint-Charles : Vous savez, ce portier qui avait tous les symptômes du choléra asiatique?

— Il est mort? ça ne m'étonne pas!

— Non; il est en vie, et même trop en vie; il est levé, et demande à grands cris à manger, ou son *exeat*.

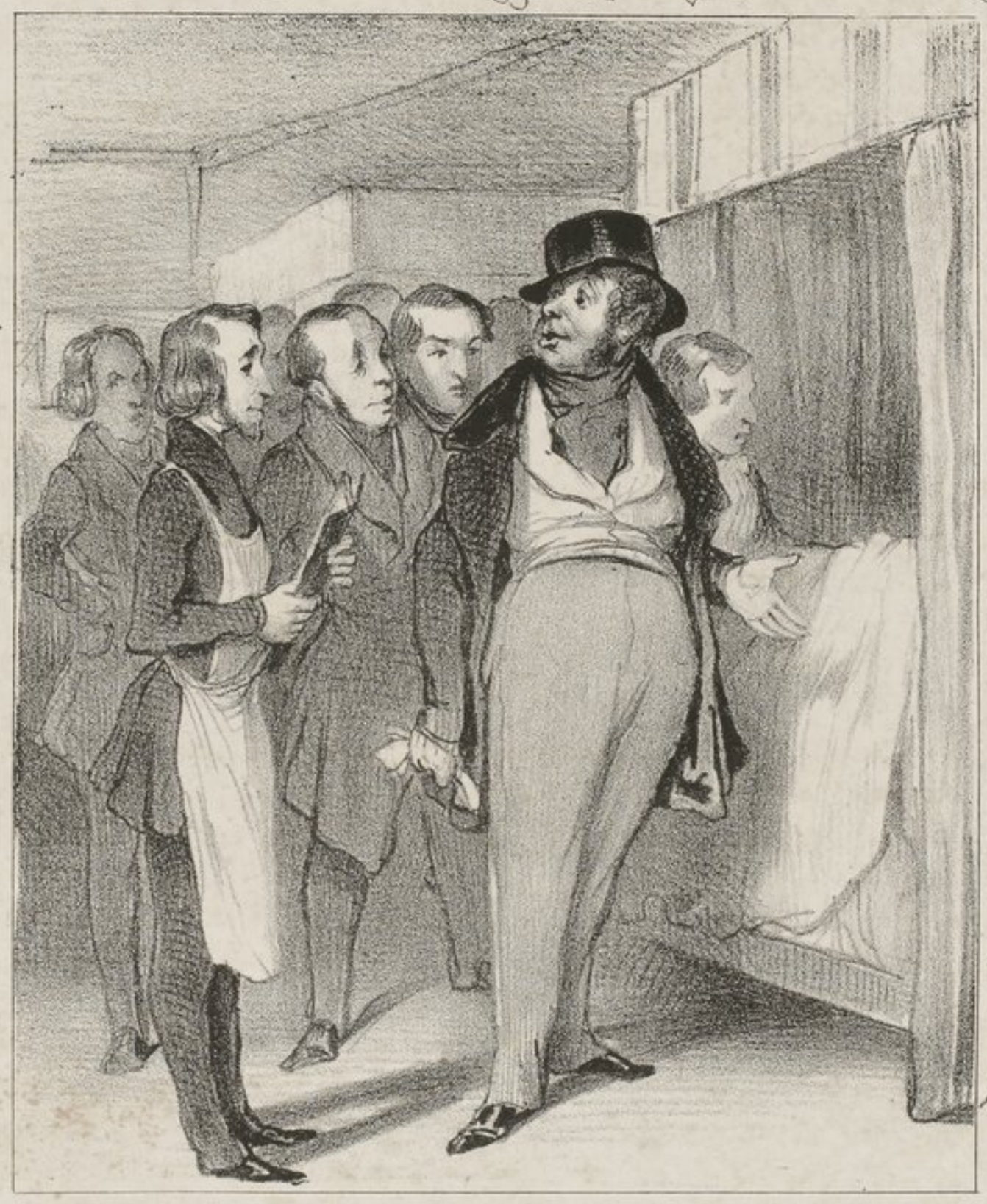
— Cela ne m'étonne pas! Ce que je lui avais donné était de nature à rafraîchir les zones brûlantes de ce corps; car le choléra-morbus, que quelques-uns ont regardé comme un cas inflammatoire, que d'autres ont pris pour l'effet galvanique de la morsure d'un insecte interne..., moi je crois savoir que je ne sais pas encore ce que c'est, et je suis plus avancé que mes confrères. Je traite tout bonnement cet inconnu comme une diarrhée. (A un externe qui fait la grimace) : — Il n'y a pas de mot sale en médecine, jeune homme; si vous êtes si bégueule, à l'avenir je parlerai latin ou argot, alors vous ne comprendrez rien à mes démonstrations. Pour en revenir à notre cholérique, je disais donc que sa guérison ne me surprenait pas. Qu'on fasse venir le n° 29 : s'il se porte bien, il faut qu'il sorte, et ne mange pas plus longtemps le pain des pauvres.

Le n° 29 arrive le bonnet de coton à la main; s'il osait, il sauterait au cou du Docteur : il se contente d'embrasser le pan de sa redingote.

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 70.



Clinique du Docteur Robert-Macaire.

Hé bien! Messieurs, vous l'avez vû, cette opération qu'on disait impossible a parfaitement réussi..... Mais, monsieur, la malade est morte..... Qu'importe! Elle serait bien plus morte sans l'opération

Chez Aubert, gal. vero dodat

Imp. d'Aubert et C.ie

— Eh bien, mon ami! dit le docteur, nous voilà sur pied? c'était sûr! j'avais pleine confiance dans ma prescription. A l'Hôtel-Dieu, à la Charité, à Beaujon, on t'aurait tué... Qu'as-tu éprouvé en prenant ta tisane?

— Oh! monsieur le Docteur, c'était d'abord assez doux à la bouche, je ne peux pas dire autrement; mais à la seconde tournée, j'avais comme le feu dans la gorge, ça piquait, ça piquait...

— Ce qui prouve jusqu'à quel point l'inflammation dominait.

— A la troisième tournée, j'étais tout étourdi, Docteur; je voyais mon traversin danser le cancan...

— Il y avait du délire...

— Et puis, tout d'un coup, voilà que je me suis trouvé en ribotte complette. Au respect que je vous dois, Docteur, j'étais bu comme trente mille hommes.

— Ah bah!

— J'ai dormi trente-six à trente-huit heures, même qu'on a manqué de me mettre le drap sur la figure et de m'emporter à l'amphithéâtre; heureusement, je me suis réveillé à temps pour mettre le holà, et voilà, Docteur; tout prêt à reprendre encore deux pintes de la potion, mais avec un peu de sucre.

— Le sucre ne va pas avec l'eau de riz, mon garçon.

— Comment que vous dites, Docteur?... Vous appelez ce que j'ai bu de l'eau de...

— Riz; n'est-ce pas, interne? J'ai prescrit deux pintes d'eau de riz très-chaude. Le docteur prend le cahier de visites... Il fait un bond, et aperçoit que l'interne, au lieu d'eau de riz, a écrit et administré deux pintes d'eau-de-vie au cholérique. Le docteur ne se laisse pas démonter; il accepte la guérison à l'aide du quiproquo : il se promet bien de consigner dans les journaux de médecine le résultat que le hasard lui a fait obtenir; mais il s'en attribuera la gloire.

Voilà toutes ses idées médicales renversées, bouleversées. En sortant de l'hospice, il aperçoit une émeute formée de visiteurs mécontents : on refuse entrée aux vivres qu'ils apportent à des parents ou à des amis malades; la consigne ne permet que l'introduction du bouillon, des pommes cuites et du jus de réglisse. On porte plainte au docteur, qui, tout fier de son succès, crie à la portière : Laissez passer les gigots, les pommes de terre frites, et surtout l'eau-de-vie.

— L'eau de riz? dit le portier.

— Je vous dis, l'eau-de-vie! êtes-vous sourd? l'eau de riz est bannie de la médecine progressive.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 71. —

Robert-Macaire beau-père.

Quand vint l'époque où la fille de Macaire et d'Éloa dut songer à prendre un époux, son vertueux père l'appela, et lui dit : — Ma fille, ne t'avise pas de voler de tes propres ailes.... Je ne suis pas assez ennemi de ton bonheur pour t'empêcher de voler : ce serait un déni de justice paternelle; mais ne vole pas seule...; voilà tout ce que je réclame de ta piété filiale.

Nous classons les mariages, continue le bon père, en trois classes, savoir : mariage d'inclination, mariage d'argent et mariage d'estime. A quelle catégorie appartient celui que tu as en perspective?

Et comme la fille de Robert-Macaire ne semblait pas comprendre ce que le respectable auteur de ses jours lui disait, le père l'envoya promener, et se chargea d'arranger l'affaire avec le père du prétendant ou plutôt du prétendu.

— Monsieur, dit à Robert-Macaire le chef de famille qui voulait enter sa branche généalogique sur la souche de notre héros, vous connaissez la fortune de mon fils : ayez la bonté de me dire quelle dot vous donnez à mademoiselle votre fille?

— Ma fille est un trésor.

— J'en suis persuadé. Mais que lui....

— Elle vaut son pesant d'or.

— Sans doute. Mais que lui don....

— Elle est riche de vertus.

— A merveille. Mais vous lui donnez....

— Je lui donne mon consentement et la manière de s'en servir.

— Monsieur Macaire, tout ceci me paraît honorable, mais pas suffisant.

— Je vous remercie, Monsieur, de la première partie de votre phrase. Dès le moment que vous reconnaissez la question d'honneur, nous sommes près de nous entendre : car le reste n'est plus qu'une vile question métallique. Oserais-je vous faire une observation, Monsieur et ami? (Permettez-moi ce titre.)

— Osez, mon cher.

— Vous me demandez ma fille pour monsieur votre fils, n'est-ce pas? Ce point accordé, vous me permettrez de vous dire que l'affaire cesse d'appartenir à votre juridiction. Nos deux enfants sont seuls en cause; ils sont à la fois juge et partie : c'est à eux d'absoudre ou de condamner leurs prétentions réciproques et leurs exigences mutuelles. De votre côté, interrogez ma fille; du mien, j'interrogerai monsieur votre fils; puis après les enfants s'interrogeront entre eux.

— Mais, monsieur Macaire, dit le père du jeune homme, sur quoi voulez-vous que j'interroge mademoiselle votre fille?

— Je n'en sais rien.... Interrogez-la, voilà tout ce que je puis vous dire. J'ai mon thème fait à l'égard de votre héritier : faites le vôtre à l'égard de mon héritière.

Le jeune homme est appelé, et comparaît devant le père de celle qu'il aime. M. Macaire lui pose cette série de questions :—Dédaignez-vous un trésor? — Êtes-vous insensible à ce qui vaut son pesant d'or? — La vertu a-t-elle des droits à votre hommage?

Le jeune homme ayant répondu négativement aux deux premières questions, et affirmativement à la dernière, Robert-Macaire prend des conclusions tendant à ce que le mariage soit accompli dans le plus bref délai possible. Il annonce au jeune homme qu'il a, sans s'en douter, signé son acte d'adhésion à une union qui doit lui apporter peu d'argent,

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 71.

La dot.

.....Vous connaissez la fortune de mon fils, ayez la bonté de me dire quelle dot vous donnez à M.lle votre fille....—Ma fille est un trésor!...—J'en suis persuadé, mais que lui.....—Elle vaut son pesant d'or....—Sans doute, mais que lui do....—Elle est riche de vertus.....—A merveille, mais vous lui donnez?....—Je lui donne mon consentement, ma bénédiction et..... la manière de s'en servir.

Le jeune homme, amoureux, épouse la fille, nourrit le beau père et maudit le mariage.

Imp.d'Aubert et C.°

Chez Aubert, gal. vero-dodat.

mais beaucoup de bonheur; et comme le beau-père croit apercevoir quelque hésitation chez son gendre, il ajoute :

— Jeune homme, vous agissez en capitaliste plus qu'en amoureux en acceptant ma fille. M. Scribe, contre lequel tant de réclamations se sont élevées à propos de cet aphorisme :

L'or est une chimère....

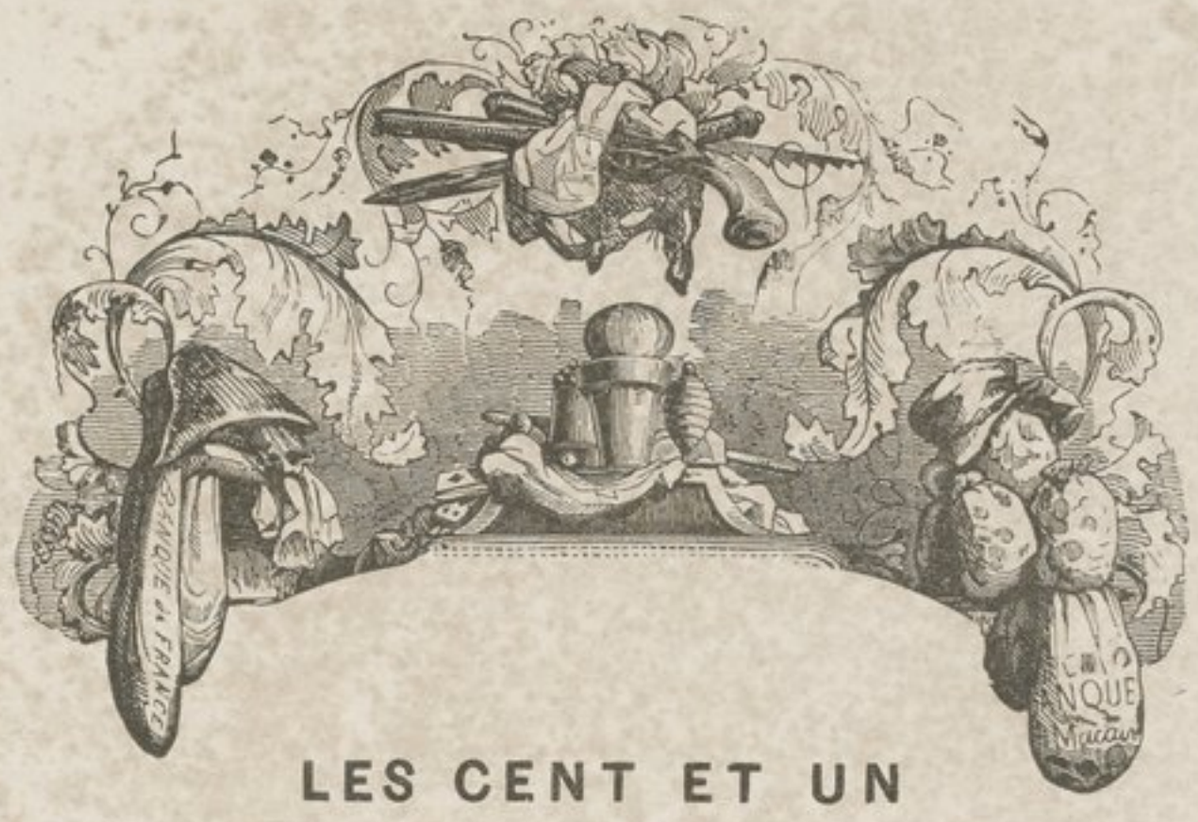
M. Scribe était éclairé d'un rayon divin quand il a écrit ce mot, qui devrait être gravé en lettres de fer galvanisé sur tous les schakos des soldats.... et des futurs. Ce qui n'est pas une chimère, jeune homme, c'est l'ordre et l'économie. Le grand point n'est pas qu'une femme apporte : c'est qu'une femme n'emporte pas. Toute la théorie du bonheur domestique est là. Vous concevez, mon bon ami, qu'une femme qui importe a le droit naturel d'exporter : c'est logique. Quand elle se rappellera que c'est elle qui a garni la caisse conjugale, si elle veut un châle, une robe, un livre de messe illustré d'un fermoir en or, elle ne se gênera pas pour se le procurer. Mais si la femme n'a pas apporté un décime, si elle est venue comme un petit saint Jean dans le ménage, elle n'osera pas, sans permission, détourner un quart de franc de la communauté. Une femme placée dans cette position ne se permettra pas la dépense d'une botte d'échalottes, sans penser à la reconnaissance qu'elle doit à son mari. Si, au contraire, la femme apporte, je sais qu'au premier coup d'œil ça paraît beaucoup plus avantageux; mais c'est une illusion, c'est un mirage comme ceux qui égarent le navigateur dans l'Océanie, ou le pèlerin dans les sables du désert. Suivez mon raisonnement.... Le mari est, de sa nature, dissipateur. Qu'il apporte ou qu'il n'apporte pas, il emporte; il dépense treize fois plus que la femme, c'est mathématiquement démontré : eh bien! s'il faut que les deux associés puisent à la caisse avec la même rapacité...., on voit bientôt le fond.

La femme est extrême en tout : quand elle se met à dépenser, elle donnerait quarante-sept sous pour boire à un cocher de citadine. Otons à la femme le droit de décaisser, en lui rappelant qu'elle n'a rien encaissé. Voilà pourquoi je vous donne ma fille sans dot. Si vous trouvez un mot à répondre à cela, je serai le premier à demander aux Chambres le rétablissement du divorce. Mariez-vous toujours, je vous donne ma parole d'honneur que je n'abuserai pas d'une concession que vous pourriez faire en ce moment à mon éloquence.

Le jeune homme amoureux épouse la fille, nourrit le beau-père et maudit le mariage.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 72. —

Robert-Macaire reconnaissant.

Robert-Macaire avait fait joyeuse vie toute une demi-journée en compagnie de l'ami Bertrand, et d'un troisième personnage que ce dernier avait convié.

Macaire avait chargé Bertrand de toutes les menues dépenses, telles que celles du cirage des bottes, des distributions d'aumônes sur la route, de l'achat philanthropique des balais d'Alsaciennes, et de la taxe exigible à la douane des ponts suspendus sur la Seine.

Les autres dépenses regardaient Macaire, ce qui ne signifie pas qu'il les payât. Par exemple, le matin, à jeun, on avait pris une citadine qui avait transporté les trois voyageurs pendant cinq heures; quand Macaire la renvoya, il appela à haute et intelligible voix le cocher, auquel il versa un

verre de cognac, que Bertrand paya, et lui dit : — Cocher, combien vous est-il dû? voyons, cinq heures...

— Cela fait 7 francs 50 centimes, dit Bertrand.

— Bertrand, réplique Macaire, tout homme est sujet à l'erreur, mais vous plus que tout autre vous semblez vous y complaire comme dans un hamac. Il est dû à ce brave citoyen un franc en plus du chiffre que vous accusez; en ajoutant un franc, pour boire, c'est deux francs en sus; mettons encore une heure dont je vais expliquer l'emploi, nous avons un total de....

— Dix francs, dit Bertrand.

— Onze francs, Bertrand, et non pas dix... Toujours dans l'ornière, ce diable de Bertrand!... on dirait qu'il n'a aucune espèce de principes de morale ni d'arithmétique... Maintenant, cocher, prêtez-moi un crayon. Macaire écrit un petit billet qu'il plie en quatre et qu'il remet au cocher, qui s'éloigne.

En faisant une plaisanterie, au Jardin-des-Plantes, Macaire a cassé par distraction, sur le dos de Bertrand, la canne du monsieur qui complète la trinité des promeneurs. En rentrant dans Paris, M. Robert-Macaire donne à la victime de sa maladresse un superbe jonc, dont le prix fait bondir à trois reprises Bertrand sur ses tibias; même manége que pour le paiement du fiacre; Robert-Macaire prend un crayon, écrit quelques lignes, signe, se penche à l'oreille de la marchande de cannes, et sort en souriant.

Bertrand commence à tomber dans de sérieuses réflexions. Il regarde son ami de travers, et, s'il osait, il lui demanderait compte de ses modes de paiement, qui lui paraissent suspects. — J'ai entendu raconter, se disait Bertrand, en *à-parte*, n'osant pas faire part de ses réflexions, que certains messieurs, que je désignerai provisoirement sous le nom des messieurs de la rue de Jérusalem, font payer leurs fiacres à la caisse de l'administration... Est-ce que Macaire, mon ami Macaire, serait agrégé aux membres des patrouilles grises!... Il n'y a pas de sots métiers...; un mouchard honnête homme, bon père de famille, bon fils, bon époux, qui monte sa garde, et qui paie ses contributions, est, à mes yeux, plus estimable qu'un autre mouchard qui ne fait pas tout ça; mais c'est égal, ça me paraîtrait drôle de savoir mon ami Macaire là-dedans.... ça n'est pas sa place.

Macaire s'aperçut à temps que les idées de son Pilade tournaient au noir, il le poussa violemment dans le premier restaurant qui se présenta, et dit d'une voix engageante : — Allons, Messieurs, pas de façon! c'est moi qui paie.

Bertrand eut un moment d'hésitation avant de mettre son feutre au

LES

ROBERT-MACAIRE

N°. 72.

Un bon mari.

— *TOTAL 27f. 50c.* C'est bien! vous porterez cette note à ma femme qui vous soldera.... — Est-il heureux ce gueux de Macaire, sa femme paye ses dettes!... — Oui, j'ai une excellente femme qui travaille comme un nègre, se prive de tout et me sacrifierait sa vie.. une femme qui m'adore! aussi, je ne suis pas ingrat, elle a déjà huit enfans, je veux qu'elle en ait douze.... **Bertrand**, En voilà une d'heureuse!!!

Chez Aubert, gal. Vero-dodat

Imp. d'Aubert et Cie

clou ; il ne put tenir au soupçon qui le dévorait ; il s'élança dans les bras de son ami, en répétant avec attendrissement : — Macaire, jure-moi ta parole d'honneur la plus sacrée que tu n'es pas ce que je pense que tu es!

— Qu'est-ce qui vous prend donc, Bertrand? Êtes-vous tombé en enfance? êtes-vous déchu de votre état d'être intelligent?

— Si tu étais ce que je crois bien que tu n'es pas, continue Bertrand sur le même ton, la julienne me paraîtrait amère. Je t'ai vu solder le fiacre avec un petit papier, acheter une canne avec un petit papier...; tu n'as pas même pour excuse, en 1839, de dire que ce sont des assignats... Je ne te cache pas, Macaire, que tous ces petits papiers-là nous font peur à mon ami et à moi... Si tu veux être dans nos petits papiers, explique-nous les tiens.

Un éclat de rire fut la réponse de Robert-Macaire, et il se mit à fredonner...

Bertrand poursuivit : — Des chansons ne sont pas des raisons.

— Du champagne ! garçon, dit Macaire.

Quand le moment de payer la carte fut venu : — Garçon, s'écria l'amphitryon, un crayon et du papier!...

Bertrand jeta un regard terrifié sur son ex-ami.

Robert-Macaire écrivit, et quand il eut signé, il tendit le petit papier à Bertrand, qui lut ces mots :

« Madame Macaire, il vous plaira payer à mon ordre, et à présentation, la somme de vingt-sept francs cinquante centimes, montant d'un léger repas offert par moi à deux amis. Je compte sur votre amour pour faire honneur à ma signature et à mon nom, qui est le vôtre.

« *Signé* : MACAIRE. »

— Garçon, dit Macaire, vous porterez cette note à ma femme, qui vous soldera.

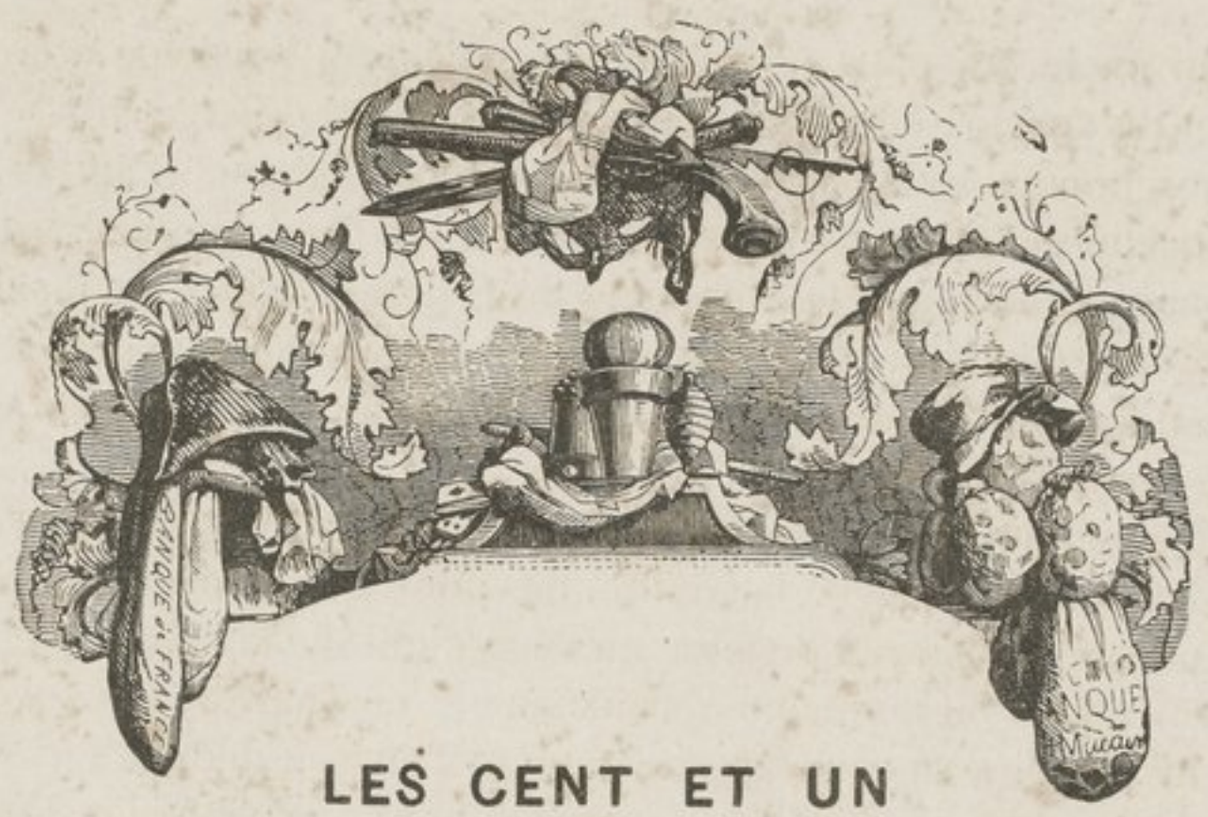
— Comment! c'est à sa femme qu'il écrivait!... c'est elle qui paie les fiacres, les cannes cassées, le champagne! O Macaire! que je te demande pardon ; je t'en fais mes excuses le verre à la main ; buvons encore une bouteille, tu en seras quitte pour mettre trente-deux francs au lieu de vingt-sept. Est-il heureux, ce gueux de Macaire ! sa femme paie ses dettes !

— Oui, j'ai une excellente femme qui travaille comme un nègre, se prive de tout et me sacrifierait sa vie..., une femme qui m'adore ; aussi, je ne suis point ingrat : elle a déjà huit enfants, je veux qu'elle en ait douze.

Bertrand. — En v'là une d'heureuse !

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 73. —

Robert-Macaire neveu.

La tradition ne nous a pas transmis les portraits de famille de tous les membres de la famille Macaire : nous regrettons cette indifférence des contemporains, qui aura laissé passer chez le marchand de bric-à-brac ces types précieux, chaînons de la grande histoire morale de notre vertueuse génération.

Nous nous trouvons donc, à regret, dans l'impossibilité de savoir si l'honorable moribond que le crayon de Daumier représente ici dans un fauteuil, appartient à la branche mâle ou femelle de la parenté Macaire. Ce beau vieillard en bonnet de coton est-il un oncle maternel, ou bien un oncle paternel, ou n'est-il qu'un oncle à la mode de Bretagne, c'est-

à-dire un oncle qui n'est pas un oncle, mais qui participe à la fois de l'oncle et du cousin, en ayant quelque droit au titre de neveu?

Ne cherchons point à éclaircir ce point généalogique. D'autres, après nous, s'occuperont longtemps encore de la famille de notre héros. Plus d'une maison réclamera les honneurs de la descendance, et il sera dans son intérêt de découvrir les filons les plus cachés de la mine généalogique.

Contentons-nous d'être les historiens fidèles de la scène solennelle qui se passe sous nos yeux.

Depuis longtemps les exigences de la vie errante avaient emporté notre héros loin du sanctuaire de la famille. Ses nombreuses occupations ne lui avaient pas même permis de jeter un coup d'œil sur la statistique vivante des Macaire plus ou moins nombreux que le ciel n'avait pas encore rappelés à lui. A peine le coureur d'aventures s'était-il demandé si sa nourrice vivait encore; il n'avait pas questionné une seule fois la liste liturgique de l'église, pour se rappeler sa concordance avec les fêtes patronales des grands et petits parents. Depuis son sevrage, Robert-Macaire n'avait pas mémoire d'avoir déposé, au jour de l'an, aucune carte de visite chez un portier quelconque, et, depuis la Circoncision jusqu'à la Saint-Sylvestre, il n'avait jamais acheté pour une fête le moindre coquelicot; en un mot, Robert-Macaire agissait comme si les oncles étaient éternels, et comme s'il n'y avait pas un moment de transition entre ce monde et l'autre, qu'on appelle, on ne sait trop pourquoi, un monde meilleur. Notre étourdi de neveu ne pensait pas que tous les oncles du monde, arrivés à ce moment de migration, font une récapitulation générale de tous les neveux et nièces qu'ils laissent sur la terre, et qu'après chaque nom ils additionnent le nombre des visites faites aux jours fériés, et les heures pendant lesquelles on leur a chanté des romances ou récité des compliments, et les parties de loto, de piquet, ou de dominos qu'on a faites avec eux dans les veillées d'hiver.

Quand le vénérable oncle Macaire mit à jour cette comptabilité, il trouva de nombreux zéros au compte courant du neveu Robert. L'oncle s'affectait d'autant plus de ce déficit d'égards, que, suivant la coutume, celui qu'il aimait le plus était celui qui avait tout fait pour être le moins aimé. Le brave vieillard faisait un vœu, c'était que son coquin de neveu sonnât à sa porte avant que la mort ne vînt frapper en personne.

A ce moment, la sonnette annonça une visite.

Un romancier nous dirait, en cent vingt-trois pages, ce qui se passa dans le cœur du moribond à ce son imprévu de sonnette. — Est-ce la mort, est-ce mon neveu? Quel thème à broder! L'auteur de cet article déplore le défaut d'espace, et il demande pardon au lecteur d'être obligé de couper

LES ROBERT MACAIRE

N.° 73.

Imp.d Aubert & C.ie

OUI ! MONS.. ONCLE

mon vertueux oncle je fus dissipateur, joueur, débauché, j'eus bien des torts, en un mot, je fus lejer ; mais vous êtes malade, les malade, les médecins vous abandonnent ... l'accours, je tombe à vos pieds je jure ..... tout ce que vous voudrez et je ne vous quitterai qu'a la mort, mon bon oncle, mon excellent oncle ! Embrassons-nous et que cela finisse.

Macaire, légataire universel, fait jeter son cher oncle dans la fosse commune.

court à la situation, en annonçant que le coup de sonnette était donné par le neveu.

Robert-Macaire ne fit qu'un bond de la porte au fauteuil de son oncle; son premier geste fut de lui tâter le pouls, et sa première phrase :

— Oui, mon oncle, mon vertueux oncle, je fus dissipateur, joueur, débauché; j'eus bien des torts; en un mot, je fus léger...: mais vous êtes malade, très-malade, les médecins vous abandonnent..., j'accours, je tombe à vos pieds, je jure... tout ce que vous voudrez, et je ne vous quitterai qu'à la mort, mon bon oncle, mon excellent oncle! embrassons-nous, et que cela finisse!

En effet, tout fut fini le lendemain pour le respectable vieillard! il alla rejoindre ses aïeux. Le dernier acte de sa vie fut une donation de tous ses biens à son neveu Robert.

Quand les *Petites-Affiches* dirent la perte que venait de faire la famille Macaire, le tailleur de l'héritier crut devoir prendre sur lui de confectionner un costume complet de deuil à Robert-Macaire; il lui donna ce que les drapiers avaient de plus beau en elbœuf, dit pompe funèbre.

— Rêvez-vous, monsieur Vandelstaberkaeldermann? dit Macaire à son fournisseur; mon ami, il n'y a que les concierges et les monarques plus ou moins constitutionnels qui portent aujourd'hui le deuil; le bourgeois, converti à la philosophie, procède à l'abolissement de cet usage. D'ailleurs, on commence à reconnaître généralement, grâce aux principes religieux qui reviennent, on commence, dis-je, à comprendre que celui qui part est beaucoup moins à plaindre que celui qui reste; donc, à bien prendre les choses, c'est le défunt qui devrait porter le crêpe. Non, je ne donnerai point aux passants le spectacle immoral d'un homme qui pleure le trépas d'un vertueux vieillard. Mon oncle est allé reprendre sa place parmi les archanges; je crains seulement qu'il ne se fasse pas à l'usage des ailes qu'on porte, dit-on, dans les cieux; les ailes lui iront mal. C'est un être surhumain qui est remonté vers son berceau! Si vous aviez vu son dernier regard, vous auriez compris avec quelle joie il quittait notre planète. Si quelque pensée inquiète l'attrista un moment, ce fut de me laisser, ici-bas, l'embarras d'une grande fortune, des liasses de papiers, des titres de propriétés à déchiffrer, et un nom chargé de vertus à soutenir. Je veux mourir comme lui, monsieur Vandelstaberkaeldermann... je veux mourir comme mon oncle, et vous viendrez me voir finir... dans une cinquantaine d'années, quand son souvenir commencera à s'effacer de la mémoire des hommes. Auparavant, j'ai des devoirs à remplir.

Macaire, légataire universel, fait jeter son cher oncle dans la fosse commune.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 74. —

Robert-Macaire faisant un dividende.

Il est d'usage, à la police correctionnelle, de classer les différentes espèces de vols sous certaines dénominations qui aident beaucoup à l'étude de cette science spéciale qui constitue l'art du voleur : ainsi on connaît le *vol à la tire*, le *vol à l'Américaine*, *à la graisse*, *au bonjour*, etc., etc. Eh bien ! tous ces genres de vol réunis n'ont pas produit, à eux tous, un bénéfice aussi grand que le simple *vol au dividende*, vol mis en usage par une foule de gérants fort désavantageusement connus sur la place de Paris.

Il y avait deux méthodes spéciales pour pratiquer le vol au dividende, et les plus grands maîtres, les plus illustres professeurs sont encore partagés entre eux sur la méthode qui est la plus productive. Cependant,

l'autorité de Robert-Macaire doit faire poids dans la balance, et nous n'hésitons pas à croire que le vol au dividende le plus productif est celui qui a reçu l'approbation de ce célèbre personnage. Le premier système, le plus vulgaire, le plus banal, et, il faut le dire, le plus économique, consistait à promettre aux actionnaires un dividende monstre, enfin un de ces dividendes semblables au poisson que demandait le vieux sultan Shahabaham, c'est-à-dire un dividende comme on en voit peu, comme on n'en voit guère, comme on n'en voit pas !

Ces promesses produisaient d'ordinaire un effet assez agréable, surtout quand on ne ménageait pas les annonces dans les journaux, les grandes affiches jaunes sur toutes les murailles, et surtout lorsqu'on faisait bien mousser l'affaire à la Bourse. Le moindre dividende promis à messieurs les actionnaires de l'un et de l'autre sexe ne s'élevait jamais à moins de cinq cents pour cent. Quelques spéculateurs eurent la petitesse de promettre seulement quatre cents pour cent, et leur ignoble lésinerie fut punie comme elle le méritait : on ne prit pas d'actions. Est-ce que quelqu'un se respectant un peu consentirait à faire un simple placement à quatre cents pour cent? Allons donc! autant vaudrait enfouir son argent au fond de sa cave!

Par exemple, lorsque messieurs les actionnaires, profitant de l'article 36 ou 48 de l'acte de Société, venaient, à la fin du premier semestre, pour toucher à la caisse le premier coupon d'intérêts, coupon montant à deux cent cinquante pour cent, le gérant ne manquait jamais de profiter du bénéfice de l'article 57 ou 63 du même acte de Société, article désagréable qui prévoyait la nécessité où l'on se trouverait peut-être un jour de convoquer les actionnaires pour faire un nouvel appel de fonds. Du reste, cet appel était pour donner une extension bien plus prodigieuse encore à la Société, et un léger versement de vingt-cinq pour cent devait forcément produire d'immenses dividendes pour l'avenir! Il faut avouer que l'Avenir est un garçon charmant qui a bien de la complaisance, car on ne se gêne jamais pour tirer sur lui une foule de traites dont le capital est effrayant. Il est vrai que le gaillard se permet de temps en temps de laisser protester ces effets.

Quant à la seconde manière de procéder au *vol au dividende*, elle fut révélée, un certain soir, au baron de Wormspire et à Bertrand par l'illustre Macaire, dans un de ces moments d'épanchements intimes, en buvant du punch, du thé ou du vin chaud. Après avoir narré les différents *vols au dividende* qu'il avait pratiqués jusqu'à ce jour dans le cours de sa vie commerciale, Robert-Macaire prit la parole en ces termes :

— Une autre fois, je fis encore un bon tour... J'avais créé une Société

LES

ROBERT-MACAIRE

N° 74

...Une autre fois, je fis encore un bon tour..... j'avais créé une société au Capital de 10 millions pour l'exploitation des tiges de bottes en carton..... je n'avais placé que 8 actions représentant 1,200 malheureux francs..... j'assemble mes huit actionnaires et je leur tins à peu près ce langage

Eh! bonjour, Messieurs les badeaux;
Que vous êtes jolis, que vous me semblez beaux!

— Je leur promets plus de fromage que de pain, je leur distribue un dividende de 50/00 je les chauffe un peu et je laisse mijoter..... le lendemain on s'arrachait mes actions, je les place toutes et à la réunion suivante je dis:

...Dans le dernier compte, je me suis trompé, j'avais oublié le prix du carton et la façon, vous me redevez le dividende distribué, je vais le retenir..... je posai Zéro et je retins le reste.

Ah! ah! ah! ah! (fait BERTRAND) — Hi! hi! hi! hi! (fait WORMSPIRE)

Imp. d'AUBERT & Cie

Chez Aubert, gal. Vero-Dodat

au capital de dix millions pour l'exploitation des tiges de bottes en carton.....

— Comment, des tiges de bottes en carton? ne put s'empêcher de dire le baron de Wormspire.

— Oui, mon cher baron, en carton!... Oh! mais, en *carton-pierre*... Bref, je n'avais placé que huit actions représentant douze cents malheureux francs... On ne pouvait pas marcher longtemps avec cela : aussi, je m'empressai d'assembler mes huit actionnaires, et je leur tins à peu près ce langage :

« Eh! bonjour, messieurs les badauds;
« Que vous êtes jolis, que vous me semblez beaux ! »

Après ce préambule, je leur promets plus de fromage que de pain, je leur distribue un dividende de cinquante pour cent..., je les chauffe un peu, et je laisse mijoter.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il arrive? dit Bertrand.

— Ce qu'il arrive, imbécile!... Le lendemain, on s'arrachait mes actions; je les place toutes..., et, à la réunion suivante, je dis :

« Messieurs, dans le dernier compte, je me suis trompé... : j'avais oublié, dans la fabrication de mes chaussures économiques, le prix du carton et la façon! Vous me redevez par conséquent le dividende distribué... Je vais le retenir..., car vous devez comprendre qu'erreur n'est pas compte, et vous ne voudriez pas me faire tort de ce versement irrégulier. »

En conséquence de quoi, dans le compte définitif je posai *zéro* et retins le reste!... Voilà, mes amis, ce que j'appelle le *vol au dividende perfectionné*.

— Ah, ah, ah, ah! fit Bertrand.

— Hi, hi, hi, hi! fit Wormspire.

Ainsi donc, malheureux actionnaires, vous êtes avertis; tenez-vous sur vos gardes! Vous voyez qu'il faut vous méfier des gérants, même lorsqu'ils vous paient des dividendes.

A l'instar d'un sage Troyen, dont le nom nous échappe, un sage actionnaire doit dire :

« Moi, je crains les *gérants* jusque dans leurs présents! »

Le plus sûr et le plus agréable pour un actionnaire, c'est de ne rien toucher du tout. Cela s'est déjà vu!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 75. —

Robert-Macaire et ses élèves.

Jamais professeur n'obtint une vogue pareille à celle que sut obtenir si promptement et si peu honorablement le célèbre Robert-Macaire. Vous vous souvenez que notre gaillard s'affubla un jour d'une robe noire ornée de lapin blanc, et se livra à une série de leçons véritablement industrielles. Les paroles de l'orateur ne tombèrent pas dans des oreilles inattentives, et, quelques mois après, Robert-Macaire fut effrayé lui-même du grand nombre d'élèves qu'il avait formés tout à coup; le maître craignit tout à coup de se voir débordé, éclipsé, enfoncé, pulvérisé par ses jeunes disciples.

Aussi, flânant un jour sur la place de la Bourse, en compagnie de son inséparable Bertrand, Macaire, en voyant la foule d'industriels qui s'é-

taient imprégnés de ses idées, de ses habitudes, de sa démarche, et même de sa tournure, ne put s'empêcher de s'écrier :

— C'est tout de même flatteur d'avoir fait tant d'élèves....; mais c'est embêtant..., il y en a de trop; la concurrence tue le commerce; et pour peu que cela continue, nous serons débordés, nous deviendrons perruques, *rococos*, nous crèverons de faim...; faudra nous faire gendarmes ou capucins!

— Oh! gendarmes! dit Bertrand; nous n'avons pas besoin d'avoir recours à cette extrémité... Et puis, peut-être nous chercherait-on chicane relativement...

— Relativement à quoi, monsieur Bertrand?

— Eh bien! relativement à notre enrôlement... Nous avons bien d'autres professions que nous pouvons parcourir encore avec beaucoup d'agrément.

— Et quelle profession, imbécile!... puisque je te dis qu'on a tout gâté. Une foule de gamins ont d'abord marché de loin sur nos traces; puis, aujourd'hui, ces polissons nous marchent littéralement sur les talons.... Ainsi, vois cet épicier là-bas : il fait du café moka tout comme je pourrais le manipuler moi-même; il connaît parfaitement la triture des affaires, et de la carotte séchée au four... Veux-tu te faire boulanger?... il te faudra suivre stupidement les errements de deux cents autres mitrons qui font passer huit onces pour une livre... Si nous voulons nous établir marchands de vin, nous ne pourrons pas apporter la plus petite innovation; le bois de Campêche est depuis longtemps dans le commerce, et la rivière coule pour tout le monde!... c'est vraiment vexant.

— Nous ne pouvons même pas nous établir capucins.... : ils ont été supprimés pour cause d'insalubrité publique.

— Diable, c'est vrai!... Tu as de l'érudition, Bertrand! et si l'on t'avait donné de l'éducation, peut-être serais-tu même parvenu à apprendre à lire....; mais je ne t'en estime pas moins.

— Ah! une idée!... Macaire, si nous entrions dans la diplomatie?

— Hum! hum! c'est bien mêlé.... Et puis, nous aurons dans cette partie-là encore une fière concurrence; car, sans compter mes élèves, qui ont déjà fait leur chemin de ce côté, nous aurons de plus les nombreux élèves d'un autre professeur qui fut aussi fort distingué dans son temps... Ote ton chapeau, Bertrand; respect à sa mémoire!

— Ah, oui! monsieur...

— Chut, Bertrand, ne parlons pas politique!... C'est grâce à notre prudence sur ce point délicat que nous avons toujours conservé notre libre arbitre... Ne nous faisons pas suspecter d'être suspects, car alors le

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 75.

....C'est tout de même flatteur d'avoir fait tant d'élèves !.... mais c'est embêtant, y en a de trop la concurrence tue le commerce et pour peu que ça continue nous serons debordés nous deviendrons perruques **rococos** nous crèverons de faim, faudra nous faire gendarmes ou capucins .....

Chez Aubert, qui Vive-dedat

Imp.e d'Aubert et Cie.

gendarme ne serait plus notre ami... Du reste, tu peux te permettre une opinion politique, pourvu que tu la conserves entre cuir et chair.

— Ah, mon Dieu! je n'y tiens pas!... Et puis, d'ailleurs, si tu tiens absolument à ce que nous nous présentions au gouvernement pour l'appuyer en qualité de gendarmes, il faut que nous montrions des sentiments analogues à la buffleterie jaune... La nuance de notre opinion politique doit concorder entièrement.

— Eh bien, non, Bertrand!... nous ne serons pas gendarmes; mon cerveau vient d'être illuminé tout à coup.... Je croyais d'abord que c'était une envie d'éternuer, mais c'était mieux que cela, Bertrand : c'était une idée lumineuse, archi-lumineuse, qui traversait le cerveau de ton ami.

— Ah! Dieu te bénisse!.... Voyons l'idée du cerveau; éternue-moi cette heureuse idée.

— Pour nous distinguer du vulgaire qui obstrue toutes les routes qui conduisent à la fortune, pour sortir de cette foule de petits Macaires qui se dressent sur la pointe du pied pour s'élever à la hauteur de la poche de leurs voisins, il nous reste un moyen excellent.... Faisons-nous *honnêtes gens !...* Comme nous serons les seuls dans cette partie, cela nous vaudra dix mille francs par an, c'est-à-dire la somme allouée au lauréat du *prix de vertu*... Gagnons le prix chaque année, et nous avons dix mille francs de rente!

— Tiens, tiens, tiens! Ah çà, mais, cela sera peut-être difficile de gagner tous les ans le prix en question..., quand on n'a pas été élevé dans la chose?

— Que t'es bête, Bertrand!... Est-ce que la vertu n'a pas aussi sa banque?... Nous distribuerons quelques bouillons en place publique et en plein midi...; nous ouvrirons une foule de souscriptions que nous ferons remplir par nos connaissances...; nous adopterons une foule de petits Savoyards qui nous rapporteront chaque soir ce qu'ils auront gagné pendant le jour...; tu te jetteras dans la Seine quatre fois par an, et je te repêcherai immédiatement le même nombre de fois... bien exactement...; tu te suicideras par le charbon trois fois, et j'accourrai pour te sauver la vie dès les premiers maux de cœur; tu m'apprendras qu'il te faut cinq mille francs pour te sauver l'honneur, et je te donnerai dix mille francs...; tu annonceras ce fait généreux dans tous les journaux.... Bref, avant six mois je veux être connu pour le plus grand philanthrope qui existe en Europe, et si on ne me donne pas le prix Montyon, c'est que nous serons volés comme dans un bois.

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 76. —

Une Mine d'or qui dort.

CAUSERIE RÉTROSPECTIVE.

Mon cher et honorable ami Macaire, tu auras beau chanter, tout cela n'empêche pas que tu ne sois dans une fausse voie.

— Parce que... s'il vous plaît?

— Parce que... parce que je ne perds pas de vue le programme de nos promesses à MM. nos commanditaires.

— Nous leur avons promis une mine d'or, pas plus; ils n'ont pas le droit de réclamer autre chose. La demande de la moindre parcelle de zinc, de plomb, d'antimoine ou de topaze ne serait pas admissible. Nous avons dit : Nous avons une mine d'or!... Mais bien entendu que nous avons parlé au figuré; c'est une expression métaphorique... Je ne sais pas si tu l'as comprise autrement, mais je n'ai jamais prétendu lui donner un autre sens.

— Je n'admets pas cette escobarderie; elle ressemble à celle des gro-

gnards de l'empire, qui, sous la restauration, criaient tout haut : Vive le roi! Louis XVIII souriait, et les vieux lapins de Moscou et autres lieux circonvoisins, ajoutaient tout bas... de Rome. C'est tricher, je n'entends pas comme ça les affaires.

— Si tu l'aimes mieux, nous dirons aux actionnaires : Messieurs, nous avons trouvé le produit tant désiré, tant cherché; nous sommes à six mille cinq cents pieds au-dessous du sol et nous roulons sur l'or.... Il n'y a plus qu'à nous baisser pour en prendre. Mais un scrupule nous est venu; nous frémissons à la pensée d'ouvrir cette nouvelle boîte de Pandore Là est la cause de tous les maux. Quand il n'y avait pas de ce métal, l'humanité ne connaissait ni l'égoïsme, ni l'ambition, ni le jeu, ni le luxe effréné, ni les repas qui usent le corps, ni les mauvaises passions qui flétrissent l'âme... D'un coup de pioche nous allons augmenter le total des calamités humaines. Nous demandons à boucher le trou, et à ce qu'il ne soit plus question de la mine fatale. Seulement, il sera fait mention de sa découverte pour satisfaire notre amour-propre : ce sera un brevet de capacité à l'époque où nous étions mineurs.

— Je connais les actionnaires, ils voudront prendre..... Ils sont comme ça.

— S'ils veulent prendre nous dirons : Nous nous sommes trompés... Nous avions cru trouver de l'or, nous n'avons que du sable..... première qualité, et tu formeras une société pour l'exploitation...

— Brrrrr! il v[illegible] armes dans le pays.

— Des ge[illegible]. tant mieux, ils te prendront des actions.

— Tu te [illegible]es dans le délire le plus déplorable, l'esprit sain se retire de toi. Je préférerais que tu te crusses maréchal de France, fusil à piston, théière ou réverbère; tu me ferais moins de peine que lorsque je t'entends considérer le gendarme comme un être qui nous considère.

— Oh! Bertrand, que vous ressemblez à la brute par vos sottes terreurs! Le souvenir des Adrets est loin, mon cher Bertrand; nos diverses et rapides apparitions aux assises, à la correctionnelle, et même au tribunal de simple police, se sont effacées par gradation de la mémoire des argus qui nous ont fait escorte. Nous-mêmes, nous ne nous rappelons plus les épisodes de notre jeunesse mouvementée, nous ne pourrions pas lire couramment les plus belles pages de notre existence. Il y a des moments où je crois avoir été toujours victime des fripons; par intervalle je me suppose actionnaire de toutes les commandites passées,

LES

ROBERT-MACAIRE

N° 76.

Imp. Aubert et Cie

Chez Aubert, gal. Vero dodat

Une mine d'or qui dort.

Ah! ça, nous avons bien réalisé notre million, mais nous avons promis de de l'or et nous ne trouvons que du sable..... Va, toujours: exploite ton capital, n'est-ce pas une mine d'or..... Oui, mais après..... Après: tu diras: je me suis trompé, c'est à refaire..... et tu formeras une Société pour l'exploitation du sable..... Brrrrrt!!, il y a des gendarmes dans le pays..... Des gendarmes! tant mieux, tant mieux! ils te prendront des actions.....

je pense avoir été juge et non jugé; et quand je passe à côté d'un procureur du roi, je suis à me demander si c'est moi qui l'ai envoyé en prison. Va-t'en donc avec confiance à la caserne de la gendarmerie, présente-toi avec aplomb, cause la tête haute et le regard fixe, dis à ces messieurs que depuis long-temps le besoin se fait sentir d'étendre sur la classe honorable à laquelle ils appartiennent les bienfaits du coupon. Vu la modicité de leur patrimoine et de leur revenu, offre-leur des actions nominatives, divisibles entre plusieurs personnes. Si par hasard il y avait doute sur ton individu, si quelque vieux souvenir surgissait et se jetait à travers la conversation, amène adroitement sur le tapis l'histoire de ta famille; dis que tu as eu un frère qui a fait quelques peccadilles jadis, mais que dans ses relations avec la gendarmerie il a eu tant à se louer de l'aménité de ces messieurs, qu'il te lègue sa dette de reconnaissance, que tu viens acquitter en leur offrant des actions.

— Ce n'est pas l'offre de l'action qui m'embarrasse, c'est le produit à exploiter. Si nous mettions une mine de fer en actions, par égard pour les poucettes et les menottes, le gendarme pourrait y mordre; mais offrir du sable... Si c'était à des jardiniers, passe encore. Et puis, ils vont croire que je leur offre des sabres...

— Laisse-les dans cette erreur, profite même de la quasi-consonnance du mot; dis-leur qu'on met les sabres en action, ça les flattera. Prends l'argent le plus tôt possible, délivre les coupons et va-t'en.

— Mais quand ils verront qu'il s'agit de sable?

— Tu soutiendras que tu n'as pas parlé de sabre. D'ailleurs, le sable, diras-tu, est un produit qui aura de l'écoulement; il est question de faire en France cinq nouveaux fleuves et onze rivières afin que la navigation soutienne avec avantage la concurrence contre les chemins de fer; il faudra sabler ces fleuves et ces rivières si on veut que le goujon s'y naturalise; donc notre marchandise aura un cours. C'est clair, ça coule de source.

Bertrand, enhardi par le discours de son ami, va frapper à la caserne des gendarmes; le brigadier le reconnaît et se rappelle que le visiteur est encore comptable de sept ou huit mois de séjour aux maisons de plaisance de Thémis. Le lendemain, l'agent de la Compagnie des sables écrit à Macaire qu'il n'a pu mettre qu'un seul individu dedans... et que c'est lui.

— Je croyais le gendarme plus oublieux, se dit Macaire; c'est une école... Heureusement elle est faite aux frais de Bertrand. M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de Béthune et Plon, 36, rue de Vaugirard.

LES CENT ET UN ROBERT-MACAIRE.

— ❧. —

Robert Macaire artiste.

Nous avons pris note quelque part du chiffre des portraits parisiens qui se confectionnent annuellement à l'huile, à l'aquarelle, à la miniature ou au crayon. Nous avons trouvé un total de trente mille, sur lequel dix mille copies n'ayant aucune espèce d'analogie avec le modèle qu'elles ont la fatuité de vouloir représenter. Sur ces dix mille physionomies, calquées sur originaux plus ou moins connus, Robert Macaire en revendique à peu près un cinquième. Il est un des plus hardis spéculateurs dans cette partie.

Long-temps avant de savoir faire le moindre nez, il avait déjà entrepris le portrait. Le portrait était la monnaie que notre héros mettait ou plutôt promettait de mettre en circulation.

Faisait-il une affaire, il disait au courtier : Mon garçon, ma fortune ne me permet pas de vous récompenser pécuniairement, mais mon talent me met à même de vous solder artistiquement. Je vous ferai vivre sur la toile.

Au lieu d'étrennes il promettait de croquer sa portière.

Il disait à son tailleur : Je vous mettrai un corps à ma façon dans un pantalon à la vôtre.

Robert Macaire possède quatorze chevalets et autant de boîtes à couleurs; il les dissémine, les jalonne suivant les besoins de sa vie accidentée.

Un de ces chevalets est chargé un jour sur l'impériale d'une diligence à l'adresse d'une comtesse châtelaine dont la propriété est à quelques lieues de la capitale.

Le lendemain Robert Macaire suit ses ustensiles de travail; il se présente chez la comtesse, comme s'il avait été mandé par elle.

—Il y a erreur, lui fait-on dire par une femme-de-chambre borgne et par un concierge boiteux.

— Erreur n'est pas compte, se dit l'artiste. Il regarde avec tristesse la jolie soubrette, et dit en concentrant un soupir : C'est dommage qu'il y ait quiproquo, j'aurais voulu peindre la suivante près de la grande dame; et, comme dans le tableau de Didon, la soubrette eût été plus jolie que la maîtresse. Il dit au concierge : Mon ami, je n'ai jamais vu dans mes voyages un physique aussi agréable que le vôtre. Vous êtes fait à peindre.

Le concierge et la soubrette retournent vers la comtesse; l'affaire s'arrange. La comtesse se fera peindre en Léda, avec un cygne à ses pieds et une cascade sur la tête. On envoie commander un cadre de treize pieds de large sur sept de hauteur. Il coûte huit cents francs; il arrivera à l'adresse de M. Macaire. Quand une missive annonce que le cadre est au lieu désigné, Robert Macaire avoue que le talent humain est impuissant pour reproduire les graces inimitables de son modèle; il craindrait de se rendre coupable d'un acte de vandalisme en continuant son ébauche; il croit être moins coupable en sautant la nuit par-dessus le mur. Par distraction il emporte un cachemire dont il s'était fait un turban.

Robert Macaire a une habitude à laquelle il lui coûterait beaucoup de renoncer. Après chaque séance en ville, il emporte le portrait ébauché; il amène à tour de rôle les camarades d'atelier et il obtient de l'un une retouche, de l'autre une esquisse de nez, d'œil, d'oreilles, à peu près dans les proportions qu'il désigne. Le lendemain le portrait est reporté chez la copie. Quand il se trouve à peu près achevé,

LES

ROBERT-MACAIRE

N°. 77.

L'Artiste Robert-Macaire.

(Bertrand au propriétaire) C'est un fameux peintre qui s'extasie sur la beauté de votre cheval et qui demande à en faire une étude ..... *(Le propriétaire congratulé)* Très bien, très bien ..... *(Rob.t Macaire au propriétaire)* Qu'elle magnifique bête, oh! Monsieur, qu'elle magnifique bête vous avez !!..... permettez donc que je complète mon étude en vous peignant à coté de votre magnifique cheval ..... cela fera un tableau .....

— Un mois après, le propriétaire reçoit une croûte vernissée, encadrée, et accompagnée d'une demande de mille écus. Il refuse de payer ce qu'il n'a pas commandé, Robert Macaire le poursuit en justice ... il paye alors par crainte du scandale, et l'Artiste passe à une autre étude.

à Paris, Chez Aubert,

Imp.: d'Aubert et Cie

Macaire introduit un essaim d'artistes, à la tête desquels Bertrand bourdonne d'admiration.

— Les yeux de Madame ou de Monsieur sont parfaits...

— Sa bouche est parlante.

— Sa main est frappante.

Bertrand embrasse Macaire.

Une autrefois Bertrand s'est introduit, en qualité de palefrenier, chez un dandy, membre du Jockei-Club. Quelques jours après l'admission de Pylade dans les écuries de l'amateur de chevaux, Macaire apporte un de ses nombreux chevalets, et le dresse près du noble coursier; un instant après, le maître de Bertrand survient et demande quel est l'individu qui prend la liberté de transformer son écurie en atelier.

Bertrand, au propriétaire : C'est un fameux peintre qui s'est extasié sur la beauté de votre cheval, et qui demande à en faire une étude.

Le Propriétaire, congratulé : Très-bien, très-bien.

Robert Macaire, au propriétaire : Quelle magnifique bête! Oh! Monsieur, quelle bête vous avez!!.. Permettez donc que je complète mon étude en vous peignant à côté de votre magnifique cheval... Cela fera un tableau.

Un mois après, le propriétaire reçoit une croûte vernissée encadrée et accompagnée d'une demande de mille écus. Il refuse de payer ce qu'il n'a pas commandé, Robert Macaire le poursuit en justice.

Il paye alors par crainte du scandale, et l'artiste passe à une autre étude.

Un prince russe emmène Robert Macaire à Moscou, parce que ce grand artiste a éprouvé le besoin de voir la patrie des effets de neige et de la calquer sur place. Malheureusement les engelures et l'onglée privent la Russie des chefs-d'œuvre qu'il avait eu la faiblesse de promettre sous des climats plus tièdes.

Il passe en Orient chargé par le gouvernement de croquer les monolithes. Le reflet des sables l'empêche de voir le paysage; il revient avec des lunettes et demande à la Chambre des députés une indemnité nationale pour les tableaux qu'il n'a pas pu faire.

En attendant, il publie la galerie des épiciers célèbres; l'ouvrage aura autant de livraisons qu'il y a d'épiciers, et l'aveugle-myope garantit la ressemblance de tous ceux qui paieront d'avance en souscrivant!

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Imprim. de Béthune et Plon, 36, rue de Vaugirard.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 78. —

Robert Macaire hors de cause.

Robert Macaire, habitué aux renseignements que la justice a pris l'habitude de lui demander sur un grand nombre de spéculations dont les principaux agents comparaissent à sa barre, s'est rendu à la sommation qui lui est faite au nom de la loi. Au commencement de l'audience il croit devoir dire :

— Messieurs le président et juges, j'ai l'honneur de me rendre à votre invitation.

Le président : Monsieur Macaire, la justice n'invite pas, elle ordonne. Si vous n'étiez pas venu, deux gendarmes vous auraient amené.

— Je n'ai point besoin de ces messieurs pour m'indiquer la route... du respect que je dois aux magistrats.

Les gendarmes ont amené sur la sellette un prévenu à qui le ministère public reproche d'avoir dérobé une boîte de pains à cacheter chez un financier auquel il allait proposer une affaire dont Macaire était le

chef. Macaire, interpellé sur ses relations avec l'accusé, répond qu'il n'a jamais eu une grande confiance dans la probité de ce sous-agent; mais, ajoute-t-il, entraîné par le flot des affaires, on ne peut perdre son temps à peser la moralité des commis; ajoutez à cela, magistrats éclairés, que les opérations industrielles emploient une population tellement abondante, qu'il n'est pas possible de discerner l'ivraie du bon grain. Il y a quelque chose de bas dans le vol qu'on reproche au prévenu, continue Macaire emporté par son indignation; je ne comprends pas qu'un être organisé dérobe une boîte de pains à cacheter; j'estimerais plus un homme qui s'approprierait une montre d'or ou un turban de cachemire...

— Monsieur Macaire, dit le président, vous professez ici des principes dangereux; la honte est égale pour les grands vols comme pour les petits.

— Donc, monsieur le président, il faut faire les grands.

— Si vous continuez je vais provoquer votre arrestation.

— Galilée a été incarcéré pour avoir dit que la terre tourne.

— Votre réponse est une impertinence; le tribunal aime à croire que vous ne sentez pas la portée de vos paroles.

— Je laisserai le tribunal dans cette creuse erreur. Je reviens donc au prévenu, qui ne demanderait pas mieux, j'en suis sûr, de revenir à moi; mais je le dis encore, cet homme est mal organisé. J'aurais dû deviner ses penchants au vol; il y a six mois qu'il s'égara dans mes bureaux un bâton de cire à cacheter; la cire à cacheter est de la famille des pains à cacheter, c'est un cas analogique; j'ai chassé mon garçon de bureau pour le fait, et je lui ai confisqué les onze cent trente-deux francs de cautionnement qu'il avait versés entre mes mains.

Le président : Mais, monsieur Macaire, c'est un vol.

— Oui, Monsieur le président, c'est un vol, un vol véritable, c'est mon opinion; nul n'a le droit de dérober ma cire à cacheter.

Le président : Je vous dis que c'est un vol de...

— De me prendre ma cire... il n'y a pas de doute.

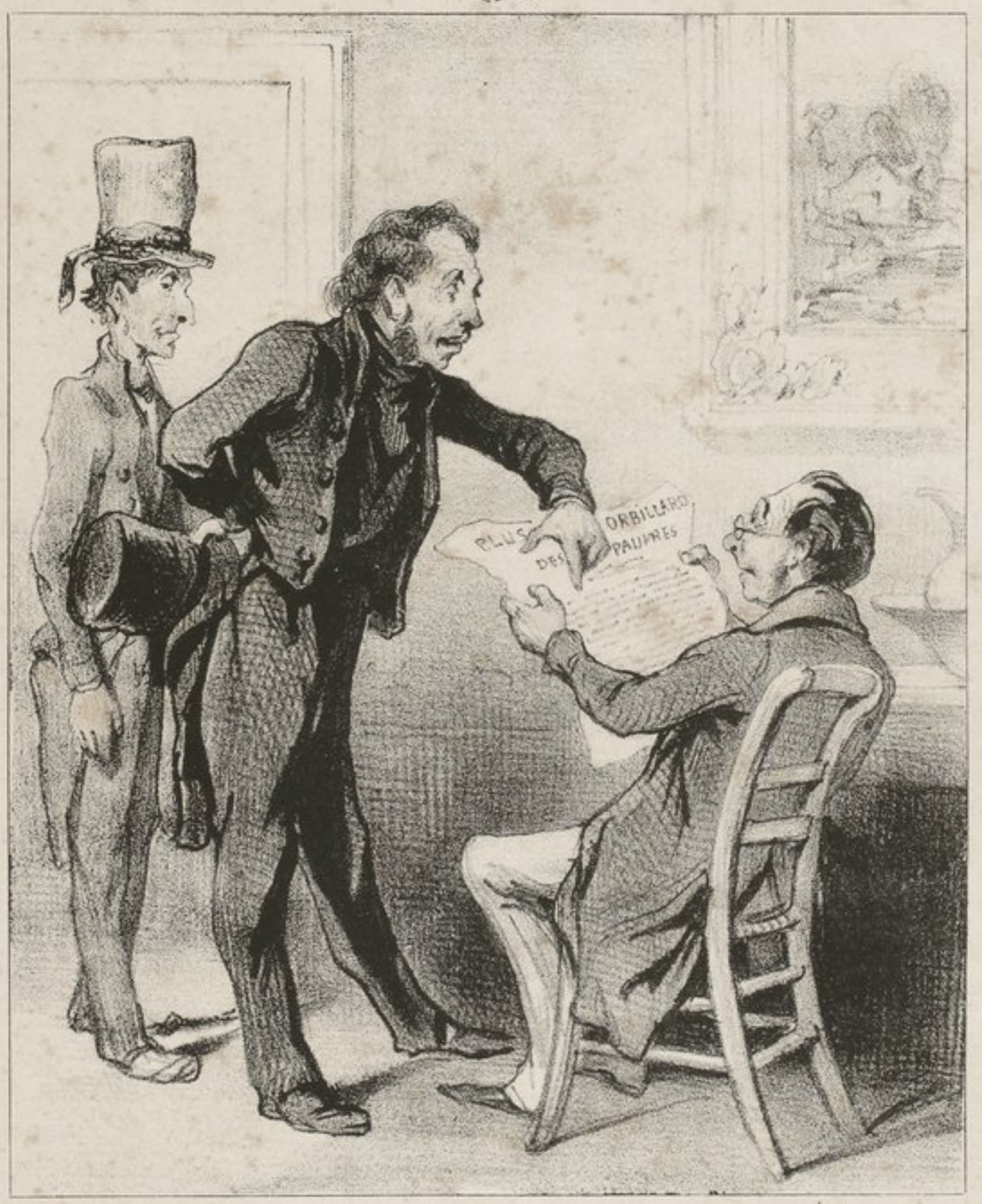
Le président : C'est un vol de prendre à un garçon de bureau onze cents francs pour un bâton de cire.

—La cire était première qualité, monsieur le président. Cependant, si votre opinion condamne mon acte de justice, je rendrai trente-deux francs à mon garçon de bureau; et même, s'il ressort de ces débats

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 79



—Oui, Monsieur, moyennant un petit abonnement à notre assurance, vous serez assuré de mourir.... de mourir en homme comme il faut, de vous en aller dans une bonne voiture bien commode, d'être pleuré par les pauvres de l'arrondissement et de laisser une inconsolable en Lettres d'or sur votre tombeau.... Et si vous ne teniez pas vos Promesses?—Alors il vous resterait nos quittances et votre recours devant les tribunaux.

Chez Aubert, Gal Vero dodat

Impr. d'Aubert et Cie

que le gaillard qui me semble coupable, soit innocent, outre les trente-deux francs, je rendrai mon estime à celui que j'ai accusé. Répondez, vous là-bas... Devant Dieu et devant les hommes, êtes-vous coupable du vol sans effraction, de mon bâton de cire à cacheter? Ne laissez pas plus long-temps la fortune d'un innocent en séquestre. J'ajouterai même que les *intérêts* du garçon de bureau sont compromis, depuis que j'ai saisi son capital.

Le président fait observer à Macaire que ses paroles sont étrangères à la cause. On le fait mander pour donner à la justice quelques renseignements sur le prévenu, qui, outre les délits dont il doit compte, est encore sous le poids d'une accusation de vagabonage. Dans le cas où le tribunal userait d'indulgence, on demande à Macaire s'il consentirait à reprendre l'accusé parmi ses commis.

— Si ce drôle a un cautionnement, je me chargerai de sa conversion et de son domicile. Si messieurs les juges veulent se cotiser ou me faire un bon à vue ou à courte échéance, je prendrai la responsabilité de ses faits et gestes.

Le président fait observer à Macaire que la magistrature n'est pas organisée dans le but de faire des cautionnements.

— Si messieurs les gendarmes, qui semblent s'intéresser à l'accusé, voulaient, ajoute Macaire, abandonner leur masse en nantissement de la bonne conduite de ce mauvais sujet, nous pourrions encore faire affaire.

Le gendarme fait un signe négatif.

— Alors, que voulez-vous qu'on espère d'un garnement dont les gendarmes eux-mêmes désespèrent? Une telle conversion est une impossibilité sociale. Frappez-le suivant le Code et vos consciences.

Le prévenu prend à son tour la parole :

— Messieurs, voici la vérité : je suis un petit voleur, mais monsieur Macaire en est un grand... J'ai chipotté, chipotaillé des riens; il a grinché, floué, agioté sur une grande échelle. J'ai gagné la misère et la police correctionnelle; il a gagné des millions et il m'accuse.

Le tribunal n'ayant pas à juger le grand voleur, condamne le petit, et Macaire se retire la tête haute.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de Béthune et Plon, 36, rue de Vaugirard.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 79. —

Robert Macaire pompier-funèbre.

Les sociétés d'assurances ont pris depuis quelques années une extension prodigieuse. — On vous assure votre maison, votre mobilier, votre femme, vos enfants, votre santé, vos procès, vos bestiaux, votre existence même! —Vous pensiez peut-être qu'après cela on ne pourrait plus rien trouver à vous assurer? — eh bien! rassurez-vous, on vous assurera même votre mort.

C'est comme nous avons l'honneur de vous le dire, moyennant une légère prime, payée exactement de mois en mois, on avait l'agrément de pouvoir se dire pendant toute sa vie : — « J'aurai un convoi de première classe ! » — Voilà qui est agréable... On ne rend pas assez justice à la volupté du convoi de première classe.

Macaire, s'étant établi pompier-funèbre, voulut nécessairement faire beaucoup mieux que toute autre entreprise rivale : il eut la louable prétention d'enfoncer à quatre-vingt-cinq pieds sous terre tous ses rivaux et tous ses souscripteurs.

Notre héros échangea donc son costume vert et rouge contre une défroque beaucoup plus analogue à sa nouvelle profession; — habit, veste et culotte, tout fut complètement noir. — On sait que, dans notre belle patrie, cette nuance lugubre est adoptée pour les costumes de deuil : et voilà pourquoi on ne manque jamais de s'en revêtir le jour de ses noces! — Il faut avouer que le Français est malin, mais fort inconséquent dans le choix de ses costumes !

Macaire, accompagné de son ami Bertrand, qui, de son côté, s'était transformé en un *Croque-mort* fort agréable, commença une tournée générale chez tous les Parisiens qui étaient notés dans le quartier pour jouir d'une mauvaise santé. — Notre pompier-funèbre accostait son futur client en lui disant :

— Monsieur, je viens vous proposer de faire partie de la nouvelle société d'assurances que je viens de former...Vous me semblez, mieux que personne, pouvoir en apprécier tous les avantages...

— Comment, monsieur... qu'est-ce que c'est que cela?... une société mortuaire!... Et vous me proposez d'en faire partie ?

— Oui, monsieur; moyennant un petit abonnement à notre assurance, vous êtes assuré de mourir... de mourir en homme comme il faut... de vous en aller dans une bonne voiture bien commode... d'être pleuré par les pauvres de l'arrondissement, et de laisser une veuve inconsolable, en lettres d'or, sur votre tombeau!...

— Et si vous ne tenez pas vos promesses ?

— Alors, il vous resterait nos quittances et votre recours devant les tribunaux !

— Cet article me paraît fort sagement rédigé !..... Et quel est le tarif de votre assurance ?

— Oh ! nous avons des convois à tout prix... Voici la carte... depuis le modeste corbillard, jusqu'au cortége composé de cinquante berlines noires, attelées de chevaux blancs, avec des cochers à nez rouges... Le coup-d'œil est magnifique... On paie trois cents francs par an si l'on veut jouir de cet enterrement royal... C'est pour rien... Si l'on veut y joindre un mausolée au Père-Lachaise, on ajoute deux cents francs.

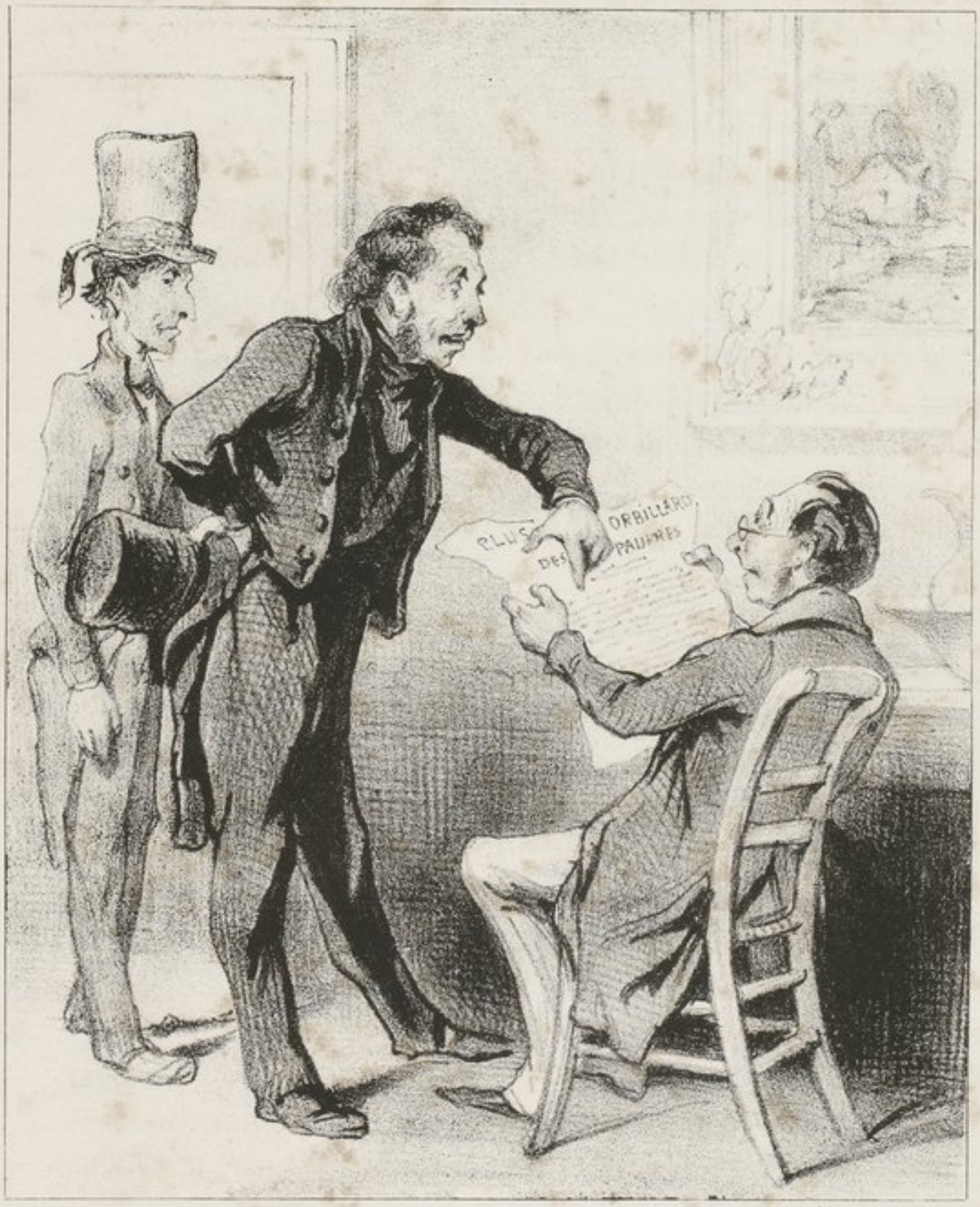
— Diable ! mais cela commence à me paraître un peu cher !

— Comment, monsieur, vous trouvez cela cher !... Mais vous ne songez donc pas que vous aurez dès aujourd'hui le plan de ce mausolée.... On vous montrera le terrain qui vous appartiendra au Père-Lachaise....

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 79



—Oui, Monsieur, moyennant un petit abonnement a notre assurance, vous serez assuré de mourir.... de mourir en homme comme il faut, de vous en aller dans une bonne voiture bien commode, d'être pleuré par les pauvres de l'arrondissement et de laisser une inconsolable en Lettres d'or sur votre tombeau.... Et si vous ne teniez pas vos Promesses?—Alors il vous resterait nos quittances et votre recours devant les tribunaux.

Chez Aubert, Gal Vero-Dodat

Impr.ie d'Aubert et C.ie

On commencera même les travaux dès que vous le voudrez, et vous aurez le droit d'aller les surveiller tous les jours..... On ne donnera pas un coup de pioche que ce ne soit sous votre direction, sous vos yeux même..... Et vous trouvez que c'est trop cher que de payer cinq cents francs par an pour cela!... Ah! monsieur, vous ne réfléchissez pas à ce que vous dites!

— Si parbleu.... Je réfléchis que ce genre de promenade me semble fort peu attrayant... Il vaut tout autant aller à la Trappe quand on veut ainsi creuser son tombeau chaque matin...

— Mais, monsieur, si vous tenez à la Trappe, notre société vous en tiendra lieu.... Après cela, voyez le réglement : aucun article de notre société n'oblige les souscripteurs à se rendre tous les matins au Père-Lachaise.... C'est à la volonté des personnes.... Cependant, je vous assure que cette promenade quotidienne, faite à jeun, est très-salutaire.

— Après cela, si vous ne voulez qu'une épitaphe ordinaire, *bon père, bon époux, bon garde national!*..... nous vous ferons une remise de un franc vingt-cinq centimes...

— Je ne suis pas marié.

— Allons, en ce cas, je vous fais encore une remise de soixante-quinze centimes, puisque nous n'aurons pas les frais d'une *veuve inconsolable*.

— Non, décidément, cela ne me tente pas!...

— Monsieur voudrait peut-être se faire embaumer après sa mort..... Nous avons encore votre affaire... Nous vous préparerons à l'instar d'une momie d'Égypte moyennant une prime de cent francs par an.... garanti bon teint pour quatre mille ans!

— Momie d'Égypte vous-même!... laissez-moi tranquille!

— Je désirerais pourtant pouvoir m'arranger avec vous!

— Allez au diable!

— Si vous ne voulez pas mettre cent francs..... je puis encore vous faire une proposition... Ne me donnez que cinquante francs, et je vous conserverai dans un bocal d'alcool!

— Par exemple, voilà qui est trop fort!

— Ça ne vous va pas encore!..... eh bien! ne me donnez que vingt-cinq francs, et je vous ferai empailler!

L. H.

Paris, chez AUBERT, Galerie Vérot-Dodat.

Imprim. de Béthune et Plon, 36, rue de Vaugirard.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 80. —

Robert Macaire commissionnaire.

L'or est une chimère! — c'est M. Scribe qui l'a dit, et M. Scribe s'y connaît. — Cette maxime, parfaitement neuve, a fait fortune, surtout parmi les commissionnaires parisiens; et chez bon nombre de ces messieurs, lorsqu'on se présente à la caisse pour toucher une facture, on apprend que l'argent lui-même est aussi une chimère; tout comme la monnaie de Monaco.

Pendant toute la durée du temps que Macaire exerça la profession de commissionnaire, il ne refusa jamais de payer les billets souscrits par lui, ou les mandats tirés sur sa caisse, mais il avait adopté un système d'une rigidité extrême. Le porteur de l'effet devait toujours se présenter à la caisse à l'heure précise où ladite caisse était ouverte; sans cela le paiement était remis à un autre jour. Macaire était essentiellement un homme d'ordre, et la ponctualité faisait la base de toute sa conduite.

Macaire avait même poussé si loin cette rigidité, que non-seulement

sa caisse n'était ouverte qu'à une certaine heure, mais encore à un certain jour de la semaine. Bien entendu, cette règle n'était établie qu'en faveur des individus qui venaient pour toucher de l'argent, car, lorsque par hasard on en apportait, le commissionnaire Macaire avait trop d'humanité pour faire faire plusieurs courses à un pauvre diable de garçon de bureau qui était venu avec une lourde sacoche sur le dos. Macaire en agissait avec les sacs de mille francs comme les Arabes avec les voyageurs du désert : il leur offrait toujours une cordiale hospitalité, et il les retenait chez lui le plus long-temps possible. Il faut avouer que Macaire avait parfaitement raison, car, après tout, un garçon de bureau chargé d'une sacoche pleine de pièces de cinq francs est au moins aussi respectable et mérite au moins autant d'égards qu'un chameau de la caravane du Caire.

Macaire avait été doué par la nature d'un sang-froid excessivement rare et d'un toupet comme n'en produit pas l'usage le plus immodéré de la *pommade du chameau*. Notre gaillard (nous parlons de Macaire) voyait arriver les jours d'échéance sans la moindre inquiétude, et il se promenait tranquillement dans son bureau les mains dans les poches, en sifflant l'air du *Postillon de Lonjumeau*, ou toute autre romance qui s'accompagne avec l'orgue de Barbarie.

Lorsqu'un porteur d'effet frappait à la porte du bureau, Macaire criait: *entrez!* en mi bémol ou en ut naturel, suivant le ton dans lequel il chantonnait pour le moment, puis il reprenait immédiatement sa roulade, à l'instar d'un rossignol qui n'a pas le moindre billet à payer, et qui ne redoute nullement les protêts.

Le monsieur au billet, après avoir attendu que la roulade fût terminée, ce qui durait quelquefois trois minutes, présentait sous les yeux du commissionnaire le petit morceau de papier orné de chiffres. — Après avoir jeté un très-léger coup-d'œil, Macaire disait :

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— Parbleu, monsieur Macaire, c'est une facture que vous devez à notre maison depuis plus de six mois.

— Et vous venez pour la toucher aujourd'hui vendredi... Ah çà, mon cher monsieur, vous avez donc bien peu de mémoire... ou plutôt avez-vous perdu totalement la tête?

— Mais, monsieur Macaire, je ne vois pas quel rapport a ma tête avec votre facture.

LES
ROBERT-MACAIRE
N° 80.

Robert-Macaire Commissionnaire.

Que diable, Monsieur, vous dites ne payer que le Samedi et voici trois samedis que je me présente pour une facture de 9-50, je ne puis jamais recevoir..... Vous serez venu trop tôt, la caisse n'ouvre qu'à 3 heures..... — Hé bien! il est 3 heures et 1/4! — C'est trop tard, la caisse ferme à 3 heures précises..... Que diable! Monsieur, tant pis pour vous! il faut être exact! venez à l'heure!

Imp. d'Aubert et Cie.

Chez Aubert, gal Véro-dodat.

— Comment, vous ne voyez pas!... Mais vous ne vous souvenez donc pas que la maison Macaire ne paie jamais les vendredis!..La caisse n'est ouverte que le samedi...

— Et tout justement, c'est aujourd'hui samedi... Que diable, monsieur, vous dites ne payer que le samedi, et voici trois samedis de suite que je me présente pour une facture de neuf francs cinquante centimes que je ne puis jamais recevoir.

— Vous serez venu trop tôt... la caisse n'ouvre qu'à trois heures...

— Eh bien, il est trois heures et quart... Ainsi, il me semble que c'est le moment de...

— C'est trop tard!... la caisse ferme à trois heures précises... Que diable, monsieur, tant pis pour vous... il faut être exact. Venez à l'heure, nous ne pouvons pas être à vos ordres pendant toute la journée... Où en serions-nous, bon Dieu, si chacun venait ainsi toucher sa facture à l'heure où cela lui conviendrait le mieux.

— Comment, pour neuf francs,... pour neuf misérables francs vous allez encore me faire revenir une cinquième fois chez vous... Ah! monsieur Macaire, vous n'êtes pas raisonnable!

— Mais, mon cher, ce n'est pas pour les neuf francs que je veux vous faire revenir, c'est pour le principe!... Le principe, je ne connais que ça... le principe avant tout!... Soyez ici samedi prochain, à trois heures précises, et vous aurez probablement votre argent... Car vous devez comprendre que si je ne vous paye pas aujourd'hui ce n'est pas que je sois au-dessous de neuf francs cinquante centimes... Allons donc!... Vous me demanderiez cinquante mille francs que ce serait absolument la même chose pour moi, et pour vous!

— Mais songez donc que je demeure tout en haut du faubourg St-Jacques, et que je suis obligé de prendre deux omnibus pour venir chez vous, plus deux autres pour mon retour. Voilà donc un total de seize courses d'omnibus que j'ai payé pour ne pas toucher ma facture de neuf francs cinquante!... J'ai déjà mangé en frais la moitié du capital.

— Parbleu, mon cher, ne revenez pas... ce n'est pas moi qui vous force... Cependant, si vous y tenez absolument, revenez samedi prochain, la caisse sera ouverte à l'heure que vous savez!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de Béthune et Plon, 36, rue de Vaugirard.

ROBERT-MACAIRE.

— 81. —

Ovation de Robert-Macaire.

Un matin, Robert-Macaire est réveillé en sursaut par un tumulte qu'aucune onomatopée ne pourrait rendre. Il y a des romanciers qui ont comparé les rumeurs populaires au bruit du galet qui roule poussé par les flots; d'autres ont dit que c'était l'image des brises d'hiver luttant contre les peupliers; d'autres encore ont dit que ça ressemblait comme deux gouttes d'eau aux causeries, ou plutôt aux disputes des vagues ameutées contre un rocher. Quoi qu'il en soit, Bertrand fut réveillé, et il distingua un millier de voix humaines qui parlaient toutes à la fois. Il n'y avait pas moyen d'attribuer cet oratorio à la présence des gardes du commerce, qui se font rarement escorter par plus d'une escouade.

Bertrand arriva à moitié habillé dans la chambre de son illustre ami, et lui tint à peu près ce langage : — Mon illustre ami, il y a souvent des

moments bien difficiles à passer; la modestie a souvent des angoisses bien grandes à souffrir. L'opinion publique est un torrent contre lequel un seul homme, fût-il un Alcide, serait renversé s'il avait la puérile pensée de faire de l'opposition. Ce que le peuple veut, le diable le veut; c'est de là qu'est venu le proverbe : *vox populi*, *vox Dei*.

— Comment, Bertrand! tu sais le latin?

— Je sais bien autre chose! je sais que tu es un grand homme.

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux!

Je remercie le ciel pour mon propre compte; mais je reviens à mon idée première, et par une brusque transition, je te dirai qu'il faut t'apprêter à subir le supplice du triomphe. Le peuple éprouve le besoin de s'atteler à ta voiture de voyage, ainsi qu'il l'a fait à bien des voitures...

— Ça ne m'étonne pas, Bertrand; je sais ce que je dois à mes concitoyens; dis-leur que je vois avec plaisir qu'ils me roulent. Je les ai assez roulés.

Robert-Macaire descend, se place dans la calèche du haut de laquelle nous l'avons vu vendre des pilules et des actions de houille : il a la larme à l'œil; un orateur vient lui rappeler une partie des titres qu'il a à la reconnaissance de ses semblables.

— Mes amis, mes bons amis! s'écrie le triomphateur..., vous me récompensez trop dignement de mes travaux...; vous me vengez noblement de mes cruels ennemis.

Mes amis, je suis confus... Et baissant la voix et s'adressant à Bertrand : —Chaud, chaud! Bertrand, pousse à la roue, pousse ferme. Messieurs, dit encore Robert-Macaire, si j'accepte votre ovation, c'est à condition que je pourrai la considérer plutôt comme un encouragement que comme une récompense. (Bravo! bravo! dans la foule.)

Homme politique, j'ai été un des adversaires les plus chauds de l'impôt sur les soies indigènes. J'ai publié une brochure que j'ai fait tirer à vingt-cinq millions d'exemplaires sur une seule feuille d'un papier monstre sorti de mes fabriques; eh bien! Messieurs, que n'a-t-on pas dit et écrit contre moi? j'ai eu tous les marchands de bonnets de coton sur les bras; ils ont été jusqu'à faire d'ignobles calembours sur ma vie privée. — Ce n'est pas étonnant, ont-ils écrit, que M. de Macaire protége la soie, *il fait le foulard*.

(Cri d'indignation dans la foule. Il y a un des fervents qui fait la motion d'aller brûler toutes les boutiques des marchands de bonnets de coton. M. Robert-Macaire fait observer que ces messieurs étant pour la plu-

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 81.

Triomphe de la probité Politique Commerciale, Littéraire, etc, etc .....

(très haut) Mes amis..... mes bons amis..... vous me récompensez trop dignement de mes travaux.....
..... vous me vengez noblement de mes cruels ennemis..... Mes amis, je suis confus .....
(Bas) Chaud! chaud! Bertrand, pousse à la roue, pousse ferme!

Imp.ie de Aubert et Cie.

part assurés, le but de la vindicte publique ne serait pas atteint.)

— Sous l'aspect commercial, continue l'orateur, vous savez ce que j'ai fait, Messieurs; j'aurais fait plus, si on ne m'avait pas arrêté... dans mes projets. Les fabricants de chapeaux de soie m'ont offert de m'élever un obélisque avec leur matière première, mais les plus beaux monuments, c'est le souvenir que les hommes vous conservent; c'est plus solide que toutes les colonnes de feutre ou que les palais de carton-pâte qu'on pourrait offrir par souscription.

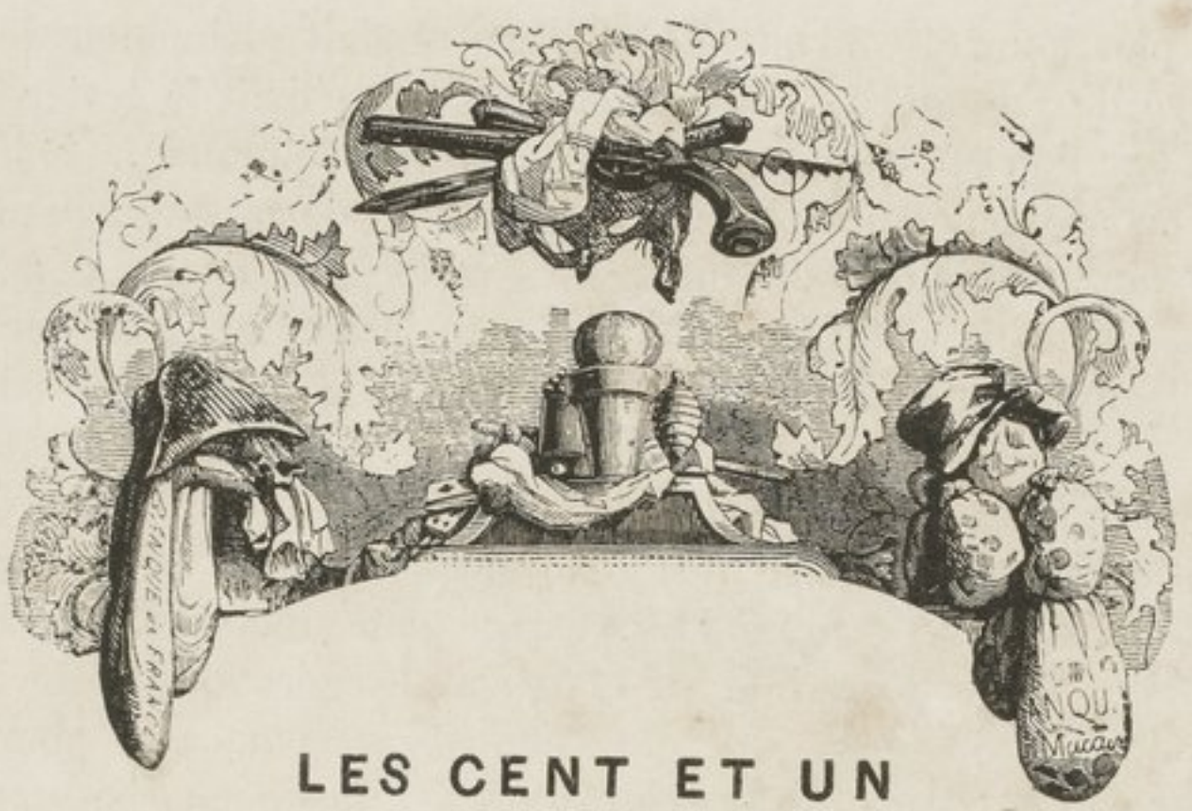
Sous le point de vue littéraire, je puis dire que j'ai enrichi la littérature nationale.

Quand on a doté sa langue maternelle du verbe *flouer*, et de la riche épithète de *blagueur*, on peut, en passant sur le Pont-des-Arts, regarder l'Académie-Française avec pitié.

Messieurs, au moment où vous avez pris la peine d'entrer chez moi, j'allais partir pour les champs. Les ressorts de ma vie se détendent et s'usent dans le frottement de cette existence agitée. Il y a quarante-deux nuits que j'ai fermé la paupière pour la dernière fois: l'ombre du peuple est toujours là à mon chevet avec un pain de quatre livres sous le bras; elle me crie: Tant que tu n'auras pas trouvé le moyen d'enfoncer le blé et de lui substituer une autre substance, tu n'auras rien fait pour ceux qui mangent. D'un autre côté, une seconde ombre, qui porte une coupe d'encre de la petite-vertu à la main, s'avance et me dit: Tant que tu n'auras pas farci la langue de Racine d'expressions pittoresques de ta composition, tant que l'argot ne sera pas la langue de l'état, il n'y a pas d'immortalité pour toi.... Eh bien! Messieurs, c'est pour accomplir ces deux œuvres que j'émigre. C'est dans le silence du cloître ou sous le manteau des vieilles cheminées de la Bretagne que je vais rêver à ces deux importantes améliorations. Quand je reviendrai, je publierai, par livraisons, un nouveau dictionnaire de Droit naturel et d'améliorations grammaticales. Je n'ensevelirai pas dans l'oubli les obligations que je pourrais avoir à mes prédécesseurs. M majuscule, mis après un mot, signifiera qu'il était employé par Mandrin; un C donnera à un terme la garantie morale du grand nom de Cartouche. La pâte de mon papier sera nutritive et instructive; elle aura le goût du pain à cacheter, et enflera dans le bouillon; avec deux feuillets, un ménage vivra deux jours; il y aura du pain de tous les formats; il restera tendre à perpétuité.... Voilà, Messieurs, le secret de mon exil; à mon retour, j'espère être digne du triomphe que vous me décernez.

Des bravos accueillirent cette chaleureuse allocution: les enthousiastes conduisirent Macaire jusqu'au premier relais de poste. M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 82. —

Robert-Macaire chauffant le public.

Feu Archimède, mécanicien fort distingué de son époque, bien qu'il n'eût inventé aucune espèce de serrure incrochetable, avait coutume de dire à ses amis : — Donnez-moi un point d'appui, et je me charge de soulever le monde ! On voit que le levier d'Archimède est une machine, non à vapeur, mais de la force de bon nombre de chevaux.

De nos jours, Macaire avait renouvelé la pensée du mécanicien de Syracuse, avec lequel il possédait du reste plus d'un point de ressemblance, puisqu'il s'entendait aussi parfaitement à mécaniser le public en général, et les actionnaires en particulier. Macaire se plaisait aussi à répéter en société cette phrase remarquable : — Donnez-moi trente mille francs à dépenser en annonces, et je me charge d'*enlever* lestement l'af-

faire la plus lourde! On voit que Macaire rendait pleinement justice à l'influence de l'annonce, il avait reconnu que c'était le levier le plus puissant que l'on pût employer pour bouleverser le monde... industriel.

Nous avons déjà eu occasion, dans le courant de cet ouvrage national, d'entretenir nos lecteurs des différentes variétés de l'annonce; Macaire nous est déjà apparu sous les traits du journaliste employant avec succès tous les genres de *réclames* et autres *puffs* à l'usage des abonnés de journaux.

L'annonce prit, un beau matin, un développement si extraordinaire, et le besoin du prospectus se fit si généralement sentir, que la quatrième page des journaux fut reconnue insuffisante pour contenir toutes les promesses faites aux actionnaires par messieurs les gérants des Sociétés en commandite! — Qui veut vingt-cinq pour cent? cinquante pour cent? cent pour cent?... Parlez, Messieurs! prenez la queue, passez au bureau! il ne reste plus qu'un petit nombre d'actions! *Les premiers entrés sont les mieux.... enfoncés*, comme dit la chanson.

L'annonce, qui étouffait dans les colonnes des journaux, s'échappa de cette prison qui lui servait de lit de Procuste, et l'ambitieuse s'étala pompeusement sur toutes les murailles de Paris : d'abord elle apparut en caractères monstres sur des affiches gigantesques; puis, méprisant le simple papier et la colle vulgaire, elle eut recours à la peinture à l'huile. Les murailles des maisons de Paris se virent ornées de fresques qui défiaient la pluie, le vent, le brouillard, la tempête, toutes les fureurs des éléments enfin, et qui même défiaient une chose plus dangereuse encore, la fureur des chiffonniers, de ces industriels qui s'enrichissaient en arrachant chaque soir les immenses affiches placardées le matin; car les malheureuses affiches en étaient venues au point d'avoir une existence aussi éphémère que celle des roses : elles ne vivaient que l'espace d'un matin.

Désormais les affiches peintes sur les murailles auront une existence aussi longue que celle des hiéroglyphes égyptiens..... pourvu qu'on ait soin de ne pas démolir la maison..., bien entendu. La couleur de ces annonces est garantie bon teint.

Lorsque la nouvelle loi sur les *Sociétés en commandite* fut sur le point d'être présentée à la Chambre des députés, tous les gérants s'empressèrent de redoubler les coups de grosse caisse pour attirer les badauds; on craignait de ne plus pouvoir désormais avoir les moyens de mystifier, empaumer et plumer messieurs les dindons français. Cette crainte était ridicule; il y a toujours eu des dindons et il y en aura toujours. Il suffit de mettre un peu plus d'adresse et de délicatesse dans l'opération du plumage : Il faut plumer sans faire crier! c'est là une maxime qui devrait

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 82.

ANNONCES PITTORESQUES

...Voulez-vous de l'or, voulez-vous de l'argent, voulez-vous des diamans, des millions, des milliasses? approchez, faites-vous servir..... **Baoud! Baound-boud-boud!!** Voici du bitume, voici de l'acier, du plomb, de l'or, du papier, voici du ferrr ballllllvanisé..... Venez, venez, venez vite, la loi va changer, vous allez tout perdre, dépêchez-vous, prenez vos billets! prenez vos billets!! *(Chaud, chaud, la musique)*

Baound!! Baond!! Baond!! Bound!!

Baound-boud-boud, Baoud.

Chez Aubert, gal. vitre du Cal. *Imp. d'Aubert et C.*

être écrite en lettres d'or dans le cabinet de tous les gérants et de tous les ministres chargés de préparer les budgets à payer.

Macaire poussa plus loin que tous ses confrères la science, le génie de l'annonce. Il appliqua la figure, la gravure et l'enluminure à ses prospectus de tous genres, et les murailles se transformèrent en un véritable musée, offrant aux yeux des amateurs le catalogue attrayant de toutes les merveilles qu'il annonçait. Cette heureuse alliance de la peinture et de la grosse caisse ne pouvait manquer de produire les plus agréables résultats; les beaux-arts se donnaient ainsi la main; les oreilles et les yeux étaient également satisfaits.

Robert-Macaire, placé sur une estrade, à l'instar de tous les faiseurs de parades qui cherchent à attirer l'attention du public par les *bagatelles de la porte*, chercha aussi à faire entrer le public dans la baraque de la Société en commandite, en vantant outre mesure toutes les merveilles et tous les agréments dont devait jouir l'actionnaire pour la modique somme de cinq cents francs ou de mille francs. On ne paie le coupon qu'en entrant.

Macaire, tapant avec sa baguette sur le tableau de ses annonces pittoresques, agissait peut-être un peu en saltimbanque, et compromettait légèrement sa qualité de gérant-responsable d'une foule de Sociétés brevetées du gouvernement; mais notre héros ne s'arrêtait pas à si peu de chose, et tous les moyens lui semblaient également bons, pourvu qu'ils amenassent du public dans la baraque servant de bureau central, et surtout pourvu qu'ils fissent entrer de l'argent dans la poche dudit Macaire, poche servant de caisse centrale à ladite Société.

— Voulez-vous de l'or? voulez-vous de l'argent? beuglait le gérant Macaire. Voulez-vous des diamants, des millions, des milliasses? approchez, faites-vous servir!

BAOND, BAOND, BAOND! BOND, BOND! répliquait Bertrand, à l'aide de l'organe de sa grosse caisse.

— Voici du bitume, voici du plomb, voici de l'or, du papier! voici du ferrrrr gallllvanisé!... Venez, venez, venez vite! la loi va changer, vous allez tout perdre, dépêchez-vous! prenez, prenez vos billets!... prenez vos billets! (*Chaud, chaud, la musique!*)

BAOND, BAOND, BAOND! BOND, BOND, BAOND!

Plus la clarinette :

COUINCK, COUINCK, COUINCK.

Et voilà une affaire enlevée!

L. H.

Chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 83. —

Robert-Macaire magnétiseur.

La profession de somnambule est une des plus agréables que l'on puisse imaginer. Si la nature, la bonne nature, a bien voulu vous octroyer des dispositions convenables, et si vos parents ont cultivé ces précieuses qualités par une éducation analogue, vous jouissez, par la suite, d'une position sociale excessivement avantageuse.

Ainsi, vous vous promenez sur les gouttières, à l'instar des chats en bonne fortune, et, au moment où la foule rassemblée dans la rue par la vue de ce spectacle extraordinaire, pousse des cris d'effroi et met une botte de paille dans le ruisseau pour amortir votre chute, vous regagnez bien tranquillement votre lit en vous insinuant dans le premier tuyau de poêle qui se trouve sur votre passage.

Une autre fois, si vous êtes journaliste, vous vous levez à minuit, vous n'allumez pas votre chandelle, et, vous installant à votre bureau, vous écrivez, les yeux fermés, une foule de considérations très-lumineuses sur la question d'Orient, la question des sucres, ou la question des morues ! Le lendemain matin, au moment de vous mettre à travailler comme un nègre sur cette éternelle question des sucres, vous vous apercevez que votre article est terminé : vous pouvez donc aller vous promener toute la journée, et vous allez visiter l'obélisque, l'ours Martin, la marmite des Invalides, le marchand de galette de la Porte-Saint-Denis, et autres curiosités de Paris.

Si vous êtes garde national, vous prenez votre uniforme, votre sac, votre fusil, et, toujours sans y voir clair, vous sortez au beau milieu de la nuit, après avoir crié à votre portier : *Le cordon, s'il vous plaît!* comme un voltigeur parfaitement éveillé, et vous allez faire une patrouille à vous tout seul jusqu'à cinq heures du matin, dans toutes les rues de Paris. Vous ne vous éveillez qu'au moment où vous êtes empoigné et secoué par une autre patrouille, nullement somnambule.

Si vous êtes cordonnier, ou simplement savetier, vous faites votre besogne, sans vous en douter le moins du monde, de une heure à trois heures du matin, et même, par-dessus le marché, pendant que vous tenez votre tire-pied, vous tapez sur madame votre épouse, toujours en dormant : — C'est toujours autant de fait pour le lendemain matin.

Vous voyez donc bien que lorsqu'on n'y voit pas, on travaille merveilleusement si l'on a l'agrément d'être somnambule. Mais ce n'est pas tout : depuis quelques années, le somnambulisme a été appliqué à une foule d'autres usages, et c'est bien réellement que l'on peut faire mettre sur son passe-port : *Arthur Falempin, né à, etc., etc., taille de* 1 *mètre* 75 *centimètres, cheveux roux, bouche grande, nez grand, oreilles grandes, profession*, SOMNAMBULE! — Signe particulier : — *Ronfle très-fort en dormant.*

Rien n'est plus vrai, Messieurs et Mesdames; les somnambules donnent des consultations médicales et chirurgicales, découvrent les trésors, donnent des numéros pour les loteries de châteaux allemands, révèlent aux maris les infidélités de leurs femmes, et indiquent même où l'on trouvera des mines de houille en cherchant pendant quinze ou vingt ans. Prix de la consultation : dix francs. Quand on veut seulement savoir si l'on est trompé par sa femme : *cinq francs*. Ce rabais a été établi en faveur de messieurs les maris parisiens; les somnambules se rattrapent sur la quantité.

Du reste, il n'est pas nécessaire de se transporter auprès d'un ou d'une

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 83.

Robert-Macaire Magnétiseur.

Voici un excellent sujet.... pour le magnétisme.... Certes, il n'y a pas de commérage, je n'ai pas l'honneur de connaître Mlle de St. Bertrand, et vous allez voir, Messieurs, l'effet du somnambulisme.... *Mlle de St. Bertrand donne dans son sommeil des consultations sur les maladies de chacun, indique des trésors cachés sous terre et conseille de prendre des actions dans le papier Mozart, dans les mines d'or et dans une foule d'autres fort belles opérations.*

chez Aubert, gal. vero-dodat.

Imp: d'Aubert et Cie

somnambule pour entrer en relation directe avec ce sujet précieux. Les personnes de province peuvent envoyer une mèche de leurs cheveux, et ce léger fragment de leur individu suffit pour établir le courant de fluide magnétique, somnambulique et jobardique. Le conducteur se charge de faire parvenir les dix francs d'usage..., le conducteur de la diligence, bien entendu.

Robert-Macaire voulut appliquer le somnambulisme et le magnétisme aux opérations industrielles. Il ne se borna pas à faire de la science pour le plaisir de faire de la science, et il se livra à une foule d'expériences qui obtinrent le plus heureux résultat... pour sa poche.

De même que la *Cuisinière bourgeoise* indique avec beaucoup de sagacité que, pour accommoder un canard aux navets, on doit commencer par prendre un canard, de même Macaire reconnut que pour se livrer à des expériences de somnambulisme, il fallait commencer par trouver un somnambule. Bertrand lui parut immédiatement un excellent sujet, je veux dire un sujet excellent pour cette opération. Seulement, Macaire était contrarié de n'avoir pas sous la main *une somnambule*. Le sexe féminin était toujours beaucoup plus intéressant aux yeux du public.

Un vieux jupon, un châle datant de la même époque, et un bonnet tant soit peu avarié, vinrent tirer Macaire de l'embarras où il se trouvait; et Bertrand, revêtu de cette défroque féminine, fut transformé en une somnambule fort agréable.

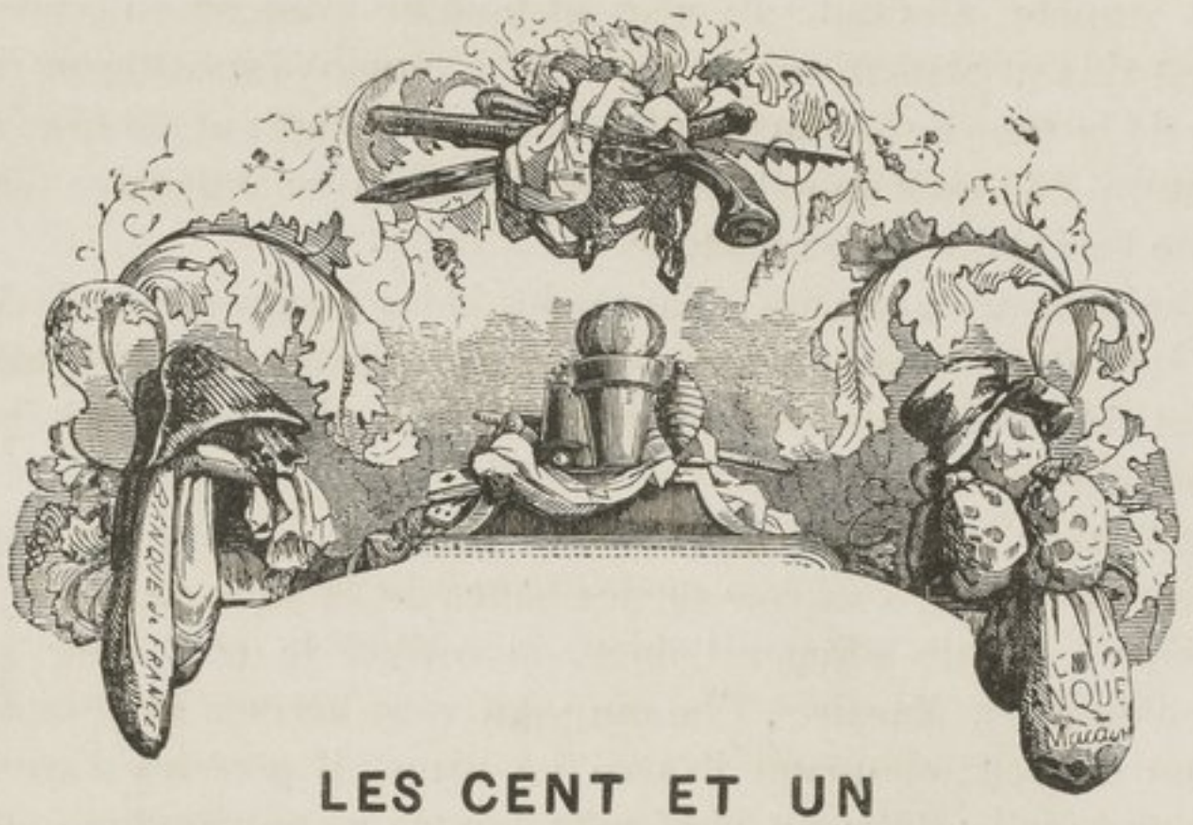
Macaire donnait ses séances en présence de cinquante personnes, tellement il était toujours certain du résultat. Après avoir fait quelques passes et contre-passes devant les yeux du sujet, mademoiselle de Saint-Bertrand s'endormait immédiatement du sommeil de l'innocence, et ronflait comme un habitué du Théâtre-Français. Alors Macaire prenait la parole et disait :

— Voici un excellent sujet.... pour le magnétisme...; certes, il n'y a pas de commérage..... Je n'ai pas l'honneur de connaître mademoiselle de Saint-Bertrand, et vous allez voir, Messieurs, l'effet du somnambulisme.

Effectivement, mademoiselle de Saint-Bertrand répond imperturbablement à toutes les questions qu'on lui adresse; donne, dans son sommeil, des consultations sur toutes les maladies de chacun; indique des trésors cachés sous terre, et conseille de prendre des actions dans le papier Morant, dans les mines d'or, et dans une foule d'autres fort belles opérations.

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 84. —

Robert-Macaire administrateur.

Il faut faire un peu de tout, c'est une des mille maximes que Robert-Macaire met en pratique dans sa vie multiple; l'existence bureaucratique fut une des dernières qu'il adopta, parce qu'elle fut une des dernières à se présenter à sa pensée; mais une fois qu'il eut laissé tomber un regard sur le sol administratif, il le foula comme un conquérant; et après avoir pris position aux sommités des fonctions, il amenda les principes administratifs, modifia les usages, et fit un nouveau code des lois d'avancement.

Son premier soin fut d'abroger ces vieilles coutumes qui assuraient au zèle et à la patience une récompense honnête; Robert-Macaire décréta que l'avancement de droit était une anomalie, une illégalité, une monstruosité politique et morale.

Il est stupide, disait-il, de voir un homme avancer en grade parce qu'il s'est ridé et blanchi sur un fauteuil. L'employé subalterne doit être un cran de la roue de fortune qui fait graviter le chef; et s'il veut graviter lui-même, il faut qu'il appelle à son aide une force impulsive plus puissante que l'assiduité et l'exactitude.

Un administrateur en chef, d'après les idées progressives de Macaire, ne doit être qu'un commissaire-priseur fonctionnant à l'hôtel Bullion, et prélevant une dîme sur chaque adjudication, plus ou moins heureuse pour l'adjudicataire.

Le solliciteur était, aux yeux de M. Macaire, comme la marchande revendeuse qui vient s'asseoir sur les bancs de la salle de vente; elle dit son chiffre, se fait adjuger l'objet, le revend le plus cher possible. Ainsi, se disait M. Macaire, l'homme qui veut arriver aux emplois peut faire une avance; et quand il sera en place, il prendra d'autant plus qu'il aura donné : donc un chef peut mettre à contribution son subalterne; ce n'est pas un vol dont il le rend victime, puisqu'à son tour le subalterne, devenu chef, reprendra à son subalterne ce qu'un autre lui aura pris, et de chef à subalterne la chaîne de la restitution s'étendra jusqu'à l'infini, ou mieux, jusqu'à ce que la fin du monde amène un arrêté de compte général.

L'administration, à dater du jour d'entrée de M. de Macaire, devint une Bourse dont les opérations se traitèrent sans l'entremise de courtiers. Un des axiomes de notre héros était qu'en affaires, le nombre trois, chéri des dieux, doit être en haine aux hommes; plus d'une fois il fredonna le couplet de M. Dupaty, en le parodiant ainsi :

En *affaires* comme en amitié,
Souvent un tiers nous embarrasse;
Le secret double de moitié
Le prix d'une faveur ou celui *d'une place.*

Il disait qu'en négociations il ne faut jamais être que deux : celui qui reçoit et celui qui donne. Aussi M. de Macaire, fidèle à son principe, aurait pris jusqu'au chapeau de celui qui serait venu verbalement et sans témoin le lui offrir. Mais si un timide ou un innocent eût employé la voie ou la voix d'un tiers, l'administrateur aurait refusé avec mépris les sacoches du roi Crésus et jusqu'au diamant royal trouvé dans l'estomac d'un esturgeon.

M. de Macaire était de bronze pour tous ceux qui n'appuyaient pas leurs demandes sur un métal plus précieux que ce même bronze. Si les institutions étaient mieux assises, si les hommes étaient éternels et inamovibles,

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 84.

_Monsieur! Monsieur!! m'offrir 500 francs pour me faire commettre une semblable injustice!!! C'est une indignité! une abomination!! une infamie!!!_Monsieur Macaire j'ai dit **mille francs**. _ **Dix mille francs**! cela est tout de même très mal de votre part.... Mondieu! si vingt mille francs pouvaient..... _ Six vingt mille francs, vous voulez dire 120,000 francs? mais vraiment je ne dois pas.....

Ces Messieurs finissent par se parler très bas, on ne les entend plus, mais ils s'entendent parfaitement.

Chez Aubert, gal. véro-dodat

Imp. d'Aubert et C.e

se disait quelquefois l'administrateur, on ne vivrait pas avec l'arrière-pensée des économies et de la retraite. Les appointements d'un chef de division couleraient comme ces fleuves que le travail humain ne peut arrêter; leur source ne tarirait pas, et on n'aurait pas besoin de recourir à d'autres sources. Une fois planté sur le sol administratif, on y vieillirait comme le chêne. Malheureusement la cognée du caprice humain met en coupe réglée les pépinières d'employés, il faut prévoir l'heure où la sape vous frappera.....; et alors, pour retrouver quelques miettes du festin, il faudra avoir emporté quelques provisions. Voici ce qui légitime l'enchère des fonctions.

—Allons, Messieurs...., une place de sous-chef est mise à prix...; qui la veut? qui la demande? Ne soyez pas honteux; dites votre mot....; mille francs de pot-de-vin..., on ne demande que mille francs....; mille francs, pas davantage..... Remarquez bien qu'une place de sous-chef mène à une place de chef, qu'un chef suit les lois physiques de la gravitation, et qu'il monte à l'infini... jusqu'à ce qu'il ne puisse plus monter et qu'il fasse monter les autres.....

Ce cri d'enchère est entendu; on se pousse dans le cabinet de l'administrateur. Après l'adjudication, il recommence :

— Y a-t-il des offres, s'écrie-t-il, pour une place occupée par quelqu'un? Ce quelqu'un sera déplacé sans secousse ou avec secousse, si l'enchérisseur remplit les conditions.

Un solliciteur se présente; il réclame à son profit la disgrâce d'un fonctionnaire, dont il convoite le poste. Le haut administrateur fait d'abord des objections.

— Monsieur, Monsieur, m'offrir cinq cents francs pour me faire commettre une semblable injustice!!! c'est une indignité! une abomination! une infamie!

— Monsieur Macaire, *j'ai dit mille francs!!!*

— Dix mille francs! cela est tout de même très-mal de votre part.

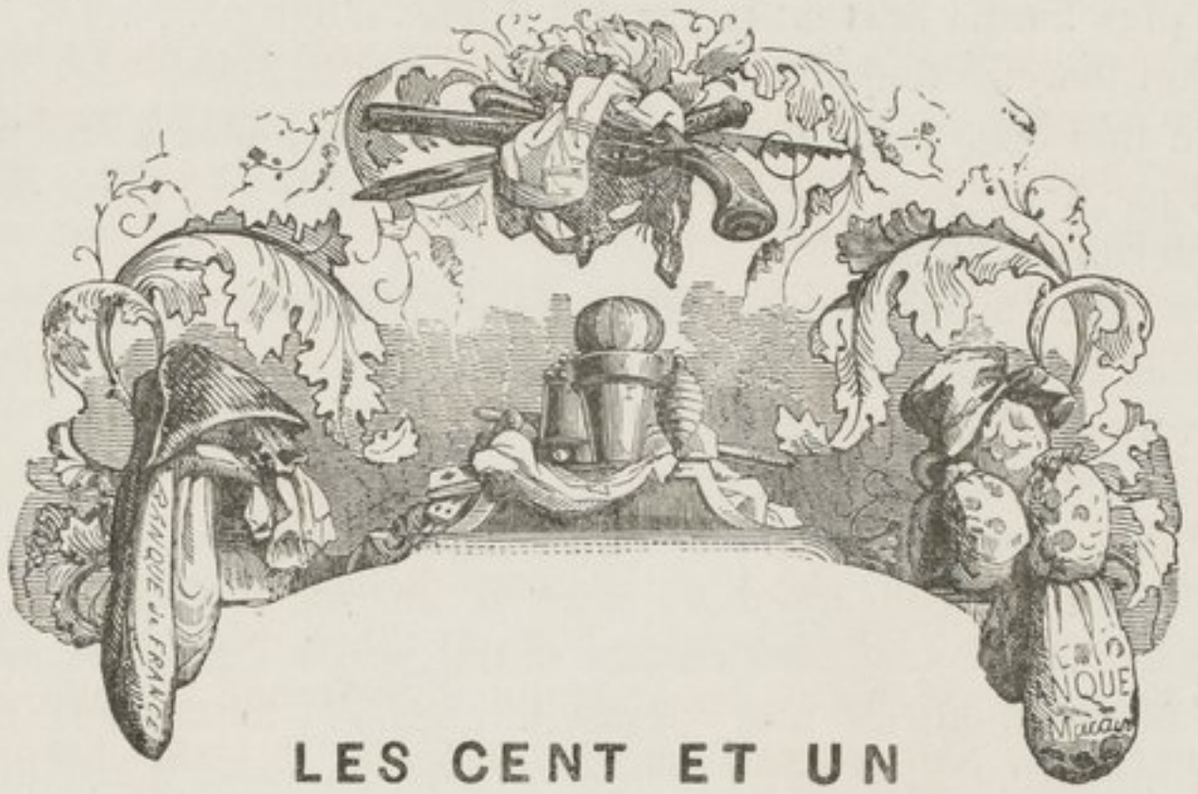
— Mon Dieu! si vingt mille francs pouvaient.....

— Six-vingt mille francs, vous voulez dire cent vingt mille francs..... Mais vraiment je ne dois pas....

Ces messieurs finissent par se parler très-bas; on ne les entend plus, mais ils s'entendent parfaitement.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 85. —

Robert-Macaire aux carreaux.

Flaner est chose si douce, que les oisifs de la terre ne sauraient trop se livrer à ce salutaire exercice.

Chaque citoyen a un droit égal au partage de l'air atmosphérique ; c'est la seule chose, dans notre société, qui soit divisée en fractions uniformes. Chacun consomme comme bon lui semble son dividende : les uns vont humer le gaz vital dans les cafés, où les poumons le mélangent avec le gaz hydrogène des quinquets ; d'autres vont respirer ce qu'ils nomment l'air libre, dans les environs des marais de Bondy, où règne un air que la pudeur nous défend de baptiser ; d'autres dévorent le fluide vivifiant devant la cage odore des lions et des renards du Jardin-des-Plantes ; il y en a même qui se condamnent à l'air des études de notaires ;

d'autres plus hardis bravent le gaz des études d'huissier ; mais la consommation marche toujours, et messieurs de l'Académie des Sciences savent, à une once près, la dépense d'air plus ou moins frais que nous aspirons par heure, ou par minute, dans la grande cité qui a vu naître Robert-Macaire et Bertrand.

Puisque nous avons prononcé le nom de ces deux grandes illustrations, nous enregistrerons ces deux honorables citoyens dans le livre des flâneurs qui consomment leur part d'air sur les trottoirs du pays qui leur a donné le jour. Au moment où nous écrivons, les deux amis viennent de se rencontrer au coin du passage Véro-Dodat, et leur regard s'est porté sur la collection des cent et une métamorphoses que le crayon a fait subir à leur physionomie morale et physique.

Si M. Bertrand eût été seul spectateur, il n'eût fait aucune difficulté de se reconnaître, et il se serait écrié : —Tiens, me voilà, quand j'enfonce les banquiers et que je suis enfoncé par les gendarmes !

Tiens, me voilà, quand je fais avec mon ami de la morale en actions... de deux cent cinquante francs !

Tiens, voilà Macaire, quand il donne, en escompte, des pommes de terre frites, de la moutarde blanche et des socques articulés !

Tiens, me voilà, quand je frappe la grosse caisse pour étourdir les actionnaires qui redemandent leurs capitaux !.....

Un grand nombre d'autres exclamations auraient attiré l'attention des spectateurs sur le type vivant, dont la copie était en exposition aux vitres du magasin Aubert. Heureusement, Macaire, que la Providence semble toujours tenir à l'arrière-garde pour venir en aide à Bertrand, parut comme une ombre compacte ; il jeta un regard de mépris sur ces esquisses de la vie sociale ; et, feignant de ne pas savoir à quels originaux on avait emprunté les traits primitifs de ces caricatures, il dit en haussant les épaules et se croisant les bras :

— Je ne sais pas trop ce qu'on peut trouver d'amusant à ces bêtises-là !

Bertrand. — Je ne vois pas ce qu'on y trouve de piquant.

Robert-Macaire. — C'est dégoûtant, c'est calomnier la société !

Bertrand. — La gendarmerie ne devrait pas souffrir de pareils coquins !

Robert-Macaire. — De qui parlez-vous..., imbécile ?

Bertrand. — Je parle des caricaturistes !

Robert-Macaire. — A la bonne heure.

Et M. Macaire continue : — Il n'y a pas de corrections assez répressives pour de pareils drôles. Ces gens-là, mon cher Bertrand, menacent l'ordre

LES ROBERT-MACAIRE

N°. 85.

Imp.ie d'Aubert et Comp.ie

Chez d'Aubert, gal. Véro-dodat

— **Robert-Macaire.** — Je ne sais pas ce qu'on peut trouver d'amusant à toutes ces bêtises là..... — **Bertrand.** — Je ne vois pas ce qu'on y trouve de piquant — **Rob.t Macaire.** C'est décentant! c'est calomnier la société — **Bertrand.** La Gendarmerie ne devrait pas souffrir de pareils coquins!..... — **Rob.t Macaire.** De qui parlez vous, imbécile?..... — **Bertrand.** Je parle des caricaturistes — **Robert-Macaire,** à la bonne heure!!!

social; ils bouleversent tout; ils nous font remonter au chaos; le crayon tuera l'industrie. Quel est l'homme assez hardi pour oser s'instituer actionnaire, après avoir jeté les regards sur le chiffre des dividendes que nous donnons à nos commanditaires? Il n'y a pas un voleur, ou, si tu l'aimes mieux, pas un citoyen en désaccord avec son siècle sur la question de la propriété; il n'y en a pas un seul, dis-je, qui offrira cent francs à son avocat, quand il saura que pour une paire de bottes, ou pour dix francs, le barreau français plaide les circonstances atténuantes.

Qui désormais fournira des capitaux pour l'exploitation de la julienne ou du civet, si l'on fait connaître comment on peut exploiter la carotte en grand?

Il n'y aura plus de prêteurs, ni d'âmes charitables quand la caricature aura prouvé que ceux qui demandent sont plus riches que ceux qui donnent, et que ceux qui empruntent toujours ne s'enrichissent qu'en ne rendant jamais.

Où trouvera-t-on des amateurs de piquet et d'écarté, si l'on fait croire que les joueurs travaillent à la façon du baron de Wormspire...., baron qui, j'en suis sûr, n'a jamais existé...., pas plus que cette Éloa, enfant d'une imagination d'artiste en état complet de cauchemar.

— Il en a de l'aplomb! se dit tout bas Bertrand: il nie sa femme et son beau-père!

— C'est comme ce Bertrand et ce Macaire, ce sont deux êtres fictifs, deux caractères idéals, dit Macaire en élevant la voix....; il n'y a pas d'homme qui ait l'allure que le crayon prête à ce M. Macaire, et l'art de la chapellerie n'est pas assez avancé en France pour avoir confectionné le chapeau que la tradition et le crayon prêtent à ce prétendu M. Bertrand. Crois-tu à Bertrand...., toi, Ber.....?

— Moi, mon ami...., j'y crois; et d'ailleurs, s'il n'existait pas, je crois qu'il faudrait l'inventer.

— Vous êtes un homme immoral, mon ami! il est de ces natures que, dans l'intérêt du bonheur social, on ne doit pas désirer. Si Bertrand naissait, il faudrait l'étouffer dans ses langes ou l'étrangler avec les jarretières de sa nourrice.....

— Heureusement, se dit tout bas Bertrand, il y a trente-deux ans qu'il est sorti de sevrage.

— J'en reviens à mes moutons, dit Macaire : la société tremble devant une panique; les caricaturistes l'ont effrayée comme un enfant qu'elle est; les caricaturistes sont des misérables et de mauvais citoyens.....

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 86. —

Robert-Macaire homœopathe.

Le docteur Bertrand saluant un défunt qui se rendait à son dernier domicile, rencontra le docteur Macaire, et réitéra son salut. Le docteur Macaire ne crut pas devoir rendre le salut à son confrère, et motiva en ces termes son impolitesse :

— Bertrand, mon ex-ami, nous ne marchons plus dans la même voie médicale... Vous êtes un allopathe, et moi je suis un dissident; je suis homœopathe.

— Le nom ne fait rien à la chose, dit Bertrand; nous sommes tous médecins, et le schisme est une bêtise. Moi, je trinque volontiers avec un broussiste, un excitabiliste, un browniste, un controstimuliste, un hydropote, un humoriste, un solidiste, un gastriciste, un antiphlogisticiste.

— Vous avez tort, confrère, il faut suivre un drapeau. La vieille mé-

decine est morte; elle s'est ensevelie sous les cadavres qu'elle a amoncelés. L'homœopathie est venue à propos pour assurer la durée de l'espèce humaine; elle a fait, depuis cinquante ans, plus de bien à l'humanité que l'allopathie, dans sa marche à rebours, n'a pu faire durant l'espace de trente siècles.

— Est-ce que vous avez trouvé le moyen d'empêcher la mortalité? nous serions, alors, enfoncés!

— La question n'est pas là, docteur Bertrand; nous avons trouvé le moyen de faire mourir autrement qu'on ne mourait, et c'est un beau triomphe pour la science. L'humanité éprouvait le besoin de maladies nouvelles, nous en avons inventé. Nous avons rendu l'homme bien portant malade, sans prendre l'obligation de rendre le malade bien portant... La bizarrerie de la doctrine nous a attiré des séides. Le public, mon cher, le public est stupide...: de par l'allopathie, nous le saignons à blanc, nous le purgeons à mort; il n'est pas content...., il veut du nouveau.... Donnons-lui-en, morbleu! du nouveau; faisons-nous homœopathes : il aime les blagues..., traitons-le par les semblables..., *similia similibus*.

— Amen.

— Tiens, voici une ordonnance qui résume le système : Prendre un tout petit grain de..., de rien du tout..., le couper en dix millions de molécules..., jeter une..., une seule de ces dix-millionièmes parties dans la rivière...., remuer, remuer, triturer beaucoup..., laisser infuser quelques heures..., puiser un seau de cette eau bienfaisante..., la filtrer..., la couper avec vingt parties d'eau ordinaire, et s'en humecter la langue tous les matins à jeun..... Voilà!

— Est-ce tout?

— Oui. Ah, diable! j'oubliais le principal... Payer la présente ordonnance.

— Mais, mon cher confrère, dit Bertrand, nos doctrines ont très-peu de dissemblance; nous sommes même parfaitement d'accord sur un point, celui du paiement de l'ordonnance.

— C'est-à-dire, docteur Bertrand, que nous ne sommes d'accord que sur ce point. Lisez plutôt les journaux : nous vous accusons d'être des massacres et des bourreaux; vous nous appelez bouchers et assassins; vous criez Vive la lancette, le séton, le moxa, la sangsue; nous crions A bas la lancette, le moxa, le séton; nous demandons l'extradition de la sangsue; nous crions en outre Vive le remède invisible, incolore, inodore, qui agit à l'insu du malade; vive le médicament microscopique. Le jour où notre drogue serait visible à Paris, l'astre de l'homœopathie serait totalement et à perpétuité éclipsé.

LES ROBERT-MACAIRE

N° 86.

Imp. d'Aubert et Cie

Chez Aubert, gal. vero-dodat

— Le public, mon cher, le public est stupide.... nous le saignons à blanc, nous le purgeons à mort, il n'est pas content..... il veut du nouveau..... donnons lui en, morbleu, du nouveau! faisons nous homéopates.... il aime les blagues, traitons le par les semblables.... **Similia Similibus**... (Bertrand). **Amen!** Tiens, voici une ordonnance qui résume le Système... *Prendre un tout petit grain de... de rien du tout... le couper en dix millions de molécules..... jeter une.... une seule!! de ces dix millionièmes parties dans la rivière!..... remuer, remuer, triturer beaucoup..... laisser infuser quelques heures.... puiser un seau de cette eau bienfaisante... la filtrer... la couper avec 20 parties d'eau ordinaire et s'en humecter la langue, tous les matins à jeun!*..... Voilà!... Est-ce tout?... Oui.... Ah! diable!! j'oubliais le principal.

Payer la présente ordonnance

— Vous me permettrez, docteur, de vous dire que vous dépoétisez la souffrance ; vous rendez la convalescence prosaïque. Que sera le chevet d'un malade s'il n'a pas le matériel pharmaceutique consacré par l'usage, si la fiole n'apparaît pas avec son lock ou sa potion calmante, si le rouleau d'eau de groseille ne reflète pas sa teinte pourprée sur le drap du moribond? Je passe sous silence plusieurs accessoires hydrauliques que vous avez en horreur.

— J'estime la mécanique, mais l'homœopathie ne l'applique pas à l'élévation de l'onde dans le corps humain. Le tube d'étain, ou, si vous l'aimez mieux, le clyso-pompe ou clyso-bol a tué plus de monde que les inondations des années les plus désastreuses.

— Vous ne passez même pas au malade la distraction du sucre d'orge ou du jus de réglisse.

— L'homœopathie a ses raisons pour agir ainsi : Un de nos malades ayant consommé, malgré la défense du médecin, un seul petit pois, est mort au moment où sa guérison semblait immanquable. Ce fait est consigné dans les annales de la Société. Un autre moribond s'obstina à ne pas quitter le cure-dents qu'il avait l'habitude de porter à la bouche, il eut le même destin que le mangeur de petits pois.

— Eh bien ! mon cher confrère, il m'est arrivé un cas tout à fait contraire : un malade mis à la diète la plus sévère trompe la surveillance de sa garde, il fait frire un boisseau de pommes de terre, le dévore..., et le lendemain il se portait comme un ange.

— Cela ne m'étonne pas dans la médecine allopathique ; mais le gourmand serait défunt s'il avait été traité homœopathiquement...

Confrères, nous pouvons dire que le chiffre des décès diminue tous les jours ; nous enregistrons des cures miraculeuses.

Dernièrement encore, le directeur de l'Opéra me fait appeler : un de ses premiers danseurs fut atteint d'une engelure au pied gauche ; c'était l'hiver. Je fis mettre l'artiste au lit jusqu'aux premiers jours de juillet, et, sans aucun remède visible, il fut guéri, à l'étonnement général, et reprit son service dans la première quinzaine d'août.

Sur vingt rhumes de cerveau que je fus chargé de traiter à la caserne de la gendarmerie, il n'y eut pas un décès à constater. Monsieur Odry lui-même n'a jamais fait une pareille cure avec son jus de réglisse.

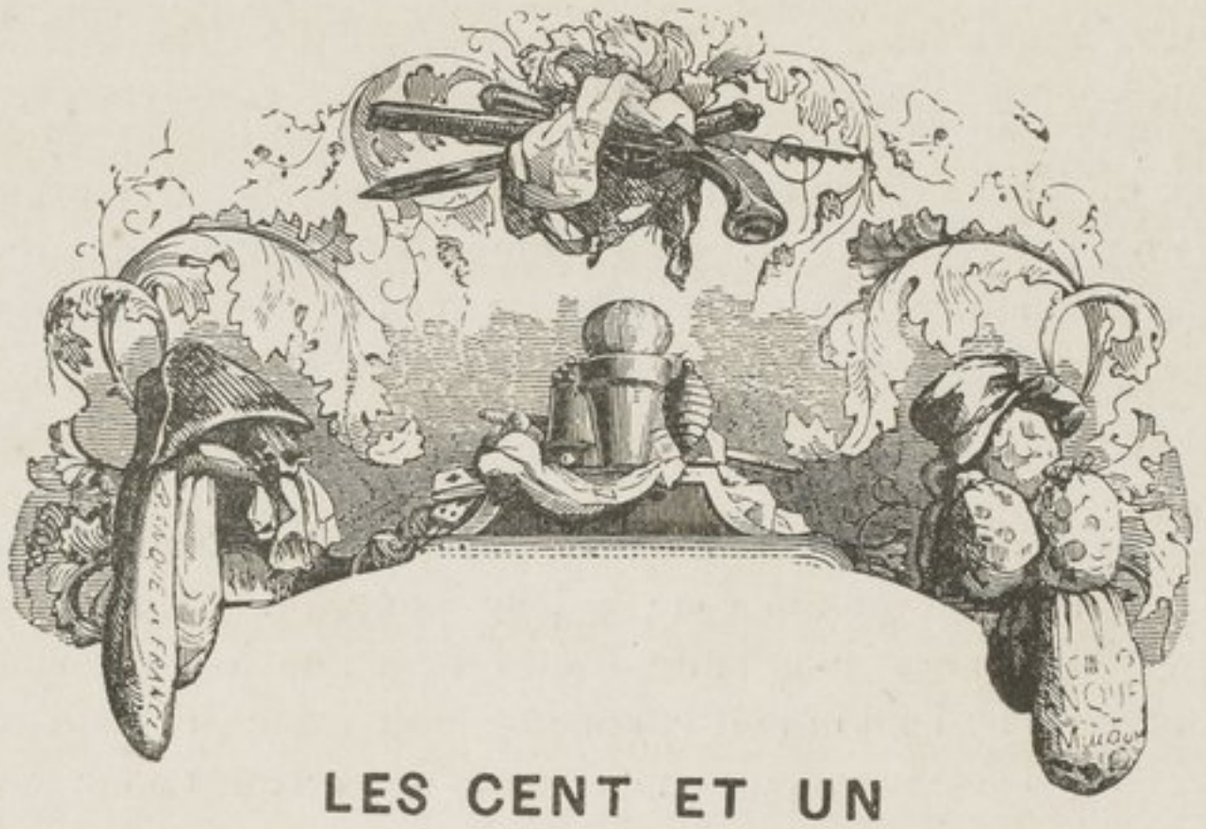
Les tableaux relevés dans toutes les parties de l'Europe sur le résultat des traitements homœopathiques, révèlent un grand nombre de faits aussi surprenants.

— Vous m'étonnez ! ! !

M. A.

Paris, chez Aubert, galerie Véro-Dodat.

Typographie Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 87. —

Robert-Macaire en tilbury.

Il vaut mieux faire envie que pitié. Cet aphorisme a fait vendre plus de vingt mille équipages, dont les trois quarts n'ont jamais été et ne seront jamais payés. Nous avons déjà eu occasion de faire remarquer le goût prononcé que M. Macaire avait pour les cabriolets; quand on court après la fortune, le mieux est de courir au galop. Une des premières conditions pour aller au galop, c'est de renoncer au service de ses propres jambes pour se confier à l'allure de coursiers plus ou moins fougueux.

Robert-Macaire a donc cru utile aux intérêts de sa fortune, de ne pas fouler le sol parisien avec des socques; c'est du haut du tilbury qu'il regarde la foule. Il a offert une place à son ami Bertrand, et, perché sur son char, il commence avec lui une de ces conversations philosophiques

que nous avons cru devoir sténographier pour l'édification des races futures.

— L'homme qui est propriétaire ou locataire d'un tilbury ou autre locomoteur, dit Macaire à son ami, est un niais complet s'il n'arrive pas à la fortune ou à la célébrité. Le cheval mène partout et à tout, il ne faut que savoir le conduire. L'homme qui va à pied croit que celui qui va en voiture est plus élevé que lui, calembour à part. Le fouet est le sceptre de la domination et de l'influence qu'on peut conquérir sur ses semblables.

Il y a dans la capitale de France cinquante philanthropes qui ne doivent leur immortalité qu'à la roue de leur équipage. Voici comment ils procèdent : Ils donnent cinquante francs de prime à leur cocher pour écraser un passant ; ils donnent cinquante-cinq francs au passant qu'ils écrasent, ils dépensent soixante-neuf francs de réclames pour dire qu'ils ont indemnisé un écrasé, et l'Académie leur donne vingt mille francs, que le respectable M. de Montyon a légués pour récompenser les hommes en voiture qui n'écrasent qu'aux trois quarts ceux qui vont à pied.

Une réflexion pénible trouve naturellement sa place ici, ajoute Macaire.

Depuis quelque temps les magistrats ont pris à tâche d'empêcher le philanthrope d'accomplir son œuvre en suivant la seule impulsion de son âme. Les tribunaux, sous prétexte qu'on écrase trop de piétons, ont taxé la vie des individus écrasés à un taux que peu de fortunes peuvent atteindre. On a vu de simples bourgeois, mutilés par une roue, obtenir vingt mille francs d'indemnité... ; c'est en disproportion avec les moyens de ceux qui aiment à écraser... Aussi est-on réduit à ne plus écraser ses semblables qu'à la brune, ou à nuit close.

Si tu voulais, Bertrand, continue Macaire en dirigeant son coursier au milieu de la foule, si tu voulais, je serais un Vincent de Paul !

— Comment pourrais-je contribuer à ta béatification? dit avec empressement l'ami de Macaire.

— En agissant suivant mes instructions : Tu te mets sur mon passage, je crie Gare ! tu t'obstines à te considérer comme une borne-fontaine ou un monument inamovible. Je passe outre, je te fracture le tibia ou la rotule... Tu pousses un cri; je m'élance de mon char, je me jette sur ton corps, je bande tes plaies avec mon foulard (à la condition expresse que tu me le restitueras après la farce jouée); je m'arrache les cheveux, et je fais serment, devant la foule ébahie, de me défaire de mon cheval, de le vendre au prochain marché et de consacrer le prix de la vente aux frais de ta guérison. Je te demande : Avez-vous des enfants? tu me réponds,

LES

ROBERT-MACAIRE

N°87.

Imp: d'Aubert et Cie.

Paris, chez Aubert

(Bertrand) Dis-donc, s'ils allaient nous faire un mauvais parti tous ces meurt-de-faim-là?... *(Rob Macaire)* Qui, la populace?... tu ne la connais pas, ça crie, ça gueule après les gens riches, comme les chiens après les mendians, mais ça ne mord pas..... C'est pas méchant c'est bête et vl'à tout.. *(il crie très haut)* héééé!!... hopp!!..... garrrre..... gare, gare!.....

(Le peuple remarque avec attendrissement qu'il n'a écrasé personne et qu'il a l'air très bon enfant.)

Huit! je réplique, Je les adopte. Avez-vous une femme? tu me réponds, Oui, une seule. Je réplique, Je me charge de sa nourriture tant que vous serez hors d'état de manger. Le lendemain, je lis dans une feuille: Un particulier très-connu dans Paris, l'honorable M. Robert-Macaire, une de nos illustrations commerciales, traversant hier les rues populeuses du quartier Saint-Marcel, a renversé un honorable citoyen père d'une nombreuse famille. Arrêter son cheval, sauter à terre, relever le blessé, lui faire administrer les premiers soins, ce fut la première action de M. de Macaire. Mais ce digne citoyen ne crut son œuvre de philanthropie complète que lorsqu'il eut assuré l'avenir d'une famille dont l'existence se trouvait compromise par l'accident arrivé à son chef. Malgré tout ce que M. de Macaire a fait pour les victimes de l'événement, sa conscience d'honnête homme est vivement affectée; on craint qu'il ne succombe à un accès d'hypocondrie qui s'est emparée de lui, ou qu'il ne se retire dans un monastère.

— Eh bien! dit Bertrand, changeons les rôles : mets-toi sous la roue, et je t'écraserai. Les articles subsisteront; seulement, mon nom sera substitué au tien.

— Bertrand, mon cher, vous êtes frappé d'une stupidité incurable! vous n'êtes jamais à la question.

— C'est pour cela que je veux échapper au supplice de la roue.

— Ce jeu de mots est pitoyable, et je vous le passe en faveur de mots beaucoup plus mauvais encore qui vous échappent quotidiennement.

Puisque vous ne voulez pas vous sacrifier à ma renommée, ni me servir de marchepied ou de piédestal, je me confie à ma bonne étoile. Je vais écraser le premier venu; mais je crains de ne pas tomber sur un père de famille.

— Dis donc! s'ils allaient nous faire un mauvais parti, tous ces meurt-de-faim-là?

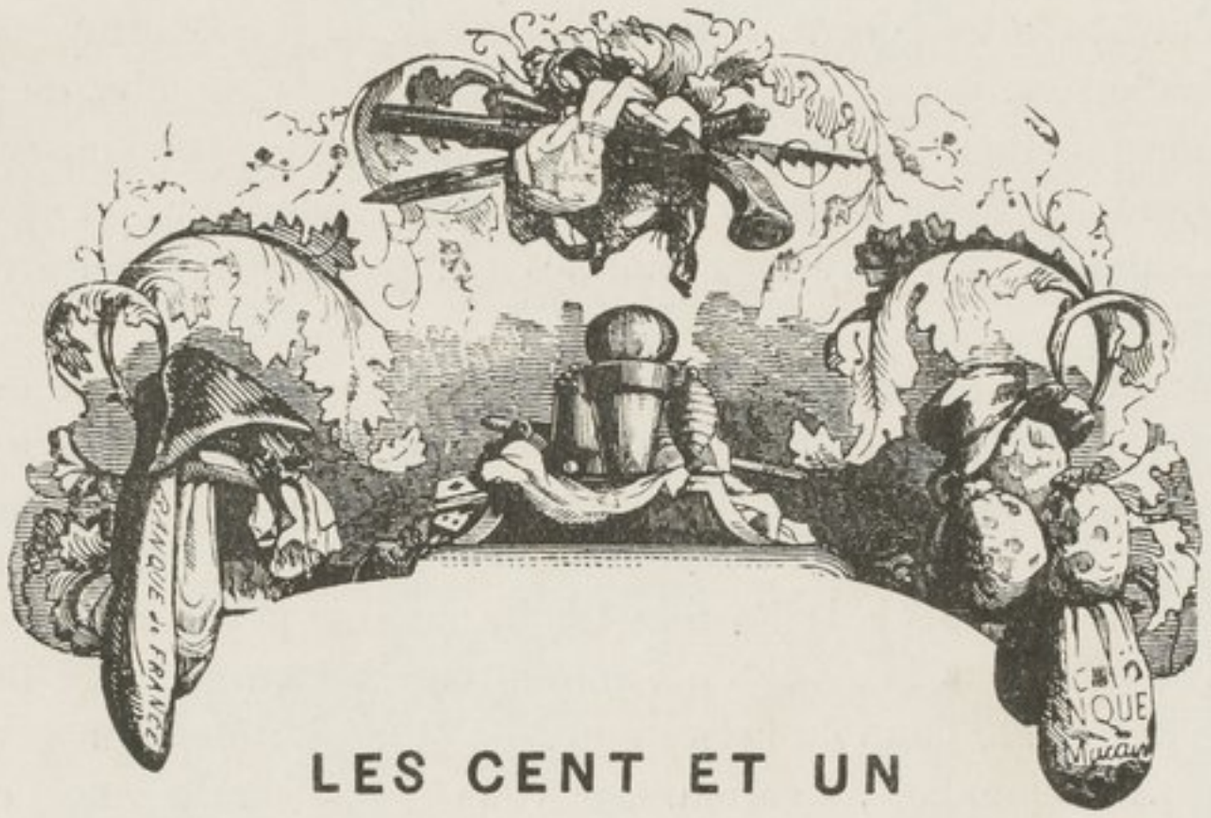
— Qui, la populace?.... tu ne la connais pas! ça crie, ça gueule après les gens riches, comme les chiens après les mendiants...; mais ça ne mord pas.... C'est pas méchant; c'est bête, v'là tout. (*Il crie très-haut*) : Héééé!.... hoppp!... garrrr, gare... gare!

Le peuple remarque avec attendrissement qu'il n'a écrasé personne, et qu'il a l'air très-bon enfant.

Robert-Macaire est le plus malheureux des hommes, il ne peut pas faire un malheur!!!

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Vero-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette,



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 88. —

Robert-Macaire arrêté... dans ses opérations.

Un monsieur, escorté de plusieurs individus, qu'au premier abord on pouvait prendre pour des courtiers-marrons en denrées coloniales, se présente à M. Macaire au moment où il entrait chez un de ses mille commanditaires.

— Vous êtes banquier, Monsieur? dit le nouveau venu.

— Oui, Monsieur; je fais une banque, et une fameuse, j'ose le dire; je fais la banque du *commerce de Beaucaire. Capital : quatre millions*. Ma haute capacité, ma probité, mes connaissances financières, sont une garantie du plus immense succès. Aussi les actions s'enlèvent, on se bat pour en avoir, et l'on n'en a pas : elles sont toutes prises.

— Tant mieux, Monsieur, car il vous sera plus facile de payer cette lettre de change de cent écus, pour laquelle je vous arrête.

— Fichtre! c'est différent... Alors, Monsieur, la vraie vérité, c'est que je n'ai pas le sou, je n'ai pas le premier sou... ; mais attendez un peu, et la première action qui se placera sera pour vous. On souscrit chez M. Bertrand, agent de change, M. Wormspire, banquier, et Mandrin, notaire. Ce sont des garanties morales qui parlent haut en faveur de l'entreprise.

L'inconnu, qui se fait alors connaître pour un officier garde du commerce, assisté de ses praticiens ou recors, ne juge pas à propos d'accepter les offres non réelles faites par M. Macaire en paiement de sa créance.

— Messieurs, allons à la Bastille-Clichy, je suis pris comme la passagère hirondelle sous la griffe de l'autour ou du vautour... Si Bertrand était là, Bertrand, l'ami du calembour, il ajouterait : Messieurs, voilà de vos tours.... Cependant, Messieurs, je vous ferai observer que je consens à monter en fiacre, plutôt pour vous obliger que pour obéir à la loi. Si je voulais...., je bénéficierais de l'avantage légal que le débiteur a de se faire mener par-devant M. le président, tenant son audience de référé...; là, je ferais rapporter le jugement. Je prouverais que c'est faire un tort réel à la Société et surtout à nos capitalistes, de me mettre en charte privée; ce n'est pas à Clichy que je placerai mes actions, et si je ne place pas mes actions, mes fournisseurs finiront eux-mêmes par se faire mettre sous clef. C'est logique, cela.

— M. le président n'entend pas de cette oreille-là.

— Alors je plaiderai un autre moyen. J'ai besoin d'air pour mes larges poumons, j'ai besoin de beaucoup d'air, et je suis Français.

L'air de la servitude est mortel à ce peuple,

a dit, je crois, Arnaud dans une tragédie où le public s'est donné beaucoup de coups de bâton... C'est même, je crois, au titre de cet ouvrage que les cannes de messieurs les bouchers, charcutiers et gardes du commerce ont dû le surnom de Germanicus qu'elles ont porté longtemps.....; et si ma mémoire m'est fidèle....

— Allons, Monsieur, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Farçeurs! Est-ce que le créancier ne vous paiera pas autant d'heures de fiacre que nous n'en aurons pas consommé? Mais puisque vous n'aimez pas les digressions historiques, partons.

— Allons-nous en référé?

— Non, Messieurs; je n'abuserai pas de vos précieux moments. Je sais bien que le temps que nous mettrions à chercher monsieur le premier pré-

LES
ROBERT-MACAIRE
N°.88.

Imp : d'Aubert et C.ie. Chez Aubert, gal. véro-dodat.

—Vous êtes banquier M.r?—Oui Monsieur, je fais une banque, et une fameuse! j'ose le dire je fais la banque *du Commerce de Beaucaire, Capital 4 millions,* ma haute capacité, ma probité, mes connaissances financières, sont une garantie du plus immense succès, aussi les actions s'enlèvent, on se bat pour en avoir, et l'on n'en a pas, elle sont toutes prises . . . . . —Tant mieux! Monsieur, car il vous sera plus facile de payer cette lettre de change de cent Ecus pour laquelle je vous arrête. —(*Macaire stupéfait*) Fichtre!! c'est different . . . . Alors, Monsieur, la vraie vérité, c'est que je n'ai pas le sou, je n'ai pas le premier sou . . . . . Mais attendez un peu, et la première action qui se placera sera pour vous.

AVIS : ON SOUSCRIT :

chez M.r Bertrand, agent de change, M.r Wormspire, Banquier et Mandrin, Notaire.

sident, et le laps de la discussion, seraient toujours du boni sur le temps de la captivité; mais je laisse ces subterfuges à des débiteurs vulgaires. Le temps de messieurs les juges est plus précieux que l'or, et c'est dérober au moins cinquante centimes que de leur surprendre une audience de trois minutes; marchons.

— Cocher, rue de Clichy, 68.

— 62, monsieur le garde; vous faites erreur, votre mémoire vous fuit.

— Cocher, 62; merci, monsieur Macaire.

— Il n'y a pas de quoi.... Mais, monsieur le garde, et vous, messieurs les praticiens, si je ne craignais pas d'être importun, je demanderais à être conduit chez un ami qui aurait peut-être des capitaux disponibles pour ma rançon; je vous récompenserai de cet acte d'obligeance, rue d'Enfer, 36.

— Cocher, dit le garde du commerce, rue d'Enfer, 36.

Arrivé à cette demeure, l'ami est sorti. M. Macaire demande à être conduit chez une comtesse du faubourg Saint-Germain; il remet plusieurs lettres à un domestique, qui vient les prendre à la voiture, et dit, après quelques minutes d'absence, que madame la baronne n'a pas donné de réponse.

Le fiacre sillonne Paris dans vingt directions, et, à chaque domicile, M. Macaire remet une lettre et parle bas aux personnes qu'il trouve; puis en élevant la voix, et s'adressant à ses compagnons de route, il ajoute: L'affaire n'est pas possible ici! allons ailleurs.

La journée avance, le soleil va bientôt se cacher, bientôt va venir l'heure à laquelle le garde du commerce a ordre de respecter le débiteur qu'il ne tient pas, et d'incarcérer celui qu'il tient.

Le fiacre roule vers la fatale demeure..., on va atteindre le numéro 62 de l'ex-hôtel Saillard.

Le débiteur semble saisi d'un petit mouvement de curiosité, et il demande au garde du commerce à faire l'inspection de son dossier.

Le garde du commerce le tire avec un signe de mauvaise humeur...

— Farceur de garde du commerce! dit Robert...., je ne suis plus votre prisonnier. Ce jugement est par défaut... Je le savais aussi bien que vous, et vous le saviez aussi bien que moi. Je mets opposition, et je prends ma volée en air libre.

— Mais pourquoi nous avoir fait des frais de fiacre exorbitants?

— J'avais besoin de faire quelques courses, de remettre mes actions chez mes actionnaires; j'ai fait mes affaires à vos dépens...

A charge de revanche, mes maîtres... Cependant, si vous le voulez, vous avez le droit de me payer à dîner. M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Vero-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 89. —

Robert-Macaire marchand de Bibles.

— Eh bien! frère Bertrand, les souscripteurs commencent-ils à mordre à nos Bibles? En avez-vous vendu plusieurs millions d'exemplaires?

Bertrand. — Les souscripteurs disent que nous sommes des farceurs, que nous nous f..... fichons d'eux, et ils nous f..... fichent à la porte.

Robert-Macaire. — De quelles expressions vous servez-vous, drôle!... parlez plus décemment devant moi, ou je vous f... fi... flanque par la fenêtre.... Ce sont vos airs mondains, vos paroles mondaines qui scandalisent les souscripteurs. Retournez-y..., s'ils vous fichent à la porte, rentrez par la fenêtre; s'ils vous fichent un soufflet, tendez l'autre joue...; mais ne revenez pas sans abonnements, malheureux, ou je vous f... ma malédiction.

— Qui fait ce qu'il peut fait ce qu'il doit, répond avec humilité frère Bertrand. Il y a un vice radical dans notre opération : c'est le prix de vente. Nous vendons huit francs un livre que l'on trouve ailleurs pour rien.

— Pour rien?

— Oui, révérend père Macaire. Une Compagnie s'est organisée pour répandre la Bible gratis. Elle la fait tomber comme la manne du désert, ou comme les giboulées de Paris au mois de mars; il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. Ce qu'il y a de plus impie, c'est que les Bibles qu'on ose donner pour rien sont beaucoup mieux corrigées que les nôtres, que le papier est beaucoup plus beau, qu'il y a des gravures, des fleurons, des choses de lampes...; le mot propre ne me revient pas...

— Frère Bertrand, vous êtes un apostat, un Judas; vous êtes vendu à la concurrence. Comment n'avez-vous pas l'intelligence de comprendre, et le talent de faire comprendre qu'il est honteux de renfermer dans sa bibliothèque des livres dont la source peut être impure? Comment les anonymes, ces invisibles, peuvent-ils donner pour rien des livres sur lesquels nous perdons cinq francs en les accordant à neuf francs? Ces Messieurs ont donc pillé mes magasins? ou plutôt, l'édition dont vous parlez n'est-elle pas un produit turc? Ce sont les sectateurs du Coran qui auront empoisonné la chrétienté d'une œuvre diabolique sous un titre saint.

— Mais, révérend père Macaire, les Bibles en question sont plus complètes que les nôtres, et elles sont reliées en peau de chagrin.

— Elles coûteront bien des larmes à leurs actionnaires!

— Pas tant qu'aux nôtres.

— Donner des livres pour rien, c'est menacer la terre de la prochaine éclipse générale des lumières.

— Je ne comprends pas.

— C'est possible. C'est la même question, sous une autre forme, que celle des billets de spectacle à vingt sous. Depuis qu'on peut avoir un billet à ce prix, le public ne va pas au théâtre les jours où ces sortes d'assignats ne sont pas en circulation; il attend qu'ils reparaissent sur la place, pour aller siéger aux mélodrames ou aux vaudevilles. De même, quand un éditeur annoncera une tragédie en cinq actes, ou la *Cuisinière Bourgeoise*, à un prix qu'il aura fixé, le lecteur se dira : On a la Bible pour rien, donc on doit avoir les tragédies, *la Cuisinière Bourgeoise*, les drames, les mimo-drames, les mélodrames pour rien..., c'est rationnel..., c'est logique...; et le public attendra. Si les éditeurs s'entêtent, le lecteur les imitera; on finira par ne plus trouver un alphabet dans la circulation; on ne pourra plus apprendre à lire; les lycées seront déserts, et

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 89

ROBERT-MACAIRE, Mr DE BIBLES.

(BERTRAND) Les Souscripteurs disent que nous sommes des farceurs, que nous nous f... fichons d'eux, et ils nous f..... fichent à la porte ..... *(ROBERT-MACAIRE)* De quelles expressions vous servez vous drôle!.. parlez plus décemment devant moi ou je vous f..... fi..... flanque par la fenêtre ... Ce sont vos airs mondains, vos paroles mondaines qui scandalisent les Soucripteurs retournez y ... s'ils vous fichent à la porte, rentrez par la fenêtre ..s'ils vous fichent un soufflet, tendez l'autre joue ..... mais ne revenez pas sans abonnements, malheureux ou je vous f..... ma malédiction!

Imp. d'Aubert et Comp.ie Chez Aubert, Gal. Vero-dodat

l'espèce humaine n'aura plus d'autres connaissances que celles du domino ou de la gymnastique. Bertrand, faites bien entendre cela à ceux qui nous refusent leur argent. Dites-leur que c'est un acte de nationalité d'acheter les Bibles à neuf francs, et que les prendre pour rien c'est du pur vandalisme.

Si l'on se plaint de notre texte, si on le conteste, c'est différent; nous avons des rédacteurs chargés des amendements bibliques. Moyennant cinq francs de supplément nous confectionnons des Bibles au goût de chacun. Nous respectons toutes les opinions, et nous n'en avons aucune, pour ne nous trouver en contradiction avec personne. Aussi avons-nous reçu des félicitations et des souscriptions de toutes les sectes religieuses de la terre. Il n'y a pas une bourgade africaine ou asiatique qui ne croie que nous avons eu l'intention de publier le livre de sa foi. Nous avons poussé l'attention jusqu'à mettre pêle-mêle des caractères d'impression, en évitant de former des mots connus de quelque idiome que ce soit, et nous laissons à l'intelligence du lecteur la solution de ce problème typographique qu'aucune académie ne peut déchiffrer. Peut-être un jour il naîtra un peuple qui croira lire dans ces pages illisibles une doctrine ou une tradition de ses croyances, alors il souscrira...

Notre Bible est la vraie Bible polyglotte, c'est le bréviaire des peuples passés, présents et à venir. Si le Christ, Mahomet ou Confucius venaient dans nos bureaux, ils nous brevéteraient. J'ai une commande pour la Tartarie chinoise; un libraire de la Mecque a fait demander mille exemplaires; la reine des Bayadères m'a adressé sa souscription, et le sha de Perse m'a fait faire ses compliments en m'envoyant une fourrure.

Les difficultés vous abattent, Bertrand; vous ne comprenez pas la grandeur et la sainteté de notre œuvre; vous ne seriez pas homme à imiter le prêtre espagnol qui attendait les pécheurs endurcis sur la grande route et les forçait, le stylet à la main, de se confesser et de se repentir... Mais, à votre place, j'assommerais un bourgeois qui ne souscrirait pas à ma Bible..., je lui passerais la jambe... Passez-moi l'expression...

Vous voyez, frère Bertrand, qu'il ne faut pas vous décourager. Prenez l'essence ou plutôt l'esprit de tout ce que je viens de vous dire, faites un résumé des observations que je viens de vous débiter. Si votre costume vous fait du tort, habillez-vous en Bédouin ou en momie...; mais faites des affaires, mon cher; poussez à la vente: dites aux catholiques que saint Robert est le parrain de l'entreprise, et dites aux Turcs qu'elle est sous le patronage de Ali-Ma-Caire-Bey.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 90. —

Robert-Macaire droguiste.

Le docteur Macaire avait trouvé le moyen de faire trait au code, qui défend aux médecins de la capitale la vente des produits plus ou moins pharmaceutiques. Les apothicaires ne plaisantent pas sur l'article du monopole; M. Broussais lui-même aurait paru sur la sellette de la police correctionnelle s'il s'était permis de faire la traite des sangsues. Le gendarme qui use du jus de réglisse doit en faire la demande à l'épicier, à l'herboriste ou au pharmacien; l'aide ou le sous-aide-major qui viendrait au secours d'un rhume avec la racine chantée par Odry, serait passible d'une indemnité au profit du corps qui tient la spatule et le pilon.

Si messieurs les membres de la Faculté veulent étendre leur commerce sans avoir de compte à régler avec messieurs de la pharmacie, à

propos de confitures ou de pilules, ils n'ont qu'à se faire parfumeurs ou herboristes. Le parfumeur et l'herboriste sont deux individualités sans haine et sans égoïsme; ils pensent que le commerce de la drogue est dans le droit commun. Jamais on ne les vit s'alarmer des bénéfices que l'épicier ou la fruitière peut faire sur une racine de mauve ou sur les feuilles de mûrier. L'herboriste se contente de vendre quatre feuilles de ronces sèches un demi-franc; il donne à moitié prix les sangsues à moitié mortes; quelquefois il vend des feuilles de papier écolier qui guérissent les cors et les migraines; souvent il ajoute à son exploitation le commerce du raisiné de Bourgogne et la vente du miel de Montmartre; mais, tout entier aux soins de son établissement, il laisse à chacun la facilité de lui faire concurrence.

Robert-Macaire a donc ouvert une boutique de droguiste. — Fais bien attention! dit-il à Bertrand, travesti en élève en herboristerie, le mot garçon herboriste ne se dit plus; fais bien attention! si l'on te demande du racahout des Arabes pour l'engraissement de toute espèce de sultanes, du nafé d'Arabie pour l'allaitement des enfants de tout âge, du kaïffa d'Orient pour les gastrites et les cors aux pieds, du théobrome pour les vomissements, de l'amandine, de l'indostane, de l'osman-oglou, du paraguay-roux, de la créosote, du chocolat au salep, de l'hypocras..., de la moutarde blanche pour les humeurs noires, les maux de dents et les déviations de la taille, de la graine de chou colossal, tu prendras dans ce sac, toujours dans le même, ne va pas te tromper!!! et tu serviras cela en poudre, en pâte, en liqueur ou en graine, suivant ton idée.

— Diable! dit Bertrand, qué que c'est donc que cette graine-là, docteur Macaire?

— C'est de la graine de niais première qualité, mon ami Bertrand; comprenez-vous?

— Si tous les niais de France et de Navarre en font usage, notre affaire me paraît assez bonne.

— Tous n'en font pas usage, mais il y en a heureusement un grand nombre. Pour vaincre leur répugnance ou leur incrédulité, il faut avoir un registre sur lequel on met le nom, l'âge et l'adresse des personnes précédemment guéries.

— Comment avoir les noms, docteur?

— C'est extrêmement facile. Il s'agit de prendre tous les matins, à jeun, les *Petites-Affiches*, et de chercher la liste journalière des décès. Vous mettez sur votre liste le nom de tous les défunts. Quant à l'adresse, vous prenez celle qui a précédé le champ du repos (c'est ainsi que les poëtes

LES ROBERT-MACAIRE

N.° 90.

Imp.: d'Aubert et C.ie

Chez Aubert, gal. véro-dodat.

—Fais bien attention !! si l'on te demande *du Racahout des Arabes* pour l'enóraissement de toute espèce de sultanes, du *Nafé d'Arabie* pour l'allaitement des enfans de tout âóe, du *Kaïffa d'Orient* pour les óastrites et les cors aux pieds, du *Théobrome* pour les vomissemens, de *l'Amandine*, de *l'Indostane*, de *l'Osman-iglou*, du *Paraguay-Roux*, de la *Créosote*, du *Chocolat au Salep*, de *l'Hypocras*, de la *Moutarde blanche* pour les humeurs noires, les maux de dents et les déviations de la taille, de la *Graine de Chou colossal*, tu prendras dans ce sac, toujours dans le même, ne vas pas te tromper !!! et tu serviras cela en poudre, en pâte, en liqueur ou en óraine, suivant ton idée.—Diable, qué que c'est donc que c'te óraine là ....— *C'est de la Graine de niais première qualité*....—Fameux ! fameux !!!

nomment les cimetières); les consommateurs choisissent au hasard un nom, et ils vont aux renseignements chez le concierge. — La personne que vous réclamez n'est plus de ce monde, dit-on au questionneur. Celui-ci, très-bon logicien, se dit : — Cet homme est mort, donc il a existé; et s'il a existé, il a pu faire usage du spécifique en question : donc il en a fait usage, et il ne serait peut-être pas mort s'il en avait fait un usage plus fréquent.

On peut également mettre sur les listes de témoignage les noms de quelques employés des diverses administrations publiques : comme les concierges des ministères ne laissent pas monter les flâneurs, le contrôle devient difficile, et on finit par aimer mieux croire que d'aller voir.

Quelquefois encore, on cite parmi les personnages guéris, les souverains des quatre parties du monde. Il n'y a pas d'exemple qu'une seule tête couronnée ait écrit dans un journal : « Il est faux que la moutarde blanche m'ait guéri des engelures, » ou bien : « Je déclare que jamais une goutte de paraguay-roux n'est entrée sur une seule de mes dents royales. »

En outre de ces moyens d'écoulement, le docteur prône lui-même sa marchandise; il condamne chacun de ses malades à un quart ou à un demi-picotin de ses produits; il donne l'adresse de sa propre boutique, en promettant que son nom fera obtenir une remise de cinquante pour cent sur les prix ordinaires. Un médecin parisien ferait consommer comme poudre hygiénique tous les pavés des carrières de Fontainebleau. Un confrère a fait, à peu de chose près, un tour de cette force sous le règne du choléra : il avait un four à plâtre qui produisait beaucoup; il s'avisa de broyer sa marchandise, de la mêler à de l'eau fraîche, et de baptiser ce mucilage du nom de liqueur anticholérique. Une société philanthropique décerna une médaille d'or au plâtrier.

Un autre docteur était propriétaire d'un clos de vigne à Surêne. Il prouva dans les journaux que le mauvais vin chauffé avait une vertu protectrice dans les invasions cholériques; tout Paris voulut boire des bols de vin chaud; le crû du docteur lui rapporta autant que le clos Vougeot.

Attention donc, Bertrand! demain il y aura queue dans notre établissement. Afin de donner de la confiance aux pratiques, je t'engage à faire un usage incessant de la graine que nous débitons...; fais-en des pilules, des pastilles, et que ça devienne ton aliment favori. Dans la vie, il faut avaler bien des choses...; c'est le moyen de faire gober le tout au public. Le propriétaire du kaïffa d'Orient a chez lui un Turc qu'il nourrit, et chaque jour il est censé engraisser de trois livres... Voilà comme on fait des affaires!

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 91. —

Robert Macaire exposant ses produits industriels.

Heureux Parisiens! — Les plaisirs les plus variés et les plus gratis leur sont offerts chaque jour! — Le gouvernement ne se couche jamais tranquille sans se dire à lui-même : — Voyons, ai-je bien amusé mes Parisiens aujourd'hui? — Puis, après une réponse quelconque, satisfaisante ou non satisfaisante, le même gouvernement se réadresse cette seconde question : — Comment amuserai-je mes Parisiens demain?

Sans compter les feux d'artifice et les lampions qui célèbrent toutes les fêtes plus ou moins nationales indiquées par le calendrier grégorien (qui est le calendrier des facteurs de la poste de Paris; prix, trente sous!) il y a encore une douzaine d'autres époques dans le courant de l'année qui amènent quelque divertissement pour les badauds de la capitale des badauds.

Ainsi, au mois de mars, le salon de peinture procure des délices gratis à tous les amateurs des beaux arts; et tous les cinq ans, les

amateurs de l'industrie jouissent de plaisirs non moins gratis et encore plus prolongés dans la grande baraque des Champs-Élysées, dans ce monument peu national qui sert de temple à l'industrie française.

Robert-Macaire, qui profite toujours de toutes les occasions de faire mousser toutes ses entreprises, ne pouvait manquer d'encombrer la baraque nationale d'une foule de produits plus mirobolans les uns que les autres. — L'exposition publique vaut encore mieux qu'une annonce dans les journaux, et de plus elle a le grand agrément de ne pas coûter fort cher. — Tandis que les éloges à trente sous la ligne atteignent bien vite un total ruineux.

Parmi les merveilles que nous avons été à même d'admirer cette année, on distinguait :

La nouvelle mécanique servant à confectionner du véritable café Moka, avec des marrons d'Inde torréfiés à la vapeur;

Le nouveau gril à l'aide duquel on transforme les vieilles tiges de bottes en délicieux bifteks aux pommes de terre; — bon nombre de restaurans à 17, à 25, à 32 et à 40 sous par tête ont déjà fait emplète de ce gril qui fonctionne parfaitement et au plus grand agrément des..... restaurateurs.

La voiture *peso-mecanico-brulofico-bois stère!* — Cette voiture, qui ne tardera pas à être mise en usage dans les principaux chantiers de Paris, livrera au domicile des consommateurs du bois tout coupé, tout séché, tout scié, tout pesé, tout brûlé! — Mais non pas tout payé!

Les nouvelles bottes imperméables. — Ces bottes, qui restent toujours parfaitement sèches à l'intérieur, ne laissent pas le plus petit passage à l'humidité; elles se trouvent dans l'eau absolument comme le poisson dans la Seine. — Bien plus, les bottes admirables affectionnent tellement le liquide, que si on les porte sur des trottoirs un peu secs, elles se crevassent de suite, et pour conserver le cuir, il faut que le consommateur ait toujours la précaution de marcher au beau milieu des ruisseaux.

La nouvelle bougie de la Comète! — Cette bougie, fruit de longues recherches dans l'art d'allumer... les chalands, est d'une économie incontestable pour les familles ménagères. — On peut dire, sans crainte d'être démenti, qu'on ne voit pas la fin d'une de ces bougies, attendu qu'on ne peut jamais parvenir à les allumer.

La presse à vapeur, perfectionnée à l'usage des journaux. — Cette

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 91.

Imp.ie d.e Aubert et Cie

à Paris, Chez Aubert,

ENTREZ ET JUGEZ!

J'ai tout dirigé, tout encouragé, le Phisyonochipe qui attrape tout *(hormis la ressemblance)*. le bitume coulé! *(tout-à-fait)* les chapeaux merveilleux indestructibles *(qui fondent au soleil et se délayent à la pluie)*. La Pommade du Dromadaire tant recherchée! *(par les chameaux)* La Brasserie Blagalaise qui mousse si bien! . . . *(dans les journaux)*, et le sublime, le classique Charbon de St Pétrain qu'on peut mettre à l'épreuve, *(du feu)*.

presse remarquable, de la force d'un très-grand nombre de mulets, remplace avantageusement tout ce qui compose le matériel et le personnel d'un journal. — Cette machine admirable rédige, compose, imprime et lit toute espèce de journal. — Il suffit de tourner un cran, comme à un orgue de barbarie, pour avoir à l'instant et à la volonté des amateurs un journal politique, littéraire, commercial, social ou humanitaire. — On n'a même pas la peine de lire ce journal étonnant; il est lu à haute voix par la machine elle-même! — Du reste, cette presse, parfaitement modèle, marche toujours sans recevoir l'argent d'aucun actionnaire, et sans accepter la moindre subvention. — Cette presse ne tient pas à ce qu'on lui graisse la patte... il faut seulement lui graisser les rouages.

Enfin, on remarquait une salle de spectacle en *caoutchou*, mot français sous lequel on désigne vulgairement le produit chinois nommé à Pékin *gomme élastique*. Cette salle-modèle a le privilége... de se rétrécir ou de s'agrandir suivant le nombre de personnes qu'elle renferme. De la sorte les directeurs ne seront plus affligés par le triste coup-d'œil des banquettes vides; et en cas de succès, on pourra entasser jusqu'à six mille spectateurs dans la salle du Palais-Royal!

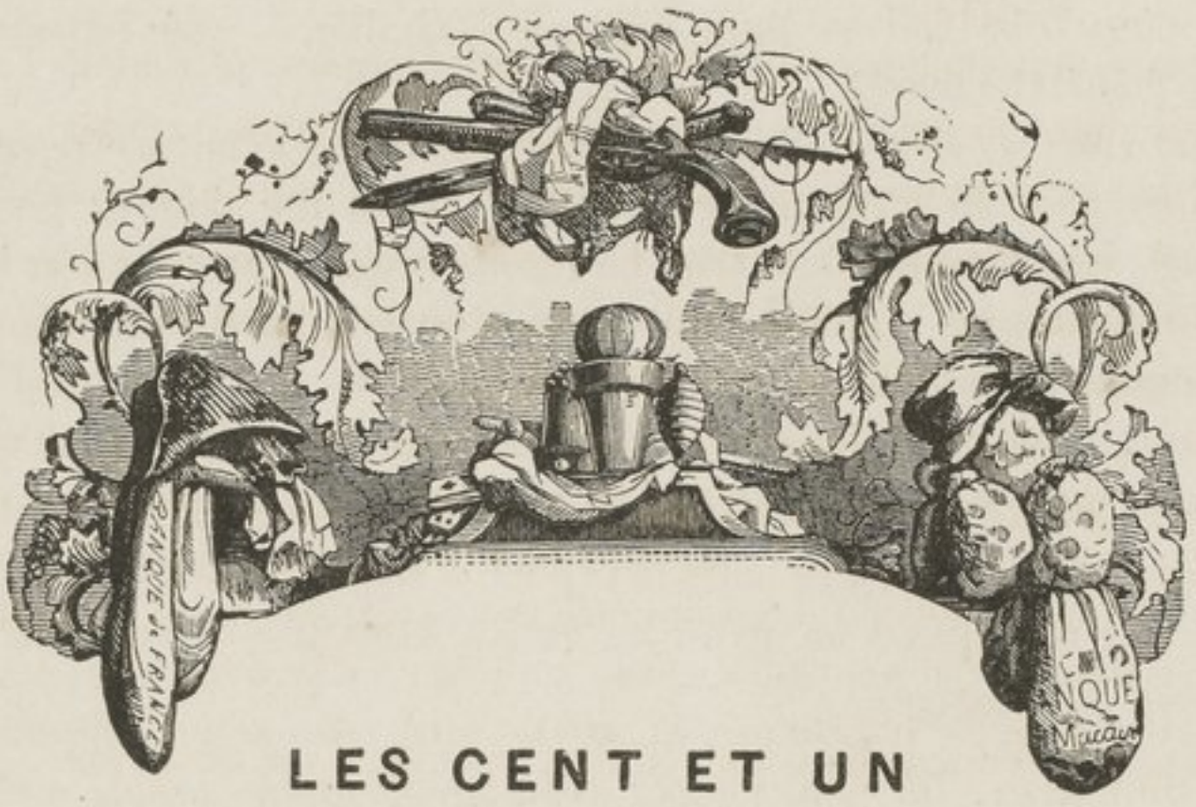
Au grand succès obtenu par toutes ces inventions mirifiques, il était facile de voir qu'elles avaient été lancées par l'illustre Robert-Macaire, ou du moins sous ses auspices immédiats. — Aussi, c'est avec la satisfaction d'un légitime orgueil que notre illustre personnage se tenait à la porte de la baraque de l'industrie, et criait à la foule :

« Entrez, messieurs et dames, entrez et jugez. Le prix des places est à la portée de toutes les fortunes, on ne paie rien, ni en entrant, ni en sortant. Je tiens seulement à l'honneur d'obtenir vos suffrages; vous verrez toutes les merveilles de l'industrie moderne. C'est moi qui ai tout dirigé, ou au moins tout encouragé : c'est ici que vous verrez le *physionochipe* qui attrape tout... hormis la ressemblance; — le véritable Bitume coulé... tout-à-fait; — les nouvelles et ingénieuses chemises pour mettre les acheteurs dedans; — les chapeaux indestructibles qui fondent au soleil et se délaient à la pluie; — la *pommade du dromadaire* tant recherchée par les chameaux; — la brasserie blagalaise qui mousse si bien... dans les journaux, et le sublime charbon de Saint-Petrain, qu'on peut mettre à l'épreuve du feu. »

L. H.

Paris, chez AUBERT, Galerie Vérot-Dodat.

Imprim. de BÉTHUNE ET PLON, 36, rue de Vaugirard.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 92. —

Robert-Macaire exploitant l'amour.

Après avoir exploité les hommes, les houilles, les journaux, les bitumes et les jobards, Robert-Macaire eut la fantaisie d'exploiter la plus belle moitié du genre humain, c'est-à-dire les femmes. Car c'est à l'aide de cette périphrase très-polie que l'on est convenu, depuis un temps immémorial, de désigner ce sexe enchanteur auquel, par malheur, appartiennent les vieilles portières, les vieilles marchandes de poisson, les vieilles ouvreuses de loges, les vieilles ouvreuses d'huîtres, et autres vieux débris qui n'ont rien d'enchanteur.

Macaire adresse ses hommages à une dame de la société, une dame du haut parage, rien que cela! Ce polisson de Macaire, qui, dans le temps, se vantait de recevoir des lettres d'une petite baronne, reçut effectivement

des poulets très-tendres d'une baronne véritable, — une baronne du faubourg Saint-Germain!

Vous vous récriez sur l'invraisemblance d'une aventure pareille; vous me dites que cela n'est pas croyable, et vous me donnez pour raison, d'abord, que Macaire était trop laid pour inspirer une passion à une jolie femme, puis, que ce galant était surtout de trop basse classe pour plaire à une femme du monde, à une baronne.

Hélas! mon cher Monsieur, vos objections me prouvent deux choses: à savoir, que vous connaissez bien peu Macaire, et que vous connaissez encore moins les femmes. Macaire était un trop rusé compère pour s'introduire dans les salons aristocratiques sous son nom très-plébéien de Robert-Macaire; il s'intitula, sans se gêner, *Chevalier des Adrets*. Avec un titre pareil, un habit noir, un col de satin, des gants jonquille et beaucoup de toupet, on peut figurer avantageusement dans la meilleure société.

Voilà pour votre première objection. Quant à la seconde, elle est encore bien plus facile à pulvériser.

Robert-Macaire n'est pas beau, donc il ne peut pas plaire à une jolie femme. Ah! Monsieur, que vous m'affligez! Vous oubliez donc l'histoire des *Mille et Une Nuits*, et cette reine qui, mariée à l'un des plus beaux empereurs de l'Asie, avait pris pour amant un des plus horribles petits bossus que l'on puisse imaginer? Vous oubliez donc l'histoire de *Joconde*, du beau *Joconde*, auquel on préféra un fort vilain muletier? Vous oubliez donc une foule d'histoires toutes plus authentiques les unes que les autres, qui sont arrivées dans tous les siècles, et qui arrivent encore journellement dans les douze arrondissements de Paris, et dans les quatre cents sous-préfectures de France?

En fait de caprices et de fantaisies, les plus jolies femmes laissent bien loin derrière elles les femmes d'une beauté vulgaire. Ah! Monsieur, les femmes sont bien.... femmes!

Ceci soit dit entre nous du moins, Monsieur, car je serais bien désolé qu'une seule des seize millions de personnes qui forment le beau sexe de France, se doutât jamais que je me suis permis le plus léger propos, le plus mince cancan sur les caprices féminins. Ah, diable! ah, diable! — Je ne veux pas me brouiller avec ce sexe qui, après tout et quoi qu'on dise, a bien son agrément; — j'aimerais mieux me faire pour ennemis déclarés les cinq cents sergents de ville et les deux mille trois cents gardes municipaux de la ville de Paris!

Mais laissons cette question délicate, et revenons-en à l'histoire de Macaire et de sa petite baronne.

LES

ROBERT-MACAIRE.

N°. 92.

Le Chevalier des Adrets est l'amant d'une femme du monde, il est aimable, empressé, il joue la passion et le dévouement..... Un jour, un huissier prétendu, une prétendue lettre de change tombent comme la foudre au milieu des plus tendres épanchemens

Ah! mon dieu! le Baron de Wormspire, un ami me fait jeter en prison !! détruire mon bonheur, m'enlever ce que j'aime, ô, les amis, les amis !! .... il n'y a donc plus d'amis !!!....

Le pauvre femme, la pauvre dupe, se dépouille de son or, de ses bijoux, donne tout ce qu'elle peut donner, emprunte, se ruine et reconnait trop tard que son chevalier n'est qu'un chevalier d'industrie, un vrai Robert Macaire

Imp. d'Aubert et C.ie

Chez Aubert, gal. véro-dodat

Macaire, ou plutôt le chevalier des Adrets, avait totalement tourné la tête de cette jeune femme aussi aimante qu'inconséquente, et lorsqu'il crut s'apercevoir que la petite baronne était arrivée au paroxysme de la passion, il se décida à exploiter l'amour tout comme il avait exploité l'amitié, la houille et l'actionnaire.

Un beau jour, le chevalier des Adrets se trouvait chez la petite baronne, et jamais il n'avait montré plus d'amabilité, plus de passion, plus de dévouement, lorsque tout à coup la porte s'ouvre, et on voit apparaître Bertrand déguisé en huissier, entouré de recors, et tenant à la main une lettre de change ornée d'un jugement du tribunal de commerce.

A cette vue, Macaire témoigne le plus grand désespoir, et s'écrie :

— O ciel ! on vient m'arrêter !... Maudite lettre de change, je n'y songeais plus! O Arthémise! je suis le plus malheureux des hommes!... Mais ces tigres ne m'arracheront pas de tes bras..., ou du moins ils ne m'en arracheront pas vivant.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que tout cela veut dire? s'écrie l'infortunée petite femme, dont le cœur saigne en voyant le désespoir de son cher chevalier des Adrets.

— Ah ! ma chérie!... c'est une misérable lettre de change de quarante mille francs que je n'ai pas pu payer, et voilà que les huissiers viennent pour m'arrêter ! Je suis un homme perdu... Ah, mon Dieu ! qui se serait jamais attendu à cela ?... le baron de Wormspire, un ami, me faire jeter en prison !... détruire mon bonheur..., m'enlever à ce que j'aime !... à la seule femme que j'aie jamais aimée ! Oh, les amis ! les amis !.... Il n'y a donc plus d'amis!

— Comment !... et on va te mettre en prison pour quarante mille francs !

— Oui..., ange de mon cœur..., séraphin de ma vie..., pour quarante mille misérables francs !... mais, hélas !... ce n'est pas la prison qui m'effraie le plus !... cinq années sont aussi vite écoulées dans la rue de Clichy que dans la rue de Provence...; mais ne plus te voir, femme céleste, ne plus te voir pendant cinq ans, ou plutôt pendant cinq siècles, c'est la mort !... ah ! oui, je le sens..., je n'y survivrai pas !

— Oh ! chevalier !... taisez-vous !... taisez-vous !... croyez-vous que je veuille vous laisser mourir ?... et, d'ailleurs, pourrais-je vous survivre ? — Mais, heureusement, je puis vous sauver !

Vous devez deviner ce qui arrive : la pauvre femme, la pauvre dupe se dépouille de son or, donne tout ce qu'elle peut donner, emprunte, se ruine...., et reconnaît trop tard que son chevalier n'est qu'un chevalier d'industrie, et se nomme tout simplement.... *Robert-Macaire !*

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 93. —

Robert-Macaire chef d'orchestre.

L'époque veut des prodiges. Elle a ses hommes qui domptent les tigres et apprennent aux lions à jouer aux dominos. Elle a des voyageurs qui vont chercher dans les sables d'Égypte de grosses pierres d'un seul morceau, qu'ils transportent sur un radeau comme une simple falourde de bois flotté. Elle a des drames qui commencent à cinq heures précises du soir et finissent à quatre heures du matin; elle a l'homœopathie, les allumettes chimiques, les chapeaux Gibus; elle a trouvé le moyen de faire le paysage à la mécanique. Mais tout cela ne donnerait pas à notre siècle un brevet de supériorité sur ses frères, si l'on n'avait à opposer à toutes les inventions humaines, la musique pyrotechnique, charivarique et diabolique dont notre héros, le célèbre virtuose Macaire, est l'auteur.

Simple ménétrier de bastringue, Macaire a compris son époque : nous

ne vivons pas dans un temps d'harmonie; il faut du bruit, beaucoup de bruit; c'est pourquoi Macaire introduit les fusées et les pistolets dans la symphonie, et fait de la musique à coups de canon..., c'est plus ronflant. Habitués des cafés borgnes, chefs d'établissements coulés, directeurs de concerts en plein vent, propriétaires de jardins déserts, Macaire serait votre dieu s'il enfonçait Strauss et Musard comme il enfonce ses créanciers.

Baound... baound!.... Pouff... pouff... pââââouff!

Depuis longtemps la poésie avait pris le pas sur la musique; le vers imitatif existait, et la note imitative était encore à créer. M. Boileau avait dit:

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent...

Un autre poëte avait écrit:

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?...

M. de Virgile avait inventé:

Procumbit humi bos...

Et les professeurs de latinité assuraient que ces trois mots imitaient à s'y méprendre la chute du bœuf à l'abattoir.

Le vieil Homère avait écrit en caractères grecs, type que nous prenons la permission de ne pas adopter, et que nous remplaçons par nos lettres:

Polufloïsboio thalassès

Et les Grecs des colléges frémissaient en croyant entendre les flots battre le rivage.

Messieurs les poëtes anciens et modernes se permettaient de considérer les mots comme des sons musicaux; maintenant c'est à messieurs les musiciens à considérer les sons musicaux comme des membres de phrase. Tout ce qui fait du bruit dans la nature est, à partir d'aujourd'hui, considéré comme instrument; il n'y a pas un chaudron, pas une bassinoire, qui ne soient de nature à être utilisés pour l'instrumentation. Un moellon qui tombe d'une maison en construction, le beurre qui frit dans la poêle, la côtelette qui gémit sur le gril, le bois qui chante sur les chenets, tout cela est musical; il ne faut qu'un chef d'orchestre habile pour rendre tous ces sons homogènes et les placer chromatiquement.

Exemple: la chanson de Marlborough. Voici comment j'orchestrerais cette œuvre historique. Attention! Bertrand:

Malbrough s'en va-t-en guerre...

Coup de pistolet... de la main droite; et de la main gauche, la mèche sur la lumière du canon...; feu... Frappe sur le chaudron, Bertrand,

LES

ROBERT-MACAIRE

N°. 93.

MUSIQUE PYROTECHNIQUE, CHARIVARIQUE ET DIABOLIQUE.

— Simple Ménétrier de bastringue, Macaire a compris son époque, nous ne vivons pas dans un temps d'harmonie, il faut du bruit, beaucoup de bruit ! c'est pourquoi Macaire fait des vers charabias, introduit les fusées et les pistolets dans la symphonie, et fait la musique à coups de canon . . . . . C'est plus ronflant et surtout plus facile ! . . . .

— Habitués des cabarets, cafés borgnes, — Chefs d'établissements coulés, directeurs de concerts en plein vent, propriétaires de jardins déserts, Macaire serait votre dieu, s'il enfonçait Strauss et Musard, comme il enfonce ses créanciers.

Baouuuund !

Bâouuund ! Pouff !! Pouff !!! Paâaâaâaoufff !!!!!

Imp. d'Aubert et C°.

chez Aubert, gal. véro-dodat.

mets-le en morceaux..., ça imite la mitraille... (*Au canonnier.*) Chargez...

Mironton, ton, ton,
Mirontaine...

Allez, les ophicléides, les basses, les trompettes à clefs et sans clefs..., les cors anglais...; imitez la marche d'une armée qui part pour la guerre !!!

Malbrough s'en va-t-en guerre,

Second coup de canon... seconde décharge de pistolet...

Ne sait quand il r'viendra...

Imitons ici les pleurs d'une famille, les larmes d'une amante. Nous ferons ce gémissement avec les gonds d'une porte un peu rouillés...; une porte qui tourne avec peine, ça imite le chagrin...

Ne sait quand il r'viendra...

Faites tourner trois fois la porte... C'est cela...

Il n'y a pas une chanson nationale ou non qui ne puisse être exécutée par le moyen onomatopique. C'est de la musique charivarique et diabolique.

Passons à la musique pyrotechnique, exécutons *Au clair de la lune.*

Attention !

Au clair de la lune....

Allumez deux soleils de Ruggieri.

Mon ami Pierrot...,

Faites crier un petit oiseau auquel vous arrachez une aile.

Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot...

Grand bruit d'écritoires en bronze, en faïence..... ou en terre de pipe.

Ma chandelle est morte,

Faites partir une chandelle romaine.

Je n'ai plus de feu,

Allumez les flammes de Bengale, ou des briquets phosphoriques.

Ouvre-moi ta porte,

Frappez un grand coup avec un marteau de porte cochère.

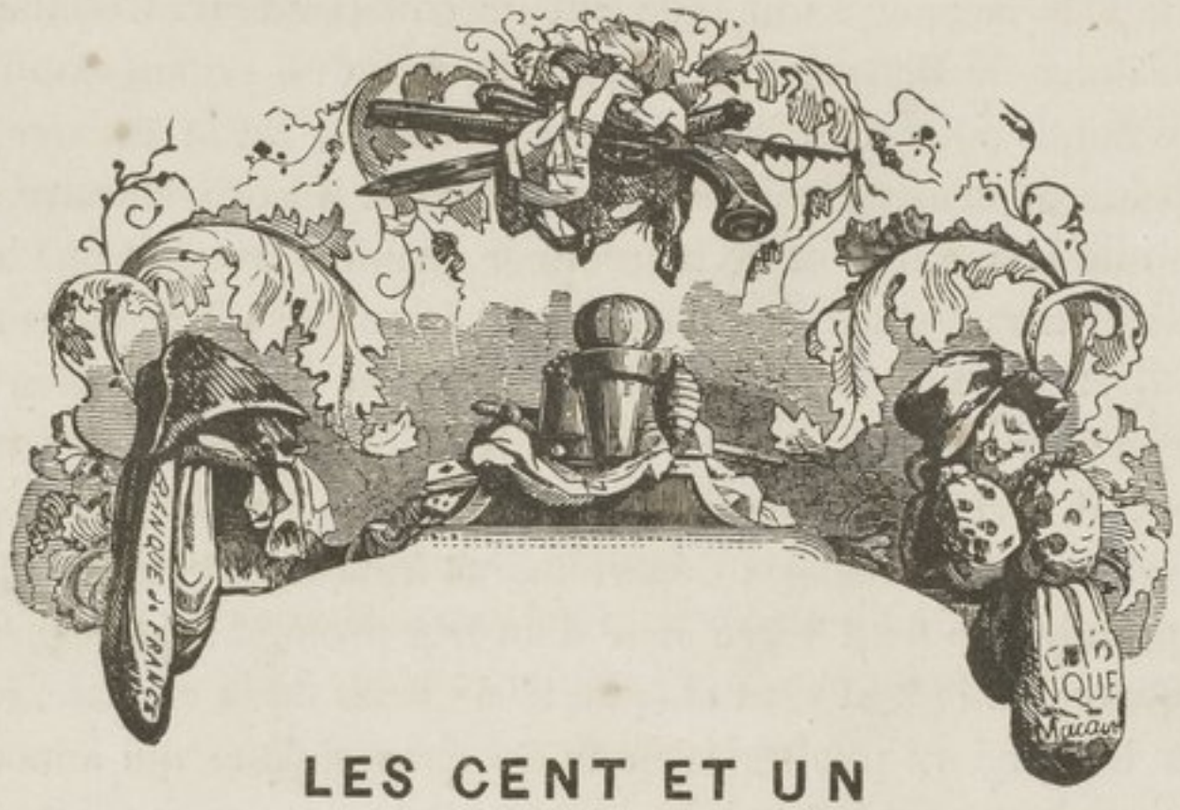
Pour l'amour de Dieu !

Effet de cuivre, terminé par un point d'orgue.

Ce n'est pas ce polisson de Méhul, ni ce cuistre de Grétry, qui auraient trouvé de ces effets-là..., et ils étaient décorés !!!... les ânes !!!

M. A.

Paris, chez AUBERT galerie Véro-Dodat. Typographie LACRAMPE et Comp., rue Damiette, 2.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 94. —

Robert Macaire fonctionnaire public.

Il était écrit sur le carnet du Destin (carnet qui, par parenthèse, doit avoir la grosseur de furieusement de volumes in-folio, à moins que les pages n'en soient en peau d'âne, et que le Destin ne prenne soin d'effacer de siècle en siècle tout ce qu'il s'amuse ainsi à écrire long-temps à l'avance! — Cette réflexion faite, nous refermons nos parenthèses et nous disons) : — il était écrit sur le carnet du Destin que ce pauvre Bertrand serait toujours la victime de son ami Robert Macaire. Dieu sait le nombre de tours plus ou moins indélicats que le Pylade en pantalon garance s'est déjà plu à jouer à son Oreste à redingote grise. Eh bien, ce pauvre Bertrand avait toujours la naïveté de croire que ces mauvais tours n'étaient que le résultat du hasard, et que son ami ne pouvait manquer de lui prouver un jour véritablement toute son affection, toute sa gratitude.

C'est là ce qui explique pourquoi Bertrand ne se lassait jamais de

faire la courte échelle à son intrigant de collaborateur. C'était absolument l'histoire de Bertrand et Raton : Bertrand se grillait continuellement les doigts pour tirer les marrons du feu, et *Raton-Macaire* n'avait que la peine de croquer ces délicieux marrons. Encore, Macaire se permettait-il de bougonner et de marronner quand il trouvait que les marrons étaient trop chauds, et pour unique récompense il appliquait à l'infortuné Bertrand une foule de coups de pied où vous savez bien !

Un beau jour, nous ne savons trop à la suite de quel bouleversement politique, il arriva que Macaire fut promu à un emploi fort important dans un des quatre-vingt-six départements français. Bertrand était occupé à prendre un petit verre orné d'un très-profond bain de pied, dans un des quatre mille huit cent cinquante-six cafés de la capitale, lorsqu'il lut dans les papiers publics la nouvelle ébourriffante qui annonçait la nomination de son ami Macaire.

Aussitôt, prenant à peine le temps d'ingurgiter son petit verre, et ne prenant nullement le temps de payer ledit petit verre, Bertrand sortit du café en courant comme un fou, et, sans reprendre haleine, alla s'élancer sur l'Impériale d'une diligence qui partait en ce moment pour le département habité par le nouveau fonctionnaire Robert Macaire.

Pauvre Bertrand ! c'était bien la peine de tant te presser pour aller éprouver une nouvelle humiliation ! A peine arrivé dans ce chef-lieu, Bertrand se fit conduire chez son ami, et son costume de voyageur lui valut d'abord un léger affront de la part du concierge. Ce cerbère peu poli cria au visiteur parisien :

— Hé, l'homme, où allez-vous? où est votre plaque et votre numéro?... Vous savez bien que l'on ne mendie plus sans plaque et sans numéro... M. Macaire l'a défendu.

— Plaît-il, portier ? répondit Bertrand justement offensé ; est-ce que vous me prenez pour un mendiant, par hasard? Allez donc, mon cher!.. Annoncez à M. Macaire la visite de son meilleur ami et vous verrez comme votre maître me recevra. Un mendiant... par exemple !

Il faut être juste, Macaire ne fit pas faire antichambre à son ami Bertrand pendant plus de deux heures un quart ; après ce léger moment d'attente, il fit introduire le solliciteur dans son cabinet administratif.

Bertrand voulut commencer la reconnaissance par se jeter dans les bras de son ami, mais Macaire lui fit observer, en se reculant de trois pas, que cet usage était bien populaire et nullement pratiqué dans les

LES

ROBERT-MACAIRE

N°. 24.

Monsieur Bertrand, la confiance de mes concitoyens m'a placé à la tête de cette Administration, et je vous le dis à regret, quelque soit mon désir de vous être utile, je n'ose engager ma responsabilité, car vous ne pouvez vous le dissimuler, votre conduite a été jusqu'à ce jour un peu légère, vous avez fait parler de vous..... L'Administration ne doit compter que des hommes parfaitement irréprochables. Sans cela, où en serions-nous, grand **Dieu**!

Imp. d'Aubert et Cie.

ch. Aubert, gal. véro-dodat.

hautes régions de la société. L'administrateur se contenta de donner à son ami une poignée de main, — avec le petit doigt!

Après ces premiers préliminaires de touchante expansion, Bertrand alla droit au fait, et ne cacha pas qu'il venait pour solliciter un des nombreux emplois dont pouvait disposer Macaire.

— Plaît-il? répondit l'administrateur Macaire, avec un sang-froid tout-à-fait diplomatique.

— Je disais que je voudrais bien avoir un petit emploi avec de gros appointements! répéta le naïf Bertrand, qui croyait que son ami n'avait pas bien compris sa première demande.

— Ah! monsieur demande un emploi! C'est charmant, ma parole d'honneur... Je ne m'attendais pas à une visite pareille et à une demande semblable!.. Il y a des gens qui n'ont pas la moindre conscience de leur position sociale!...

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'étonnant à ce que je te demande un petit emploi, puisque tu es mon ami.

— Monsieur Bertrand, la confiance de mes concitoyens m'a placé à la tête de cette administration, et, je vous le dis à regret, quel que soit mon désir de vous être utile, je n'ose engager ma responsabilité...

— Comment, ta responsabilité?...

— Oui.. Vous ne pouvez vous le dissimuler, votre conduite a été jusqu'à ce jour un peu légère, vous avez fait parler de vous... L'administration ne doit compter que des hommes parfaitement irréprochables, sans cela où en serions-nous, grand Dieu! où en serions-nous...

L'infortuné Bertrand, foudroyé par ce discours vertueux, ne put trouver un mot de réponse, et serait encore actuellement planté en face de son ami Macaire, les deux mains appuyées sur son parapluie et la bouche ouverte comme une porte cochère, si le vertueux et irréprochable administrateur n'avait pris la peine de faire flanquer à la porte son ancien ami Bertrand, par deux vigoureux et vertueux valets de chambre.

De plus, Macaire fit prévenir son ami que s'il ne quittait pas le chef-lieu sous vingt-quatre heures il serait mis sous la haute surveillance de la gendarmerie départementale!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Imprim. de Béthune et Plon, 36, rue de Vaugirard.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 95. —

Robert Macaire artiste dramatique.

Depuis long-temps dans la société, lorsque l'on veut citer les êtres qui jouissent de l'existence la plus fatigante, on ne manque jamais de nommer en première ligne les chevaux de fiacres, de cabriolets et d'omnibus. Sans vouloir vexer en rien ces quadrupèdes estimables et estimés, sans prétendre rien ôter à leurs qualités, nous ferons observer cependant qu'il existe une profession qui est encore bien autrement fatigante, assommante, éreintante : nous voulons parler de la profession de directeur de spectacle. Le public, le bon public, qui est souvent si mauvais, ne se doute guère combien de courses, de soins, de tracas, d'inquiétudes, de veilles et d'insomnies sont causés par la direction du plus humble théâtre. Il faut continuellement penser aux auteurs, aux acteurs, aux décorateurs, aux censeurs, aux contrôleurs, aux allumeurs, aux claqueurs ; de plus, il ne faut pas oublier les choristes, les buralistes, les copistes, les machinistes et les journalistes! Jugez donc

de ce que devient le métier de l'infortuné directeur quand il compte parmi ses pensionnaires un Robert Macaire.

Pendant tout le temps que notre illustre personnage se livra à la profession d'artiste dramatique, il continua à cultiver les heureuses dispositions qu'il tenait de la nature pour la *flouerie*, et il floua tous les directeurs avec lesquels il eut affaire.

Lorsqu'il débuta en province, il leva le pied deux ou trois fois en emportant les avances qu'il tenait d'une direction trop confiante, mais ce fut à Paris qu'il obtint le plus de succès dans ce genre. Voici le tour que Robert Macaire pratiquait avec le plus d'agrément :

Lorsqu'un grand mélodrame venait d'obtenir un beau succès, ce qu'en terme de directeur on nomme un *succès d'argent*, Robert Macaire ne manquait jamais d'éprouver alors des indispositions très-fréquentes, et qui menaçaient à chaque instant d'entraver le cours des représentations. Enfin, le soir où la recette était le plus gigantesque, lorsque l'heureux directeur venait de contempler avec satisfaction, à travers le trou de la toile, des monceaux de pièces de cinq francs entassées sur toutes les banquettes, depuis le parterre jusqu'au sommet du poulailler, le régisseur venait tout-à-coup arracher le directeur à cette voluptueuse contemplation en lui disant avec un air effaré :

Ah! mon Dieu, monsieur, nous allons être obligés de faire relâche : voici que M. Macaire vient de tomber malade dans sa loge au moment même où il était en train de revêtir son costume!

A cette fatale nouvelle le directeur courait à la loge de Macaire, et il trouvait notre artiste étendu dans un grand fauteuil à la Voltaire, et occupé à gémir comme une femme qui va bientôt avoir le bonheur d'être mère.

Mon Dieu, mon cher Macaire, s'écrie le directeur, qu'est-ce que je viens d'apprendre : on me dit que vous êtes malade, et au moment même où on va lever le rideau. Qu'est-ce que vous avez?

— Oh, la la la! répondait Macaire.

— Plaît-il?... Pour l'amour de Dieu, dites-moi ce que vous éprouvez, mon cher Macaire.

— Oh! la la la la la! rerépondait Macaire.

— Ah! je comprends... malheureux! c'est la colique! Allez chercher un médecin... Vous avez peut-être mangé des champignons..... Quelle imprudence... un jour où nous avons quatre mille francs de recette!...

LES

ROBERT-MACAIRE

N.95

Paris, chez Aubert, gal. vero-dodat.

Imp. d'Aubert et Cie

RECETTE POUR GUÉRIR LA COLIQUE.

_ Mr Macaire, mon cher ami, ne me faites pas manquer cette soirée, j'en ai tant besoin. _ Ah! mon ami, je ne puis jouer, je souffre trop..... _ Essayez, je vous en conjure.... le public vous demande, il crie, menace, veut briser les banquettes, je vais être forcé de rendre l'argent..... voyons je doublerai vos feux..... _ Oh là! Oh là! chauffez des serviettes..... du vin chaud!..... chauffez, chauffez!... _ Je triplerai vos feux..... _ Chauffez toujours, chauffez!..... chauffez les serviettes..... _ Nous partagerons la recette..... _ NOUS PARTAGERONS LA RECETTE? levez le rideau, la farce est jouée, le drame commence.

Mettez des serviettes chaudes, mais, pour l'amour de Dieu, tâchez de jouer ce soir... Quatre mille francs de recette!

— Oh! la la la la la!

— Oh! je conçois tout le désagrément de votre position, mon cher Macaire, mais songez aussi à l'horreur de ma situation... Rendre quatre mille francs!... plutôt rendre l'âme... Allons, Macaire, mon bon Macaire, mon cher ami, ne faites pas manquer cette soirée... j'en ai tant besoin!

— Ah, mon ami! murmurait Macaire d'une voix éteinte, je ne puis jouer... je souffre trop!

— Essayez, je vous en conjure... Le public vous demande, il crie, menace, veut briser les banquettes... Je vais être forcé de rendre l'argent!... Voyons, je doublerai vos feux!

— Oh, la la!... Bertrand, chauffez des serviettes... du vin chaud..... Chauffez... chauffez!

— Je triplerai vos feux!

— Chauffez toujours... chauffez!... chauffez les serviettes.

— Nous partagerons la recette!...

— Nous partagerons la recette!... Allons, mon cher directeur, vous faites de moi tout ce que vous voulez... Je vais faire un effort qui me coûtera la vie, peut-être... mais du moins je vous aurai rendu service. Je jouerai ce soir.. Levez le rideau!

Oui, pauvre directeur, levez le rideau, la farce est jouée... il est trop juste que le drame commence.

Quelquefois, lorsqu'il était tout-à-fait en humeur de plaisanter, Robert Macaire ne se contentait pas de mystifier son directeur, il s'amusait encore à mystifier le public en faisant annoncer, après la scène de la colique dans sa loge, qu'il réclamait l'indulgence du public, attendu l'indisposition qui le privait d'une partie de ses moyens... Farceur de malade, qui après le spectacle allait souper avec une salade de homard, et qui pour tisane ne buvait que deux ou trois bouteilles de tisane de Champagne!

Bref, cette colique n'avait pour tout désagrément que de valoir deux mille francs à notre artiste dramatique. — A ce prix là, une foule de gens fort bien portants s'abonneraient bien à avoir la colique pendant les trois cent soixante-cinq jours de l'année.

L. H.

Paris, chez AUBERT, Galerie Vérot-Dodat.

Imprim. de Béthune et Plon, 36, rue de Vaugirard.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 96. —

Robert Macaire journaliste industriel.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer, dans le cours de cet ouvrage, que Macaire avait su exploiter le journalisme dans toutes ses ramifications. La presse exerçant une grande influence sur le bon public, pour qui les articles de journaux sont toujours des articles de foi, Macaire ne pouvait se dispenser de saisir avec empressement toutes les occasions de s'insinuer dans les bureaux où s'élaborent et s'impriment tous les *canards* politiques, commerciaux et littéraires. Macaire avait déjà su exploiter avec assez d'agrément l'article politique, l'annonce, le fait-Paris et la réclame; mais il lui restait encore une partie non moins intéressante, et surtout non moins lucrative : nous voulons parler du journalisme industriel.

Il y eut un moment où toutes les têtes et tous les capitaux tournèrent vers l'industrie; tout le monde se mit à parler bitume, chemin de fer; houille, chandelle économique, fer galvanisé, etc., etc. Ce fut une mode, une manie, une fureur; la place de la Bourse offrit l'image de la rue Quincampoix au temps du système de Law et des actions sur le Missis-

sipi, fleuve américain qui, sous le rapport des brouillards, avait la plus grande ressemblance avec la Garonne.

Comme les journaux sont toujours censés répondre aux besoins de l'époque, cette époque éminemment industrielle ne pouvait manquer d'enfanter une foule de journaux non moins industriels. Effectivement, les prospectus ne tardèrent pas à pleuvoir de tous côtés, et il se créa au moins autant de journaux que de sociétés en commandite, ce qui n'est pas peu dire.

Macaire ne fut pas le dernier à fonder un journal *dont le besoin se faisait généralement sentir*, et il lui donna pour titre *la Commandite*. Il va sans dire que *la Commandite* avait elle-même donné naissance à une Société en commandite : trois cents actions de deux cent cinquante francs. Chaque action donnait droit au porteur... d'assister aux délibérations de la société; mais l'actionnaire ne recevait pas le journal gratis, car le gérant avait fort judicieusement prouvé que c'était faire tort à la société. Chaque action entraînait de droit un abonnement que l'on payait à bureaux ouverts; les porteurs de deux actions pouvaient payer deux années d'avance.

Quant au but du journal *la Commandite*, son prospectus *vert-pomme* l'indiquait parfaitement. Le rédacteur s'engageait à éclairer le public sur toutes les sociétés que l'on fondait chaque jour. *La Commandite* se faisait le flambeau qui devait éclairer tous ses abonnés et les prémunir contre toutes les friponneries commerciales. L'honnête rédacteur Macaire, effrayé de voir ses concitoyens enfouir leurs capitaux dans une foule d'affaires créées par des chevaliers d'industrie, se dévouait pour dévoiler toutes les manœuvres frauduleuses, et pour estimer à leur juste valeur tous ces apports, tous ces brevets évalués deux ou trois millions! Bref, le journal *la Commandite* était une œuvre de bonne foi, de conscience et de probité! Le tout pour trente-deux francs par an! La bonne foi, la conscience et la probité étaient portées au domicile des abonnés tous les dimanches avant sept heures du matin.

Voilà pour le prospectus. Voici maintenant pour l'exécution.

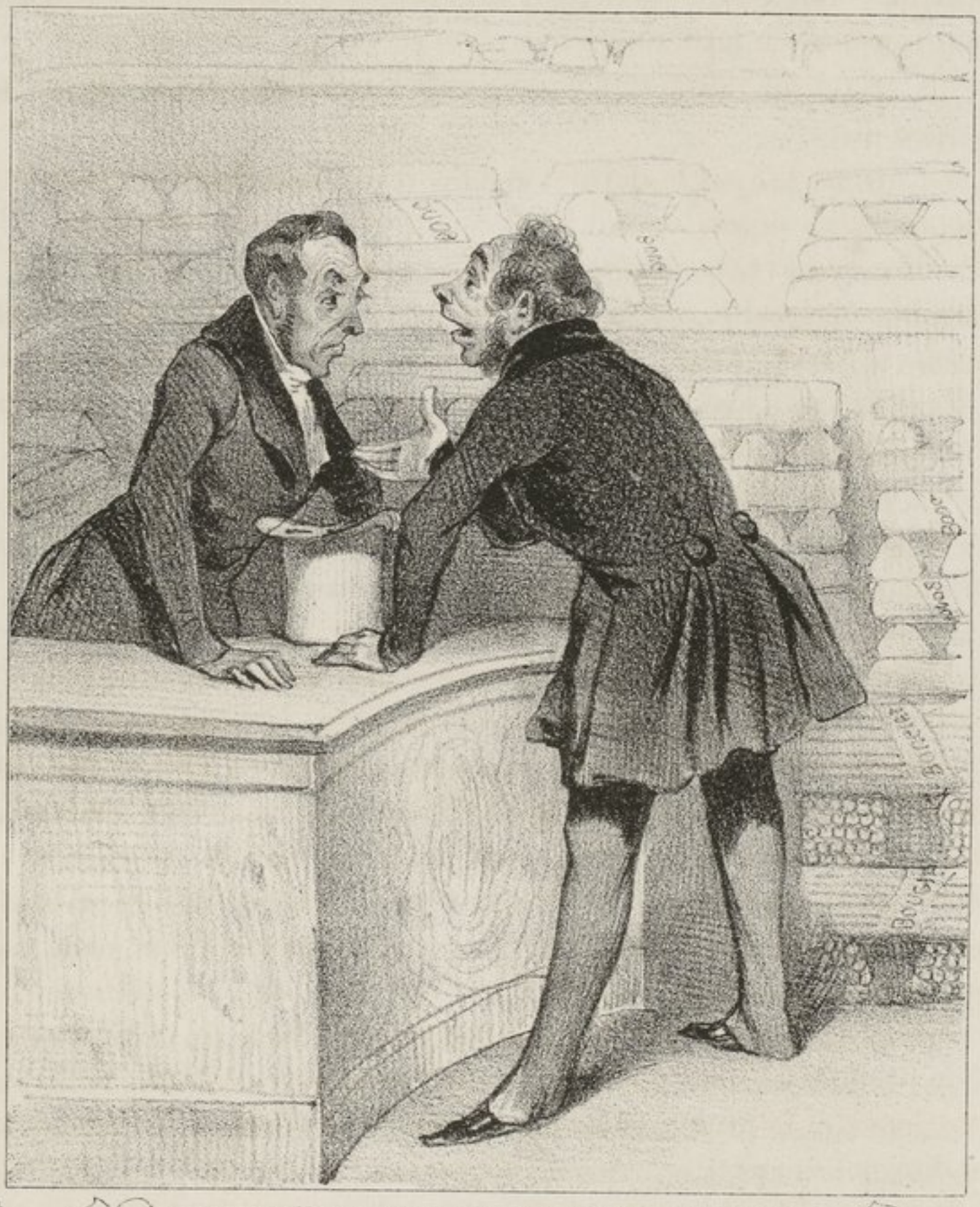
Macaire se mit à guetter toutes les sociétés nouvelles qui faisaient leur apparition dans les *Petites-Affiches*, et à mesure qu'une nouvelle commandite apparaissait sur l'horizon commercial, pour parler en style de grand journal, Macaire allait faire visite au nouveau gérant en lui tenant le discours suivant, qui se trouvait toujours de circonstance :

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

LES

ROBERT-MACAIRE

N°. 96.



ROBERT-MACAIRE DIRECTEUR D'UN JOURNAL INDUSTRIEL

_Monsieur, je fais le plus grand cas de votre opération, c'est une affaire magnifique..... Voulez-vous que j'en rende compte dans mon journal LA COMMANDITE?_Mons.r, vous êtes bien honnête, cela me fera plaisir ...._Pour 1000 f je vous ferai un article ronflant..... _MILLE francs, c'est horriblement cher, j'aime mieux m'en passer..... _Comme vous voudrez, mais dans ce cas, tenez vous bien, car je vais discuter votre brevet, contester votre apport, évaluer vos bénéfices..... je dois à ma conscience déclairer le public sur toutes les affaires désastreuses et je n'irai pas manquer à ma mission, pour vous faire plaisir

Imp. d'Aubert et C.ie

Paris, chez Aubert.

— Monsieur, je fais le plus grand cas de votre opération, c'est une affaire magnifique... Voulez-vous que j'en rende compte dans mon journal *la Commandite?*

— Monsieur, vous êtes bien honnête... cela me fera beaucoup de plaisir!... répondait naïvement le gérant des chandelles, des bougies ou du cirage en commandite.

— Très-bien, monsieur; en ce cas, pour mille francs je vous fais un article ronflant...

— *Mille francs!!!* diable, diable! c'est horriblement cher; j'aime mieux m'en passer.

— Comme vous voudrez, monsieur... je ne force personne... Mais dans ce cas tenez-vous bien, car je vais discuter votre brevet, contester votre apport, évaluer vos bénéfices. Je dois à ma conscience d'éclairer le public sur toutes les affaires désastreuses, et je n'irai pas manquer à ma mission pour vous faire plaisir.

Là-dessus Macaire se retirait en faisant un salut plein de dignité, et le malheureux gérant des chandelles restait tout stupéfait dans son comptoir, et attendait avec frayeur l'effet des menaces du terrible journaliste industriel.

Effectivement, le dimanche suivant les nouvelles chandelles recevaient *un suif* soigné dans le journal Macaire, et le pauvre gérant, craignant de voir son entreprise couler entièrement, courait immédiatement chez Macaire pour jeter un gâteau de miel dans la gueule du terrible cerbère qui s'était posé comme le gardien de la probité, de la bonne foi et de toutes les autres vertus commerciales. Il va sans dire que ce gâteau de miel avait la forme et la pâte qui distinguent le papier des billets de la Banque de France.

Le dimanche d'après, Macaire annonçait qu'il avait été induit en erreur relativement aux nouvelles chandelles, et des indications plus exactes lui permettaient de recommander une entreprise véritablement nationale. Quant aux expressions désobligeantes que renfermait le premier article à l'égard du gérant-chandelier, elles étaient mises sur le compte des compositeurs et des protes de l'imprimerie. C'était une erreur, une faute d'impression.

O Guttemberg, mon vieil ami, quand tu inventas la typographie je suis bien certain que tu ne te doutais guère qu'on en ferait un jour un usage aussi malpropre!

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE et PLON, 36, rue de Vaugirard.

LES CENT ET UN ROBERT-MACAIRE.

— 97. —

Robert Macaire actionnaire.

Cette fois voici le monde renversé ! c'est un actionnaire qui *floue* son gérant. (Nous employons le verbe flouer parce que ce mot a parfaitement cours dans la langue française, et n'a même pas de synonyme ; ce verbe se conjugue très-bien, on dit : *je floue, tu floues, il floue, nous flouons* , etc. Consultez plutôt les académiciens du palais de la Bourse.) Nous disons donc que cette fois nous voyons un actionnaire qui floue son gérant. Après un événement pareil on ne doit pas être surpris si un jour on lit dans les journaux qu'un étudiant en droit vient d'empoigner un garde municipal qui dansait le cancan au bal de la *Chaumière* ; — ou bien qu'un poulet vient de mettre à la broche un cuisinier ; — ou bien que les sociétaires du Théâtre-Français vivent dans la meilleure intelligence et s'aiment comme des frères. Bref, on doit s'attendre aux événements les plus extraordinaires et les plus incroyables !

Il est vrai que l'actionnaire qui parvint un jour à flouer ainsi son gérant n'était autre que le célèbre Macaire lui-même ; et si Macaire s'était amusé à prendre des actions dans une entreprise quelconque, il fallait

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R F

qu'il eût sa petite idée pour l'avenir.— Effectivement, l'actionnaire Macaire avait sa petite idée.

On sait que du temps de la société primitive, du temps de l'âge d'or de la société en commandite, messieurs les gérants, pour allécher le public, avaient pris la louable habitude de distribuer des dividendes aux actionnaires huit jours après que la société était constituée par-devant notaire, et huit mois avant qu'on ne fût en mesure d'exécuter les plus petits travaux, et par conséquent de réaliser le plus léger bénéfice. Ces dividendes anticipés, ou *antichipés*, pour nous servir de l'expression usuelle et parfaitement juste, ces dividendes, disons-nous, étaient forcément pris sur le capital. Un individu apportait cinq cents francs, et deux jours après on le priait de passer à la caisse pour toucher un premier dividende de quinze francs. A cela vous me direz que l'actionnaire aurait pu tout aussi bien ne verser la veille qne quatre cent quatre-vingt-cinq francs; cela lui eût évité une course d'omnibus. — Oui, mais notre actionnaire n'aurait pas eu le plaisir d'aller toucher *un dividende* et de pouvoir montrer trois pièces de cent sous à tous ses amis en leur disant : Voici les premiers bénéfices de mon action !

O actionnaire, actionnaire!.. que tu étais bien... actionnaire!

Macaire prit donc un jour des actions dans une des 445,576 sociétés qui surgirent tout-à-coup dans notre belle patrie, et l'actionnaire Macaire eut soin de donner sa confiance à la société qui distribuait immédiatement les plus gros dividendes antichipés. Il va sans dire que Macaire, en souscrivant pour un certain nombre d'actions, profita du droit qu'il avait de ne payer que par dixièmes. Il paya donc le premier dixième et promit de payer les neuf autres dixièmes dans le courant de l'année. Puis, trois jours après il passa au bureau pour toucher un premier dividende de quinze pour cent. On voit que l'affaire, prise sous ce point de vue, n'était pas déjà trop mauvaise, puisque Macaire se trouvait immédiatement en bénéfice; mais cela ne suffisait pas à son ambition, et voici la méthode qu'il employa pour flouer l'infortuné gérant :

Un beau matin Macaire se rendit au bureau de l'entreprise, et il se mit à apostropher le représentant de la société commerciale en ces termes peu parlementaires :

— Monsieur, je suis bien aise de vous rencontrer : je viens vous dire que vous êtes un polisson!

— Comment, monsieur Macaire, que signifie ce...

LES

ROBERT-MACAIRE

N° 97.

Chez Aubert, gal. Vitr. 4 bis.

Imp. d'Aubert et Cie

Robert-Macaire actionnaire

— Mais Mr Macaire, quand je vous ai distribué ces dividendes, vous saviez bien qu'ils étaient pris sur le capital ? Qu'importe ! vous n'aviez le droit de les distribuer, vous devez nous les rendre. — Vous les rendre !!! ..... Mais vous les avez acceptés, C'est à vous de les rendre. — Vous n'aviez pas le droit de nous les distribuer, je ne sors pas de là, vous devez nous les rendre, je ne sors pas de là.

— Plus qu'un polisson... un escroc... un voleur...

— Ah ça, mais expliquez-moi...

— Comment, vous me distribuez ces jours derniers un dividende de quinze pour cent, et les travaux de la société ne sont pas encore commencés!... Où avez-vous pris cet argent?... où avez-vous volé ces ignobles quinze pour cent?...

— Mais, monsieur Macaire, vous savez bien que l'article 15 de notre acte de société porte qu'on distribuera un dividende le 15 janvier et le 15 juillet...

— Certainement, je sais cela..... Mais ce n'était pas une raison pour prendre ces dividendes sur le capital social... sur l'argent que je venais de verser... car je venais de le verser mon argent !

— Mais, monsieur Macaire, quand je vous ai distribué ces dividendes, vous saviez bien qu'ils étaient pris sur le capital!...

— Qu'importe !.... vous n'aviez pas le droit de nous les distribuer... Donc vous devez nous les rendre!

— Vous les rendre!!!... Mais vous les avez acceptés, c'est à vous de les rendre....

— Vous n'aviez pas le droit de nous les distribuer, je ne sors pas de là... vous devez donc nous les rendre, je ne sors pas de là!

Le malheureux gérant, abasourdi par ce raisonnement qui empruntait à la logique tout ce qu'elle a de plus serré, chercha en vain à faire revenir son rebelle actionnaire des idées financières qui lui semblaient fort erronées ; mais Macaire ne démordit pas de son argumentation , et finit par menacer le gérant d'un procès en police correctionnelle, procès où il prendrait lui-même la parole pour dévoiler toutes ses turpitudes.... à moins qu'il ne consentît à lui rembourser *intégralement* le prix de ses actions !

Les procès en police correctionnelle ont toujours le privilége d'effrayer tous les gérants du monde, même les plus vertueux; et le nôtre, qui au fond n'était pas plus vertueux qu'il ne fallait à cette époque de commandite, se décida à faire un sacrifice pour se débarrasser du terrible actionnaire Macaire! Le malheureux tira donc de son secrétaire cinq billets de mille francs, et de sa poitrine cinq énormes soupirs! Une fois Macaire sorti du bureau, le pauvre gérant se mit la tête entre les mains pour chercher encore à comprendre le raisonnement de cet actionnaire phénoménal qui se faisait rendre les dividendes qu'il avait déjà touchés ! L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE ET PLON, 36, rue de Vaugirard.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 98. —

Robert-Macaire agent-de-change cessionnaire.

« Il est trois heures vingt-cinq centimes », dit en style de bourse M. Macaire à son premier commis; — les opérations sont closes, écrivez : Acheté 10,000 fr. de rentes cinq pour cent pour M. Tripot, à 106 fr. 90 c. Bah! c'est un bon enfant, mettez 80 centimes. — Acheté 15,000 francs de rentes pour M. Moutonnet, à... c'est un animal qui se plaint toujours, mettez à 90 centimes. Je lui apprendrai à suspecter ma bonne foi.

— M. Macaire, dit le commis, quelle réponse faut-il faire à votre ami de Nantes, votre ancien camarade de collége, qui demande des renseignements sur l'opération des chemins de bois, appelés à remplacer les chemins de fer?

— M. Robinet, écrivez à mon ami que l'opération se présente bien, que les coupons sont recherchés et que les émissions sont rares.

— Mais on parle de la prochaine liquidation de l'affaire; avant huit jours la gérance déposera.

— Antidatez la lettre, M. Robinet, antidatez-la d'un mois ; quand mon ami la recevra il croira qu'elle s'est égarée dans les bureaux de poste, ou dans les malles-estafettes. Si le lendemain de la réception de la missive, il trouve le sinistre commercial signalé dans les journaux, il ne pourra pas nous en vouloir, d'autant mieux que nous aurons la précaution de lui écrire quinze jours après la faillite, en antidatant, comme ci-dessus, une lettre formulée ainsi : « Mon cher ami, ne donnez pas trop aveuglément dans l'entreprise des chemins de bois... Les spéculateurs l'abandonnent, il court des bruits fâcheux sur l'affaire. Soyez prudent... S'il arrivait une déconfiture, nous ne voudrions pas que vous eussiez à nous reprocher de vous avoir mis dans la fausse voie.» M. Robinet, vous veillerez à ce que cette lettre ne parte que le onzième jour après l'apposition des scellés au siége social.

— J'oubliais encore une affaire, M. Robinet; il faut faire composer une grande affiche jaune sur laquelle on lira : On a perdu trois chiens turcs à poils ras, répondant aux noms de Sélim, Osmin et Gusman... On donne six mille francs de récompense à la personne qui les ramènera chez M..... agent-de-change, propriétaire de ces animaux, qui lui ont été envoyés directement par le pacha d'Égypte.

— M. Robinet, vous aurez soin qu'une de ces affiches soit placardée à la porte de l'ambassadeur turc... Ces chiens, envoyés par le pacha d'Égypte, lui mettront la puce à l'oreille; le Turc aime peu à voir l'Égyptien emprunter des fonds... Messieurs de la Sublime-Porte penseront que je suis l'agent secret de la négociation, et ils me feront des avances pour que je n'en fasse pas au pays des obélisques.

— Autre chose, M. Robinet : il faut que vous me trouviez un acquéreur pour ma charge; vous avez des relations avec des jeunes hommes de la finance, faites courir le bruit de mon amour pour la vie privée... dites que mes intentions sont de tourner mes vues vers les études géologiques ou astronomiques.

— Mais, monsieur, je vous ferai observer que déjà j'ai mis ces bruits-là en circulation au moins neuf fois. Si je ne me trompe, ils vous ont porté profit : vous avez acheté en 1824 votre charge cent vingt mille francs; en 1826 j'ai, d'après vos ordres, propagé le bruit de votre prochaine retraite des affaires; vous avez vendu la moitié de votre charge cent vingt-deux mille francs, et vous n'avez pas acheté un seul télescope; en 1828, vous avez vendu cent cinquante mille francs la moitié

LES ROBERT-MACAIRE

N.°98.

L'Agent de Change après la bourse.

— Ecrivez : acheté 10,000 f. de rentes 5/oo pour Mr TRIPOT, à 106f 90c.....
Bah ! c'est bon enfant, mettez 80 centimes.....
Acheté, 15,000 fr. 5/oo pour Mr MOUTONNET à..... C'est un animal qui se plaint toujours, mettez à 95 centimes, je lui apprendrai à suspecter ma bonne foi !

Imp.e d'Aubert et Cie.

Chez Aubert, gal.e Véro-dodat.

de votre moitié, et vous êtes resté titulaire ; deux ans après vous avez vendu cinquante mille écus le tiers de votre quart, et vous n'avez pas quitté la corporation. Depuis, vous avez encore fractionné la charge à l'infini, et chaque fraction s'est vendue aussi cher que vous eussiez vendu la totalité dans l'origine. A chaque vente vous avez augmenté mes appointements de cent francs vingt-cinq centimes... Combien Monsieur veut-il vendre le sixième qui lui reste?

— Quatre cent mille francs...

— Cela met la charge hors de proportion avec les bénéfices présumables.

— Mon cher Robinet, vous sortez de la question. Ce n'est pas à moi de vous apprendre comment on peut acheter une charge deux millions, faire cent mille francs d'affaires et gagner... la frontière. Si vous ne trouvez pas acquéreur pour un sixième, je vendrai un trente-deuxième, un soixante-quatrième, même.

— Faites de votre mieux, Robinet, il ne manque pas de goujons à la Bourse... Amorcez... amorcez... Celui qui sera pris en prendra un autre, ce qui sera comme s'il n'avait pas été pris. Voyez le petit Géronval ou Florigny, ils sont amoureux d'une figurante du Cirque qui a fait vœu de n'adorer qu'un agent-de-change... C'est le moment de faire la proposition.

— Le prix du soixante-quatrième?

— Toujours le même, quatre cent mille francs, et il y aura une prime de cent louis pour vous. Cherchez cela, Robinet, vous trouverez. Que diable, on trouve bien des capitaux pour la pêche de la baleine, la Bourse vaut bien la mer Glaciale. Mon remplaçant pourra mettre mon soixante-quatrième en actions : chaque action de dix mille francs représentera la quatre cent millième partie de mon soixante-quatrième. Le capitaliste ne demande qu'à placer. Je prendrais volontiers une action à un jeune homme qui m'achèterait ce qui me reste de ma charge; et pour l'obliger je resterais titulaire... Cependant, comme prime, je lui concèderais le privilége de faire graver sur ses cartes de visite : M...., associé de M. Macaire, agent-de-change.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Imprim. de Béthune et Plon, 36, rue de Vaugirard.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 99. —

Feu la Commandite.

Une lettre de décès tirée à cent mille exemplaires a été distribuée à la famille des industriels; elle portait : Monsieur, vous êtes prié d'assister au convoi de dame Commandite, décédée en son siége social, vendredi, jour des trépassés. Le cortége partira de la maison mortuaire à onze heures précises, et se rendra au champ du repos.

Que d'infortunés frappés par cette mort, à laquelle une longue agonie devait cependant faire croire depuis long-temps. Les mineurs, les houilleurs, les asphalteurs, furent les premiers au rendez-vous. Les spéculateurs en carottes ne se firent pas non plus attendre. Quand toute l'assemblée fut présente, M. Macaire, le cœur gros de soupirs, les yeux rougis par les larmes, prit la parole :

« Quel jour affreux, messieurs, pour les actionnaires, les administrateurs, les directeurs, les gobloteurs de la société industrielle, que le jour où chacun s'abordait en criant : Madame la Commandite se meurt,

madame la Commandite est morte!... Hélas! il est vrai, cette mère généreuse est morte... très-morte... on ne peut pas plus morte. Grand patron de la déconfiture, reçois aux cieux, l'âme de notre mère commune : elle fut, comme toi, martyre des haines politiques.

« Messieurs, une souscription par actions est ouverte chez moi pour l'érection d'un mausolée sur lequel on lira : A la mère des Robert Macaire! Elle fut digne du Panthéon, elle mourut en faillite.

« C'est, en outre, encore ici le moment, ajouta Robert Macaire, de vous faire apprécier ce que la Commandite a fait de bien, pendant sa vie, et les pertes irréparables qui viennent fondre sur nous à son décès.

« De son vivant, messieurs, vous savez tous, qu'il y avait une classe honorable qu'on nommait gérants, dont la vie coulait douce comme les fleuves de laitage dont parlent les poètes mythologues. Ils se levaient, flanaient, mangeaient, dormaient et n'avaient rien à faire, si ce n'était d'encourager une autre famille, dont nous allons parler, à mettre le plus possible des capitaux dans la caisse sociale. Eh bien, messieurs, le coup de faux qui a tranché la vie de la Commandite a coupé les vivres aux gérants. Il y a sur le pavé de Paris cinq mille tapissiers qui réclameront en vain, le prix des mobiliers fournis; plus de sept cents tailleurs qui n'auront pas même un à-compte de l'Elbeuf fourni. Les restaurateurs sont ruinés, les repas d'association sont anéantis. Les portières en pleurs oseront à peine réclamer leurs étrennes.

« Et l'actionnaire, Messieurs, l'actionnaire qui avait pris son pli, comme une serviette; qui se faisait une loi de verser de l'argent partout où il y avait une caisse pour le recevoir; l'actionnaire, qui faisait encadrer dans son salon ses coupons d'actions à côté du cheval de Mazeppa et des Adieux de Fontainebleau; l'actionnaire reçoit le contre-coup de cette calamité. Que fera-t-il de son argent? Le mettre dans un secrétaire! Mais, messieurs, je sais comme vous, mieux que vous même, les progrès surhumains faits par la serrurerie française. Aujourd'hui on déferait le nœud gordien avec le plus mauvais rossignol, avec le monseigneur le plus faible. L'actionnaire prendra-t-il des rentes sur l'État? Mais, messieurs, ce mode de placement est désagréable, car il faut tous les six mois faire queue pour recevoir ses rentes. Chez nous, quand la Commandite vivait, personne n'a jamais fait queue pour recevoir : j'en appelle à vos témoignages. »

Un signe négatif se manifeste dans toute l'assemblée.

DE PRO FVNDIS

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 99.

PIÉTÉ FILIALE.

.....Quel jour affreux, Messieurs, pour les actionnaires, les administrateurs, les Directeurs, les Gobloteurs de la Société Industrielle, que le jour ou chacun s'abordait en s'écriant Madame la Commandite se meurt..... Madame la commandite est morte!..... Hélas! il est vrai, cette mère généreuse est morte!..... très morte!..... On ne peut pas plus morte!!! S.te Bérain! grand patron de la déconfiture, reçois aux cieux l'âme de notre mère commune elle fut comme toi, Martyr des haines politiques. — Messieurs, une souscription par Actions est ouverte chez moi pour l'érection d'un Mausolée sur lequel on lira: — *À LA MÈRE DES ROBERT-MACAIRE.*

Elle fut digne du PANTHÉON, elle mourut en faillite.....

Chez Aubert, gal. vér. dedal. *Imp. d'Aubert et Comp.*

« Que vont devenir les afficheurs, dont les cent bras placardaient les constitutions des sociétés? Les murs de Paris doivent se couvrir de crêpes, si le papier de la Commandite ne les pare plus de ses lettres monstres?

« Le cabriolet de régie lui-même reçoit la contre-secousse de la réaction; car la circulation en voiture n'est alimentée que par des gérants qui cherchent des actionnaires, ou par des actionnaires qui poursuivent des gérants. Voilà les chevaux sur la paille.

« Que vont devenir les garçons de caisse et les commis; que vont devenir les portefeuilles en maroquin, les tapis de serge, les gros livres à dos de cuivre? Il n'y a donc plus rien de stable, de durable, d'immuable sur la terre? Nous sommes donc des feuilles mortes que le vent d'automne chasse et fait tournoyer à sa guise? Nous sommes donc tous enfoncés? »

L'orateur s'arrête un moment; puis, comme s'il recevait de la tombe même de la Commandite, une révélation surhumaine, il relève la tête, son œil est brillant, sa figure est inspirée, il s'écrie :

« Non, messieurs, vous ne serez pas enfoncés! L'industrie aura bien du mal, mais elle ne périra pas. La Commandite est morte, vive autre chose... ou plutôt vive la même chose sous un autre nom.

« Des folliculaires, des libellistes ont flagellé l'organisation des capitaux comme nous l'avions assise; essayons d'autre chose.

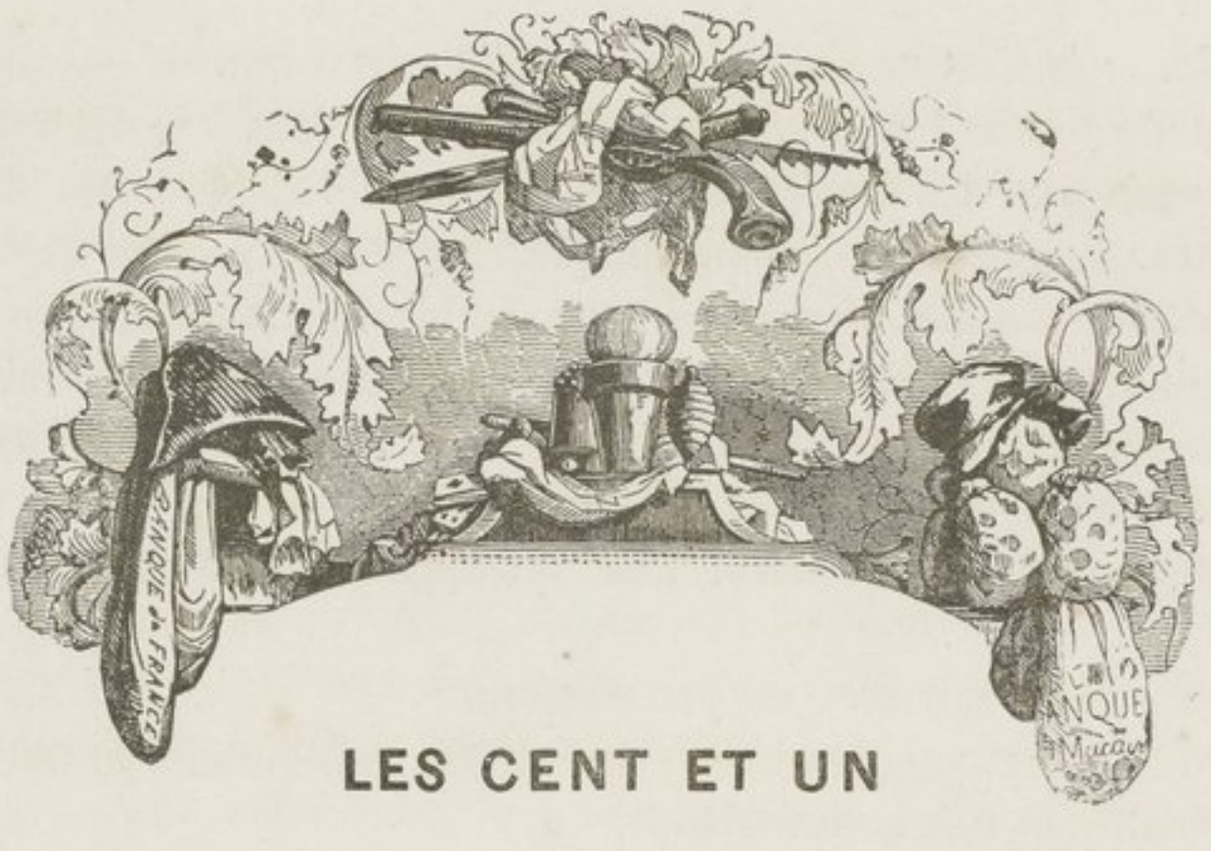
« Les caricaturistes fouettent les gérants et les actionnaires; changeons les noms, appelons ceux qui recevront les capitaux régents, et ceux qui les donneront recevront... le nom de fractionnaires. Ils seront intéressés à une *fraction* des bénéfices. Quant aux actions, aux coupons, supprimons-les... donnons des jetons en cuivre, en corne, en fer galvanisé.

« Vous le voyez, c'est un autre ordre social à organiser, mais le courage et la persévérance ne me manqueront pas... et l'argent non plus, messieurs. Voyez-vous, le monde est régi par une loi d'attraction qui fera que le métal se portera toujours là où l'aimant de l'intelligence saura l'attirer et le fixer.

« Séchons nos larmes et ouvrons nos poches. »

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de Béthune et Plon, 36, rue de Vaugirard.



LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 100. —

Robert Macaire chez monsieur Daumier.

Le peintre de la galerie des Robert Macaire était au travail, quand il fut distrait par l'arrivée d'un personnage dont les traits ne lui parurent pas tout-à-fait inconnus.

— Monsieur Daumier, dit notre héros se présentant incognito, votre série des Robert Macaire est une chose charmante ; c'est la peinture exacte des voleries de notre époque, c'est le portrait fidèle d'une foule de coquins qu'on retrouve partout, dans le commerce, dans la politique, dans le barreau, dans la finance, partout, partout... Les fripons doivent bien vous en vouloir... mais l'estime des honnêtes gens vous est acquise... Vous n'avez pas encore la croix d'honneur ? C'est révoltant.

— Monsieur Daumier, je suis fâché de n'avoir pas eu plus tôt l'honneur de vous connaître ; j'ai beaucoup vécu, j'ai beaucoup vu, et j'aurais peut-être pu vous donner quelques *avisses* pour votre œuvre im-

mortelle... car c'est une œuvre immortelle que vous avez enfantée : les coquins de toutes les époques voudront l'avoir dans leur bibliothèque. Vos croquis sont des matériaux précieux pour l'histoire des floueries humaines. Je m'étonne seulement que vous n'ayez produit que 101 livraisons. Je vous fais un marché pour doubler ce nombre, si vous voulez m'honorer de votre confiance. Je vous avouerai que j'ai craint une chose en venant près de vous; je me suis dit : Je ne voudrais pas pour tout au monde que monsieur Daumier s'emparât des traits de ma physionomie et pût les livrer dans quelque album. Serais-je facile à faire ?

— On y arriverait avec un peu d'étude.

— On m'a dit que j'avais la physionomie très-mobile, et que c'était une difficulté pour la ressemblance.

— C'est une excuse que tous les peintres et les lithographes tiennent prête pour les portraits qui ne ressemblent pas.

— Ah, les farceurs d'artistes !

— Je n'abuserai pas de vos moments, car vous pourriez abuser de mes traits, et j'ai des parents très-rigoristes, des oncles puritains et un beau-père quaker; j'ai une tante iconoclaste, ce qui signifie, comme vous le savez, ennemi des estampes : si elle me voyait aux carreaux du magasin Aubert, elle me déshériterait. Il ne faut pas jouer avec la malédiction, M. Daumier, surtout quand elle remorque la privation d'héritage. Encore une question... absolument étrangère à l'art .. c'est-à-dire, je me trompe, elle rentre dans la question de la liberté, ou, si vous l'aimez mieux, de la propriété du physique : croyez-vous, monsieur Daumier, qu'un homme ait le droit de s'approprier le foulard, en d'autres termes, de faire le foulard au préjudice d'un passant?

— C'est peu légal.

— Eh bien, quelle différence faites-vous avec l'industriel qui dérobe le tissu en question et l'artiste qui dérobe les traits d'un flâneur? En d'autres termes, vous n'avez pas le droit de prendre mon portrait sans m'en demander permission... sans avoir acquis un titre de propriété sur mon visage. Je sais bien tout ce que vous allez me dire...

— L'usage fait loi.

— Je comprends à merveille que je brise par mon raisonnement tous les Daguerréotypes du monde, car si on met en question le droit de croquer les passants, on demandera pourquoi on se permet de cro-

LES

ROBERT-MACAIRE

N.° 100.

Imp.d'Aubert et C.ie

Chez Aubert, gal. véro-dodat

Monsieur Daumier, votre série des Robert-Macaire est une chose charmante!!
....C'est la peinture exacte des voleries de notre époque.... C'est le portrait
fidèle d'une foule de coquins qu'on retrouve partout, dans le commerce,
dans la politique, dans la Finance, partout! partout!!.....Les fripons
doivent bien vous en vouloir..... Mais l'estime des honnêtes gens
vous est acquise..... Vous n'avez pas encore
encore la croix d'honneur?..... C'est révoltant!!.....

quer une maison, un arbre, un tubercule. Le gouvernement des cantons suisses interdira la copie de ses génisses, de ses pâturages et de ses chalets. C'est égal, il y a là une large question à traiter; elle a beaucoup d'analogie avec celle qui a fait organiser l'insurrection des hommes de lettres : aujourd'hui un vaudevilliste qui se permet de prendre un calembour dans un feuilleton est traduit en police correctionnelle et condamné. Les magistrats, fatigués de retrouver au théâtre ce qu'ils avaient lu le matin dans un journal, se sont montrés très-sévères pour le double emploi de la pensée. Le crayon ne doit pas jouir d'un privilége refusé à la plume, et franchement, vous avez affaire à un bon garçon. Ce Robert Macaire n'est donc jamais venu vous trouver, vous proposer un cartel ou vous demander des dommages-intérêts? Cela me ferait croire qu'il n'existe véritablement pas, et que vous avez fait un portrait de fantaisie.

— Vous croyez?

— Ce qui me donne à penser cela, c'est que dans ce type, que j'examine souvent, je trouve beaucoup de ressemblance avec moi : il y a un sourire sardonique, un nez triangulaire, une certaine pose que je ne désavouerais pas si je les retrouvais dans un croquis pour lequel j'aurais posé. Il y a aussi un second type qui ressemble comme deux gouttes de lait à mon ami Bertrand... je me trompe, je veux dire à mon ami Durand... Tout cela est fantaisie, n'est-ce pas?... Quoi qu'il en soit, monsieur Daumier, je n'en suis pas moins un des plus chauds admirateurs de votre beau talent, et c'est à ce titre que je vous demande la permission d'emporter une collection complète de vos Macaires. Eloa... je veux dire Amanda, mon épouse, et mon beau-père Wormspire... je veux dire Crompire, seront enchantés... J'ai la tête tellement farcie de vos personnages, que je les confonds avec ma famille.

— Au revoir, monsieur Daumier... Restez donc, je vous prie..... Je vous demanderai la permission d'emporter votre canif en signe d'amitié.

M. A.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat.

Imprim. de Béthune et Plon, 36, rue de Vaugirard.

LES CENT ET UN

ROBERT-MACAIRE.

— 101. —

Robert Macaire faisant une fin.

Si, pour parler en style de prospectus, un besoin se fait généralement sentir dans la société parisienne, et surtout dans les sociétés industrielles, bien certainement c'est le besoin d'un chemin de fer de Paris à Bruxelles! Bien entendu que le débarcadère serait établi au perron du palais de la Bourse.

Ce sera vraiment une chose charmante, lorsque MM. les boursicotiers, boursicoteurs et boursiflоueurs pourront, après une fin de mois désagréable, monter dans un wagon rapide qui prendra sa course vers la Belgique, vers cet asile de tous les industriels, ou chevaliers d'industrie qui ont *eu des malheurs*. Aujourd'hui ces messieurs en sont réduits à la chaise de poste, qui ne fait guère que trois lieues à l'heure : c'est bien peu, et quelquefois les créanciers ont le temps d'arrêter le fugitif. — Grâce à la vapeur on n'arrêterait plus rien du tout.

Robert Macaire, après avoir rendu les derniers devoirs à cette bonne,

à cette excellente Commandite, qu'il chérissait tant, rentra dans son domicile avec des idées d'une nuance excessivement foncée; et, se laissant tomber sur un sofa, il dit à son ami Bertrand, qui voulait lui faire respirer du vinaigre *des quatre voleurs* :

— Laisse, Bertrand, laisse... tes parfums ne peuvent rien à ma douleur... Je suis bien triste, Bertrand, je suis très-triste, mon ami...

— Qué que t'a? murmura Bertrand.

— Je ne sais pas au juste... j'ai du vague à l'âme!

— Tiens! c'est comme moi... je suis tout... chose... J'ai rêvé cette nuit *chat*, *crocodile* et *gendarme*. C'est mauvais signe... ça m'inquiète!

— Ah, Bertrand!... les temps sont devenus biens durs... les pigeons sont excessivement rares... il n'y a plus rien à plumer, à fricasser... et pour comble de malheur le procureur du Roi se laisse aller à une foule de préjugés relativement aux gérants des sociétés en commandite... Le séjour de Paris va devenir insupportable... Il faut décidément songer à faire une fin.

— C'est ça, déposons notre bilan... Nous offrirons trois pour cent payables dans quinze ans...

— Fi donc, Bertrand, pour qui me prenez-vous? Nous n'offrirons rien du tout... au contraire, pour en finir je veux prendre encore quelque chose.

— Eh quoi donc?... il n'y a plus rien dans la poche de nos actionnaires.

— Eh, parbleu! prenons de l'air, bêta!... le soleil de Belgique luit pour tout le monde, et principalement pour les négociants de notre espèce... Nous avons un petit magot de trois cent mille francs... cela nous fera juste quinze mille francs de rente... deux amis peuvent, à la rigueur, parfaitement vivre avec cela... surtout deux amis fidèles et dévoués comme nous le sommes... L'un se contentera de douze cents francs par an, et il restera à l'autre treize mille huit cents francs!

— Dis donc, Macaire, quel est ce *l'un* là... Je désirerais beaucoup savoir...

— C'est bien... nous arrangerons tout cela à Bruxelles... Ne vas-tu pas nous faire perdre tout notre temps en discussions oiseuses?...

— Oui, mais c'est que les douze cents francs...

— Quelle effroyable rapacité!... Mon Dieu, que c'est dégoûtant!... Et qui vous a dit que c'était vous qui n'auriez à dépenser que douze cents

LES

ROBERT-MACAIRE

N° 101.

Imp: d'Aubert et Cie

Chez Aubert, Gal: véro-dodat.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!!....

—Adieu pays des arts et des briquets phosphoriques..... Adieu terre ingrate qui chasse tes enfans, qui les exile, qui les persécute..... Adieu !!!.... je porte ailleurs mes pénates, mon industrie et mes capitaux..... Mais je te laisse mon cœur..... prends garde de le perdre.....

francs? En ai-je soufflé un mot? Ah! Bertrand, Bertrand! tous les jours j'apprends à mieux vous connaître, et quand on lit dans votre âme on y trouve des phrases bien plates et bien ignobles... Vous devriez rougir de votre conduite... Allez commander les chevaux, allez. Quant à moi, je vais m'occuper à préparer la chaise de poste et les passe ports.

— Ah! tu les prépares toi-même, les passe ports?

— Parbleu! tout ce qu'on fait soi-même est toujours bien mieux fait. A propos, en allant commander les chevaux, commande donc aussi, à la première imprimerie que tu rencontreras, trois cents invitations pour un grand bal que j'annoncerai pour le 18 de ce mois...

— Comment, tu veux donner un grand bal à Paris le 18, et nous partons pour Bruxelles ce soir même, 12 du mois!.... Est-ce que tu es fou?

— Bertrand! vous avez toujours été et vous serez toujours d'une ignorance crasse pour tout ce qui tient aux manières et aux usages de la belle société... Puisque nous partons ce soir pour Bruxelles, nous devons forcément inviter tous nos amis et tous nos créanciers à un grand bal... Cela se fait toujours.... Ainsi, pourquoi donc vouloir nous soustraire à cet usage,.... surtout quand c'est là une politesse qui coûte si peu?

Le lendemain matin, en même temps que les invitations du bal arrivaient au domicile des invités, Macaire et Bertrand arrivaient à la frontière de Belgique; et là, Macaire éprouvant le besoin de jeter un dernier regard sur sa patrie, s'arrêta un instant pour s'écrier :

« Adieu pays des arts et des briquets phosphoriques.... Adieu terre ingrate, qui chasse tes enfants, qui les exile, qui les persécute... adieu! je porte ailleurs mes pénates, mon industrie et mes capitaux; mais je te laisse mon cœur!... Prends garde de le perdre! »

Telle fut, cher lecteur, la conclusion des aventures du grand Macaire. Remerciez la Providence de ce que Paris est enfin délivré de ce dangereux chevalier d'industrie.

Grâce à l'expatriation de Macaire, on ne trouve plus à Paris un seul filou, un seul escroc, un seul floueur, un seul boursicoteur.

Êtes-vous de mon avis?

L. H.

Paris, chez AUBERT, galerie Véro-Dodat. Imprim. de BÉTHUNE ET PLON, 36, rue de Vaugirard.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

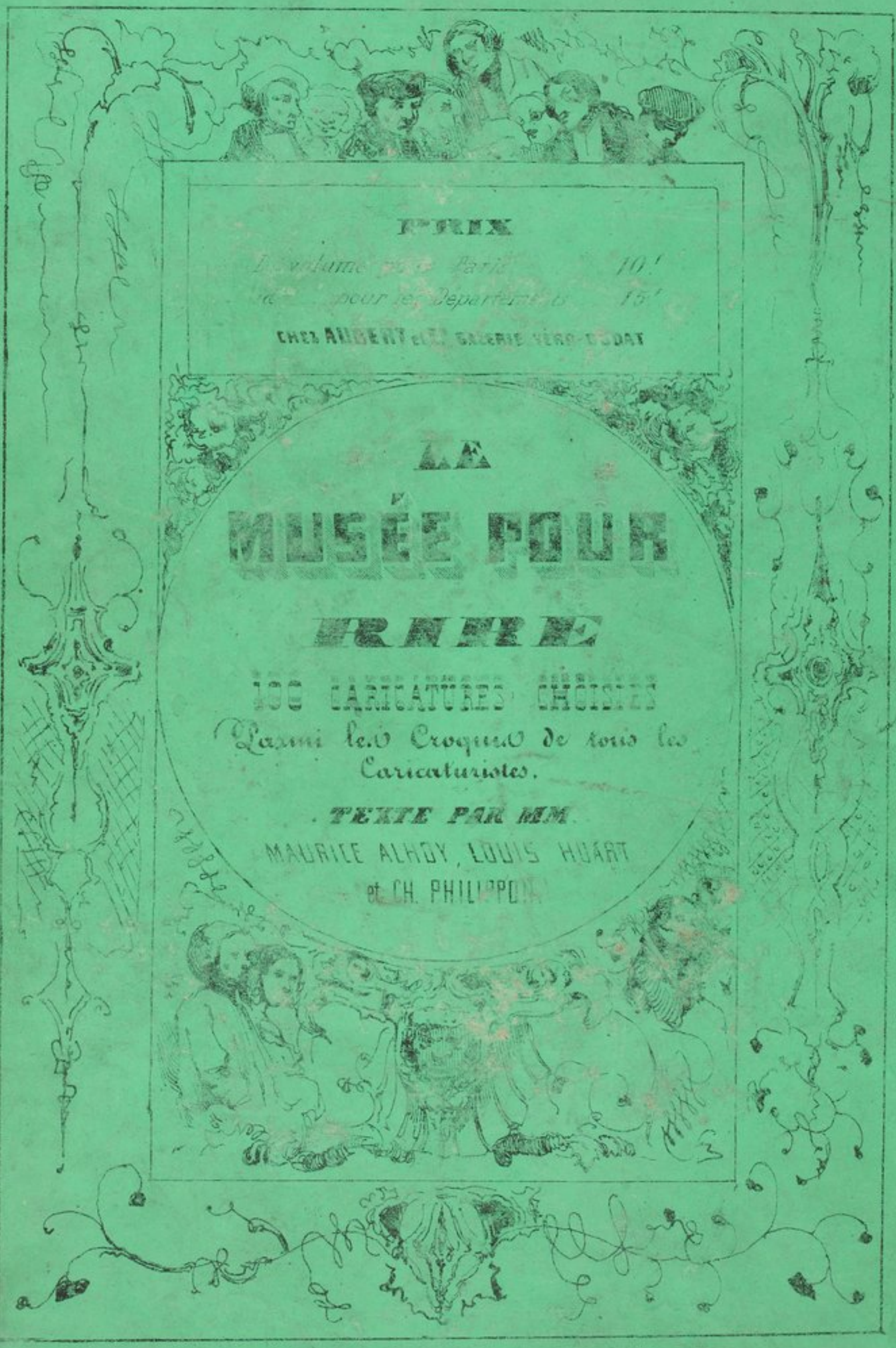
TABLE.

		TEXTES DE MM.
Nos	51. — Macaire, démissionnaire.	MAURICE ALHOY.
	52. — Macaire, suicide.	Idem.
	53. — Macaire, marbrier.	Idem.
	54. — Macaire, invité	Idem.
	55. — Macaire, charitable.	Idem.
	56. — M. et Mad. Macaire, en délicatesse . . .	Idem.
	57. — Macaire, madagascarien.	Idem.
	58. — Macaire, lançant une affaire	LOUIS HUART.
	59. — Macaire, amoureux	MAURICE ALHOY.
	60. — Macaire, exploitant les journaux	LOUIS HUART.
	61. — Macaire, fabricant de bitume.	Idem.
	62. — Macaire, choisissant un gérant commercial.	Idem.
	63. — Macaire, faisant mousser son bitume. . .	Idem.
	64. — Macaire, préparateur au baccalauréat. . .	Idem.
	65. — Macaire, créateur de tontine	Idem.
	66. — Macaire, locataire.	Idem.
	67. — Macaire, débutant en chirurgie	Idem.
	68. — Macaire, parfumeur	Idem.
	69. — Macaire, faisant un grand placem. d'actions.	Idem.
	70. — Macaire à la clinique.	MAURICE ALHOY.

TABLE.

		TEXTES DE MM.
N^os^ 71.	— Macaire, beau-père.	MAURICE ALHOY.
72.	— Macaire, reconnaissant	Idem.
73.	— Macaire, neveu.	Idem.
74.	— Macaire, faisant un dividende.	LOUIS HUART.
75.	— Macaire et ses élèves.	Idem.
76.	— Une mine d'or qui dort	MAURICE ALHOY
77.	— Macaire, artiste.	Idem.
78.	— Macaire, hors de cause	Idem.
79.	— Macaire, pompier funèbre	LOUIS HUART.
80.	— Macaire, commissionnaire	Idem.
81.	— Ovation de Macaire.	MAURICE ALHOY.
82.	— Macaire, chauffant le public.	LOUIS HUART.
83.	— Macaire, magnétiseur.	Idem.
84.	— Macaire, administrateur.	MAURICE ALHOY.
85.	— Macaire aux carreaux.	Idem.
86.	— Macaire, homœopathe	Idem.
87.	— Macaire en tilbury.	Idem.
88.	— Macaire, arrêté dans ses opérations . . .	Idem.
89.	— Macaire, marchand de Bibles	Idem.
90.	— Macaire, droguiste.	Idem.
91.	— Macaire, exposant ses produits industriels.	LOUIS HUART.
92.	— Macaire, exploitant l'amour.	Idem.
93.	— Macaire, chef d'orchestre.	MAURICE ALHOY.
94.	— Macaire, fonctionnaire public	LOUIS HUART.
95.	— Macaire, artiste dramatique.	Idem.
96.	— Macaire, journaliste industriel.	Idem.
97.	— Macaire, actionnaire.	Idem.
98.	— Macaire, agent de change	MAURICE ALHOY.
99.	— Feu la Commandite.	Idem.
100.	— Macaire chez Daumier.	Idem.
101.	— Macaire, faisant une fin.	LOUIS HUART.

Fin du Tome Deuxième.



PRIX

Le volume pris à Paris 10 f.

rendu pour les Départements 15 f.

CHEZ ALBERT rue GALERIE VÉRO-DODAT

LE MUSÉE POUR RIRE

100 CARICATURES CHOISIES

Parmi les Croquis de tous les Caricaturistes.

TEXTE PAR MM.

MAURICE ALHOY, LOUIS HUART

et CH. PHILIPON

MACAIRE

4° Z
RÉSERVE
LE SENNE
2912

2